This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

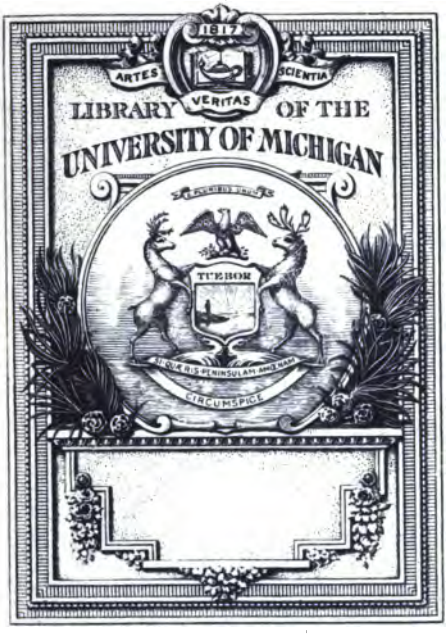
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

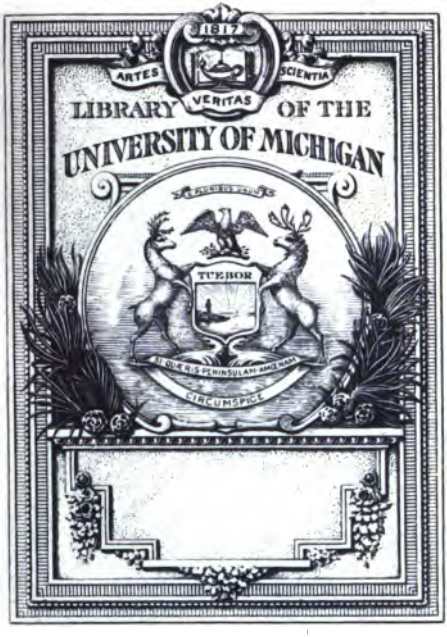
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

E
166
.B38


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

E
166
.B38

COLLECTION A UN FRANC LE VOLUME.
1 FRANC 25 CENT. POUR LES PAYS ÉTRANGERS.

LÉON BEAUVALLET.

RACHEL

ET

LE NOUVEAU-MONDE

PROMENADE AUX ÉTATS-UNIS ET AUX ANTILLES.

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1856

25

27

2

RACHEL

ET LE NOUVEAU-MONDE.

RACHEL

ET

LE NOUVEAU-MONDE

PROMENADE AUX ÉTATS-UNIS ET AUX ANTILLES.

PAR

LÉON BEAUVALLET.

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE.

1856

E
166
.B38

PRÉFACE.

A M. H. DE VILLEMESSANT,

Rédacteur en chef du FIGARO.

Paris, 3 février 1856.

Mon cher M. de Villemessant,

J'arrive de la Havane. Voici les nouvelles du jour : Toute la compagnie Rachel est licenciée. Les deux mondes sont maintenant jonchés des nombreuses épaves de cet immense naufrage.

Rachel est restée malade à l'île de Cuba ; moins malade qu'on ne le dit. Assez cependant pour avoir positivement refusé de donner une seule représentation aux Antilles. On a reçu hier une lettre d'elle. Elle sera à Paris dans un mois et demi, deux mois peut-être, quand les grands froids auront disparu.

(A l'époque où nous écrivîmes cette lettre, il devait

en être ainsi. — On sait à présent que mademoiselle Rachel a préféré ne pas se livrer à un exil aussi prolongé.)

Sa sœur Sarah est partie pour Charlestown. Elle va, dit-on, se rendre à New-York où elle veut former une troupe de comédie et de drame.

Mesdemoiselles Durrey et Briard sont restées également dans l'Amérique du Nord.

Ce pays manquant totalement de gaîté, j'ai préféré m'embarquer tout de suite à la Havane avec le reste de l'armée, sur la *Clyde*, excellent vapeur anglais qui nous a conduits directement à l'île Saint-Thomas.

Nous avons profité de ce que cette île était émaillée de fièvre jaune pour nous en sauver incontinent sur l'*Atrato*, autre vapeur également anglais, qui, malgré un temps atroce, malgré un vent épouvantable qui a déchiré nos voiles et brisé l'un de nos mâts, nous a débarqués sains et saufs à Southampton, le 30 janvier 1856, ce qui faisait un total de vingt jours et de vingt nuits. Rien que ça!

Aussi avec quelle volupté nous avons foulé le sol britannique, avec quelle ivresse profonde nous nous sommes évanouis sur une cloyère d'huîtres alliées. Véritablement, quand ce ne serait que pour le plaisir qu'on éprouve quand on est à terre, on devrait voyager sur mer éternellement. A Southampton, Raphaël Félix, ses sœurs Lia et Dinah et M. Félix père nous ont quittés sans verser aucune larme et sont allés s'embarquer à

Londres. Nous autres, nous nous sommes embarqués tout bonnement où nous étions ; ce qui était plus simple, et le 31, à quatre heures du matin, nous avons pu débarquer au Havre où, pendant les visites de la douane, j'ai attrapé le plus beau rhume de cerveau qui se puisse voir.

Maintenant, mon cher monsieur de Villemessant, ne trouvez-vous pas comme moi que l'instant est venu de raconter l'Odyssée de la tragédie française en Amérique? Je reviens de là-bas avec un volume d'anecdotes, d'histoires, de cancans. Un volume entier, vous verrez! Je vous avouerai, du reste, que c'est un peu pour cela que j'étais parti... Je n'avais pas l'intention de faire quatre mille lieues dans une multitude de pays plus fantastiques les uns que les autres, pour me livrer exclusivement aux tirades de ce grand Jocrisse qui s'appelle Hippolyte, et de ce faux marchand de dattes qui a nom Bajazet! — Oh! non!

(Ici nous demanderons la permission d'ouvrir une petite parenthèse, — ce sera la seconde et la dernière, — pour avouer, en toute humilité, que ces surnoms peu littéraires, octroyés si cavalièrement par nous aux deux héros de Racine, n'ont pas manqué d'entr'ouvrir sous nos pas tout un abîme de reproches, plus amers les uns que les autres. — Maintenant que nous avons fait cette confession, nous en hasarderons une autre, — en toute humilité, toujours! — C'est que ces reproches n'ont exactement rien changé à notre opinion, quant aux personnages en question ; — ce sont de détestables rôles

et nous n'en démordrons pas. — Le rebelle Hippolyte n'est qu'un sauvage de contrebande qui ne ressemble pas plus au fils de Thésée que ce morose Bajazet ne resssemble au Grand Turc! — Pardieu! Racine peut bien être coupable de ces deux méchantes choses-là : il en a fait d'autres assez belles! — Louer tout, — d'ailleurs, — c'est ne louer rien ; et crier au sublime à propos de ce « prince déplorable » et de son confrère *enturbanné*, c'est trouver tout ordinaires ces admirables caractères de Phèdre, d'Agrippine, d'Hermione, de Clytemnestre, de... — J'en passe, — et des meilleurs, — pour en finir avec cette *petite* parenthèse qui n'en finit pas! — Nous continuons l'épître à Villemessant.)

J'ai écrit tout, noté tout!

Et je vous prie de croire que j'en ai terriblement long à vous narrer, depuis ma lettre à Roger de Beauvoir. — Lettre que je vous remercie d'avoir si gracieusement insérée dans votre *Figaro*, et qui a été reproduite là-bas en anglais, en espagnol, et probablement en mohican et en peau-rouge.

Ces bons Yankees étaient furieux après moi, aux États-Unis. — Un journal a trouvé fort étrange que je me permisse de dire ce que je disais d'un pays dont je ne parlais seulement pas la langue.

Prétention incroyable, vous en conviendrez!

Comme si l'on était forcé d'apprendre l'anglais pour avoir le droit de voir des maisons qni brûlent et des gens qui s'éventrent!

Somme toute, je suis enchanté d'avoir visité l'Amérique du Nord, parce que c'est une affaire faite et que je n'aurai plus à y retourner, Dieu merci !

Je suis enchanté d'avoir vu les Antilles et la Floride, parce que c'est véritablement quelque chose de splendide et de merveilleux !

Je suis enchanté enfin, et surtout, d'être revenu dans ma bonne ville de Paris, parce qu'on a beau dire et beau faire, il n'y a que Paris, et il n'y aura jamais que Paris.

Vous voyez qu'il n'est guère possible de trouver un homme plus enchanté que moi; et, pourtant, vous pourrez mettre le comble à tous ces enchantements-là, en ouvrant les colonnes du *Figaro* à la publication de : *Rachel et le Nouveau-Monde.*

Je vous garantis que ce sera curieux et amusant. — Cette conviction est peut-être bien prétentieuse; mais, ma foi, je reviens de si loin !...

J'attends votre réponse et je vous serre la main.

Votre bien dévoué,

Léon Beauvallet.

On se demandera peut-être en l'honneur de quel saint nous avons placé cette lettre, — écrite, il y a deux mois, à notre retour en France, — en tête de ce volume.

C'est bien simple.

Si nous n'eussions pas adressé ladite missive au très-

spirituel rédacteur du *Figaro*, — (Bah! disons lui carrément ses vérités, maintenant que nous n'avons plus besoin de lui !) — il est clair comme le jour que Villemessant n'eût pu nous répondre : « Votre idée me va comme plusieurs gants. — Travaillez vite! Les bras du *Figaro* vous sont ouverts. »

Sans cette adhésion, il nous eût été matériellement impossible de publier notre voyage dans le journal précité. — Repoussé de ce côté, il est plus que probable que nous nous serions privé de traîner ailleurs nos guêtres et nos histoires de l'autre monde.

Lesdites histoires n'ayant été publiées dans aucun journal, notre ami Cadot n'eût pu songer un instant à les reproduire, malgré la meilleure volonté du monde. Et voilà pourquoi la lettre en question, se trouvant être la seule et unique cause de ce livre, se carre si majestueusement à la première page.

Quelques jours après son apparition dans les colonnes du *Figaro* (14 février), H. de Villemessant, — déjà nommé, — faisait paraître la note suivante :

« Nous commençons aujourd'hui, sous le titre de *Rachel et le Nouveau-Monde,* une publication, destinée, nous le croyons, à un grand succès de curiosité ; —c'est à *Figaro,*—qui, le premier, a révélé au public, dans tous ses détails, le traité de mademoiselle Rachel avec son frère; —son directeur, qui, le premier, a publié les noms et les appointements des artistes composant la troupe de M. Raphaël ; qui, le premier, a fait

connaître le chiffre des recettes encaissées à New-York, par la famille Félix ; c'est à *Figaro* qu'il appartient de raconter l'Odyssée dont mademoiselle Rachel a été l'Ulysse en Amérique. — M. Léon Beauvallet, l'Hippolyte de la muse de la tragédie dans la chasse aux millions sur le sol du Nouveau-Monde, a bien voulu se charger, sur notre demande, de faire, en sept ou huit articles, un récit succinct, mais complet, de cette aventureuse pérégrination. »

Il est bien entendu que ce n'est pas ce récit pur et simple que nous allons vous offrir aujourd'hui.—Cela ne serait que d'un attrait médiocre, et les feuillets de ce livre courraient grand risque de rester incoupés.

Non! non! cette deuxième édition de notre promenade en Amérique, a été,—nous n'aurons pas l'outrecuidance de dire «revue et corrigée» ; mais, à coup sûr, démesurément augmentée.—Ah! nous vous avions jadis menacés de ces nombreuses additions, daignez vous en souvenir, et nous les pardonner en faveur de l'intention.

Avant de clore cette préface, remarquez, je vous prie, ô vous qui lisez les préfaces (ce qui est une méchante habitude, croyez-le), remarquez que nous ne nous sommes servi nullement à votre endroit de l'expression consacrée de « chers lecteurs », et cela par un motif bien naturel; c'est que nous ne connaissons rien de plus faux et de plus illogique que cette expression.—

« Chers lecteurs », comme si l'on n'était lu que par des amis intimes !..

Nous en savons plus d'un parmi vous, au contraire, qui ne manquera pas, c'est trop certain, d'accabler ce pauvre livre et son pauvre auteur des épithètes les moins charitables, ce sera triste; mais comme nous n'y pouvons rien, nous en prendrons notre parti...

Nous proscrirons donc impitoyablement de ce volume les deux mots en question et nous saisirons au vol cette occasion pour ne point nous servir davantage de ceux de « belles lectrices », expression aussi absurde que l'autre.

Si nos lectrices sont belles, elles n'ont certes pas besoin de nous pour se le faire dire; si elles ne le sont pas, nous aurions l'air tout bonnement de leur jeter au visage une flatterie ou une insolence.—Deux choses également inutiles, que nous haïssons comme la peste, et que nous fuirons de toute la vitesse de notre plume.

Ceci posé, nous commençons.

RACHEL

ET LE NOUVEAU MONDE.

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT LE DÉPART.

CHAPITRE I.

Qui peut servir de deuxième préface, si l'on veut.

Il n'eut peut-être pas été totalement hors de saison d'entamer ce petit volume par une biographie quelconque de mademoiselle Rachel et par une relation plus ou moins succincte de ses précédentes pérégrinations dramatiques en France, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Allemagne, et dans l'empire des czars.

Mais tout cela eût été une histoire à n'en plus finir, et notre pauvre petit diable de volume fut devenu tout bonnement un immense in-folio !

Dangereuse transformation ! qui n'eut pas manqué de faire dire à tout le monde la fameuse phrase de Perrin Dandin :

« ..... Ah ! passons au déluge ! » C'est ce que nous fîmes ! Et, laissant de côté les jeunes ans de notre grande tragédienne, tout accidentés qu'ils fussent, ne donnant même pas un souvenir à ses nombreuses excursions dans la vieille Europe, nous en revînmes naturellement et forcément à nos moutons du *Figaro*, c'est-à-dire à l'odyssée de la muse tragique dans la jeune Amérique !

Evénement prodigieux, impossible, dont tous les journaux de la terre se font un devoir d'entretenir leurs lecteurs depuis trois cent soixante cinq longs jours, c'est à-dire depuis une année entière !.. Et le dernier mot n'est pas dit !

Rachel en Amérique !..

Cette nouvelle stupéfia d'abord ; irrita ensuite !

On ne pouvait admettre une semblable fantaisie !.. On lui pardonnait à peu près toutes ses anciennes escapades, y compris celle de Saint-Pétersbourg et de Moscou ; mais un voyage dans l'autre monde ! Ah ! pour le coup, cela passait la plaisanterie, et le public se mit à murmurer tout de bon !

S'il n'avait fait que murmurer, encore !.. mais il ne se contenta pas de cela !

Il était jaloux comme plusieurs tigres, ce brave public, et il voulait, à tout prix, se venger de cette ingrate Rachel qu'il aimait tant et qui le trahissait encore ! Et pour qui, grand Dieu ? — Pour des sauvages !

Et voyez un peu la chance de ce Public-Othello !.. A peine a-t-il parlé, que cette vengeance qu'il demande à cor et à cris, vient s'offrir à lui d'elle-même, sous les traits d'une belle italienne, une inconnue, qui joue la tragédie par hasard, qui, par bonheur, a du talent, et qui tombe des nues un beau matin, sans qu'on s'y attende, comme le *Deus ex machina* des pièces antiques.

CHAPITRE II.

Où il est naturellement question de la Ristori.

La Ristori! — à compter de cet instant, c'est à elle, à elle seule que la foule enthousiaste apporte ces bouquets et ces acclamations, que l'imprudente Rachel ose dédaigner! La Ristori! — elle devient « la grande aventure du Paris de l'exposition! » comme dit Auguste Villemot, dans l'une de ses charmantes causeries du *Figaro*.

La Ristori! — « Qu'est-ce donc? » — ajoute plus loin le spirituel chroniqueur. — (Pardon, mon cher Villemot; je vous pille comme dans un bois!) — « Qu'est-ce donc? — un talent, un génie ou un hasard? — Faut-il accepter son succès en valeur intrinsèque, ou faut-il en déduire le malin plaisir qu'on semble avoir à s'en servir comme d'une machine de guerre pour battre en ruine la réputation de mademoiselle Rachel. — Celle-ci, avec ses sorties dédaigneuses et ses rentrées triomphantes, trouve enfin à qui parler. — La critique hostile a maintenant une base d'opération, et l'œuvre de démolition, menée à la sape souterraine, va d'un train d'enfer. — La synagogue est fort émue, et le grand rabbin a

ordonné des prières. — Je crois très-sincèrement que mademoiselle Rachel survivra à cette tuile, mais elle apprendra de là qu'il ne faut rien mépriser, pas même le public, un libertin qui aime les aventures nouvelles.

« Donc, pour l'amour qu'on lui porte ou pour la rancune qu'on garde à sa rivale, la Ristori voit tout Paris à ses pieds. — La vogue, capricieuse déesse qui, dans ce pays-ci, embrasse ses favoris jusqu'à les étouffer, lui a mis au front cette étoile des élus qui signale une réputation aux quatre coins dn globe. — La Ristori ! Avez-vous vu la Ristori ? Parlez-nous de la Ristori !

« Peut-il être question d'autre chose ? en prose, en vers, sous forme de feuilleton ou sous forme de causerie, dans toutes les formules de la langue humaine, n'y a-t-il pas un consentement universel pour célébrer la diva. — M. Jules Janin a écrit sur elle, *inter alias*, un feuilleton très-éloquent. — Seulement il m'a semblé que, dans la dernière colonne de son édifice, il s'essoufflait un peu pour démontrer que la Ristori laisse la Rachel intacte et invulnérable. — Notre public parisien procède malheureusement toujours par voie de comparaison et d'exclusion. — La réaction et la malignité aidant, il ne manque pas de gens qui s'avisent aujourd'hui que mademoiselle Rachel n'a jamais su dire un hémistiche sans le déshonorer. — Ceci me rappelle un très-beau mouvement de madame de Staël : — Un homme, qui savait ses rancunes contre l'Empereur, disait un jour devant elle, croyant la flatter infiniment, que Bonaparte n'avait jamais eu ni talent ni courage. — « Monsieur, répliqua sévèrement » l'auteur de *Corinne*, vous aurez beaucoup de peine à me » persuader que l'Europe s'est prosternée pendant quinze » ans aux pieds d'un imbécile et d'un poltron. »

« A notre tour il nous semble difficile d'admettre que mademoiselle Rachel ait, pendant plus de quinze ans, englobé dans une immense mystification toutes les supériorités de l'intelligence, la presse, les artistes et le seigneur public, qui sait bien aussi se défendre, quand on prétend lui imposer ce qui n'est pas de son goût. — Pendant quinze ans on a jeté aux jambes de mademoiselle Rachel des Maxime et des Araldi pour la faire trébucher. — Elle a passé sur ces mannequins en poursuivant sa marche triomphante. — Aujourd'hui le cas est beaucoup plus grave : la Ristori tient la lyre aux sept cordes, et il semble que de ces sept notes de l'âme humaine, Rachel n'en ait jamais touché que deux Voilà l'état de la question » Et ce brave *Figaro* qui est assez juste de son naturel, s'écrie ailleurs à propos de tout cela :

« Nous sommes, en vérité, de bien grands enfants ; — quand nous avons pris quelque temps plaisir avec un beau joujou, et qu'on nous en donne un autre, nous oublions aussitôt le premier ; — heureux est-il quand nous ne le brisons pas en le frappant avec le jeune.

« Nous avions un beau joujou tragique : mademoiselle Rachel ; — les Italiens nous en montrent un autre : la Ristori ; crac ! nous voilà occupés à vouloir, en ce moment, casser Rachel avec la Ristori ; comme si l'art théâtral n'était pas assez vaste pour offrir deux places d'honneur à deux femmes de talents divers, mais équivalents, l'un dans la tragédie, l'autre dans le drame.

« Le plus grand *moutard* de ce siècle, le *papa* Dumas, est un de ceux qui ont rejeté le plus vivement le joujou Rachel pour le joujou Ristori. — Il est vrai que le joujou Rachel ne l'a jamais beaucoup diverti... dans son temps. — Rachel a joué trop le Saint-Ybar et pas assez le Dumas ; — voilà son critérium.

« L'autre jour donc, Dumas, le papa, assistait dans sa loge à la représentation de Marie Stuart, — et l'enthousiaste s'écriait, dans son délire :

« — Bravo ! bravissimo !... c'est Mars, c'est Dorval, c'est Lecouvreur, c'est Clairon, c'est Duchesnois, c'est Georges, c'est Le Kain, c'est Talma, c'est Kean, c'est Macready, réunis en un seul talent que cette femme !... bravo !... bravo !...

« Une personne balbutia timidement près de lui : — Pourtant, monsieur Dumas, mademoiselle Rachel...

« — Eh ! Monsieur, répartit brusquement Dumas, pour bien juger le génie de la Ristori il faut connaître à fond l'italien... Savez-vous bien l'italien ?

« — Oui, monsieur Dumas, comme vous savez le français !...

« — Alors, dit Dumas avec la plus spirituelle bonhomie, je le disais bien, vous ne savez pas l'italien ! »

CHAPITRE III.

Où mademoiselle Rachel se décide à s'expatrier.

En voyant cette rage, cette fureur, cet enthousiasme sans nom pour la nouvelle venue, mademoiselle Rachel, qui tout d'abord, était moins que décidée à céder aux propositions de son frère Raphaël, et qui trouvait chaque jour quelque nouveau motif pour ne pas signer définitivement l'engagement américain, en arrive maintenant à vouloir, au plus tôt, quitter cet insolent pays, qui a l'audace d'inventer une autre *grande tragédienne*, une étrangère !

L'autorité supérieure fait tout au monde pour la retenir !.. C'est peine perdue !

Elle ne fait même pas attention à sa nomination de professeur de déclamation au Conservatoire, laquelle nomination paraît tout au long dans le *Moniteur Universel*.

Il faut qu'elle parte !

Pour cela, elle consent à tout, même à donner au Théâtre-Français une série de représentations (chose qu'elle avait jusqu'alors refusée avec acharnement).

On dit, du reste, à ce sujet : (est-ce vrai ? — voilà la question) que ce ne fut pas uniquement pour obéir à l'autorité qu'elle daigna reparaître sur la scène française ; mais bien un peu pour prouver à ses anciens courtisans que s'ils avaient changé, eux, elle n'avait pas changé, elle !...

Et en effet, elle eut plusieurs soirées véritablement splendides, et ce fut en reine qu'elle quitta son palais de la rue Richelieu.

A une représentation de Phèdre, on dit encore (est-ce un faux bruit?) : qu'elle fit envoyer une loge à sa triomphante rivale, avec une lettre charmante.

Myrrha s'empressa d'accepter et la lettre et la loge, et ne se fit pas prier pour applaudir.

— Ah ! — disait-elle, avec envie, — que cette Rachel est heureuse ! Les Français la comprennent, elle !

Oui, les Français la comprennent ; mais elle leur préfère maintenant les Américains qui, à coup sûr, ne la comprendront pas !

Dire cependant que si Rachel n'eût pas songé à aller aux Etats Unis, la Ristori eût eu peut-être en France le sort de Macready et de tant d'autres ; et si cette même Ristori n'eût pas été accueillie ici comme elle l'a été, peut-être aussi Rachel n'eût elle jamais hasardé sa vie pour aller chercher en Amérique des millions imaginaires, dont elle n'avait nul besoin.

Cela est si vrai, qu'avant l'apparition de la nouvelle étoile tragique, c'étaient, de la part de mademoiselle Rachel, des hésitations perpétuelles.

A chaque instant, Raphaël Félix, seul et unique directeur de l'entreprise transatlantique, croyait que tout était tombé dans l'eau.

La grande tragédienne avait autour d'elle nombre de personnes qui faisaient tous leurs efforts pour la retenir dans son bon pays français; elle, de son côté, ne se représentait pas sous des teintes complétement roses ce lointain pélerinage, si bien que ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'elle se décida sérieusement. — Enfin, lasse des attaques incessantes de la presse, dépitée contre tout ce monde et contre elle-même, un peu fascinée (et cela se comprend !) par les promesses aussi splendides qu'invraisemblables, que lui faisait l'Amérique par l'organe de son frère, elle prononça le oui, si impatiemment attendu.

	Report.	2,482,600 fr.
26°	Magasin de costumes	15,000
27°	Transport des bagages	8,000
28°	Installation des bureaux à New-York.	7,000
29°	Frais du voyage préparatoire du directeur.	42,000
	Frais généraux de l'entreprise : Total. .	2,554,600 fr.

Les frais de cette entreprise sont, comme on le voit, considérables ; mais les bénéfices seront, nous n'en doutons pas, immenses (nous verrons à la fin de ce volume si les bénéfices ont été aussi immenses que ça). Le but de notre grande tragédienne, en entreprenant ce fatigant voyage, est moins d'augmenter sa fortune personnelle que d'enrichir toute sa famille avant de quitter la scène. — Puisse cette bonne action porter bonheur à elle et à tous ses compagnons !... (hélas !...)

— La compagnie effectuera son départ le 11 août, à bord du steamer *le Pacific*, de Liverpool.

Avant de s'embarquer pour l'Amérique, mademoiselle Rachel doit adresser ses adieux au public anglais, à Londres; — elle jouera quatre fois ; —elle touchera par représentation 5,000 fr., — frais de maison, voiture et logement payés à part.

CHAPITRE V.

Qui n'est autre chose que l'engagement de mademoiselle Rachel.

Entre les soussignés :

Mademoiselle Rachel Félix, artiste dramatique, demeurant à Paris, 4, rue de Trudon, d'une part ;

Et Monsieur Félix Raphaël, demeurant à Paris, 3, cité Trévise, d'autre part ;

Il a été convenu ce qui suit :

1° Mademoiselle Rachel Félix donnera, pour le compte de M. Félix Raphaël, *deux cents représentations* de tragédies, drames et comédies ; lesdites représentations, autant que possible, doivent être terminées dans l'espace de quinze mois, à partir du jour de la première représentation, laquelle est primitivement fixée au premier septembre prochain ; dans ce cas, l'expiration du présent acte serait fixée au trente novembre mil huit cent cinquante-six. Les représentations ci-dessus mentionnées pourront être données, au choix de M. Félix Raphaël, tant dans l'étendue du territoire des Etats-Unis, que dans l'Amérique du nord et du sud, et de la Havane.

2° Un séjour dans le sud de l'Amérique pourrait être refusé par Mademoiselle Rachel, si l'état sanitaire du pays dans lequel M. Félix Raphaël voudrait transporter sa compagnie, était de nature à compromettre la santé de mademoiselle Rachel, qui se réserve le droit exclusif de ne se rendre soit à la Nouvelle-Orléans, soit à la Havane, soit au Mexique, qu'autant que les fièvres régnantes en auraient disparu.

3° Mademoiselle Rachel aura le droit de fixer le nombre de représentations qu'elle donnera par mois, et cela selon le tableau suivant :

Ce tableau indique le minimum des soirées que M. Félix s'est engagé à donner aux différents directeurs avec lesquels il s'est entendu, comme aussi le maximum des représentations qu'il a le droit de donner ; dans le cas où mademoiselle Rachel se prononcerait pour le maximum, elle devra chaque mois en instruire M. Raphaël Félix, afin que ce dernier puisse prendre les arrangements nécessaires pour s'assurer des salles.

Septembre	1855,	17	représent. ou	21	au choix de Mlle Rachel.
Octobre	*id.*	18	*id.*	23	*id.*
Novembre	*id.*	16	*id.*	20	*id.*
Décembre	*id.*	12	*id.*	15	*id.*
Janvier	1856,	14	*id.*	17	*id.*
Février	*id.*	16	*id.*	20	*id.*
Mars	*id.*	18	*id.*	22	*id.*
Avril	*id.*	12	*id.*	15	*id.*
Mai	*id*	14	*id.*	17	*id.*
	Total :	137	Total :	170	

4° Mademoiselle Rachel accepte un congé de trois mois pendant lesquels M. Félix s'est réservé de cesser les représentations, ces mois sont juin, juillet et août 1856.

5° Mademoiselle Rachel pourra obtenir la résiliation du présent acte le 30 mai 1856, en prévenant M. Félix Raphaël un mois à l'avance ; il reste bien spécifié que cette rupture ne sera valable qu'autant que Mademoiselle Rachel retournera en France, à la condition expresse de ne plus jouer en Amérique, ni à l'étranger, jusqu'à ce qu'elle ait donné à M. Félix Raphaël, en Amérique, le nombre intégral de représentations stipulé dans le présent contrat ; il ne pourrait lui être permis que de jouer à Paris à la Comédie-Française

5° (*bis*) Mademoiselle Rachel peut exiger la rupture de cet acte, à charge par elle de payer à M. Raphaël Félix la somme de *trois cent mille francs à titre de dommages et intérêts* ; en outre, elle paiera à M. Félix Raphaël la somme de *cinq mille francs* par chaque représentation qui resterait encore à donner pour compléter le nombre de *deux cents soirées*. A ces conditions seulement, mademoiselle Rachel peut recouvrer son entière liberté.

6° Mademoiselle Rachel donne à M. Félix Raphaël le droit de choisir les pièces qui composeront le répertoire pour l'Amérique.

7° Mademoiselle Rachel partira de Paris dans la dernière semaine de juillet ou les premiers jours d'août prochain, au choix de M. Raphaël Félix.

8° Eu égard aux engagements ci-dessus mentionnés, ledit sieur Raphaël Félix s'oblige à fournir à ladite demoiselle Rachel Félix, deux femmes de chambre ; à payer ses voyages pour elle et sa suite, tant pour la traversée d'Europe en Amérique que pour les déplacements successifs qui pourront avoir lieu dans l'intérieur des Etats-Unis, de l'Amérique du Nord et du Sud, ou pour se rendre de ceux-ci à la Havane.

9° M. Félix Raphaël s'engage à défrayer mademoiselle Rachel de toutes ses dépenses pour elle et pour sa suite ; ces dépenses comprennent les frais d'hôtel, pour table et

logement pendant toute la durée de l'engagement, les appointements de ses femmes de chambre, à raison de cent cinquante francs par mois, une voiture sera mise à la disposition de mademoiselle Rachel dans toutes les villes où se donneront des représentations, les chevaux et les gens nécessaires à ce service seront également à la charge de M. Raphaël Félix.

Mademoiselle Rachel peut, si elle l'entend, se charger elle-même de toutes les dépenses spécifiées dans l'article 9, recevoir de M. Félix Raphaël la somme de cinq mille francs par mois en échange de l'obligation prise par ledit Félix Raphaël de prendre à sa charge les frais ci-dessus mentionnés.

10° Mademoiselle Rachel recevra *six mille francs* par chaque représentation, soit douze cent mille francs pour les deux cents soirées. Elle aura droit, en outre, à quatre représentations extra, lesquelles seront à son bénéfice, les frais de loyer de la salle, du luminaire et des employés seront remboursés par elle à M. Raphaël Félix ; elle aura la faculté d'abandonner ses quatre représentations à M. Raphaël Félix, lequel s'engage alors à les lui acheter moyennant quatre-vingt mille francs les quatre. Dans le cas où mademoiselle Rachel ne voudrait pas les vendre, elle aura le droit de choisir quatre villes pour y donner un de ses bénéfices dans chacune d'elle, et cela à l'époque qui lui conviendra ; elle devra prévenir quinze jours à l'avance chaque fois qu'elle voudra passer une soirée à bénéfice. Chaque bénéfice se composera d'une pièce nouvelle au choix de mademoiselle Rachel.

11° Ledit Félix Raphaël s'engage à donner à ladite Rachel Félix toutes les garanties et assurances satisfaisantes pour lui assurer les paiements susmentionnés ; après la vingtième représentation, mademoiselle Rachel devra avoir reçu la somme de *trois cent mille francs* à titre de paiement des

vingt premières soirées d'abord, le reste à titre d'avance ; à partir de la vingt et unième représentation, mademoiselle Rachel prélèvera sur chaque recette la somme de six mille francs, montant des émoluments qui lui sont alloués. Ces six mille francs devront chaque fois lui être remis avant le commencement du spectacle, et cela se continuera jusqu'à parfait paiement de la somme de douze cent mille francs.

12° Faute par M. Félix Raphaël de faire les paiements ci-dessus mentionnés à ladite Rachel Félix, celle-ci aura le droit exclusif de se refuser à jouer, et cela jusqu'au moment où M. Raphaël Félix serait en mesure de payer au terme du présent contrat.

13° Dans le cas où par suite d'indisposition ou de maladie de mademoiselle Rachel, cette dernière entraverait le cours des représentations, elle s'engage à rendre après défalcation de ce qui lui serait dû pour le service fait les sommes qu'elle aurait reçues à titre d'avance ; mademoiselle Rachel s'engage en outre à rendre à la fin du présent contrat le temps dont elle aurait eu besoin pour son rétablissement ; mademoiselle Rachel aura droit aux avances rendues par elle le jour où elle reprendra son service.

14° Il est stipulé en outre que mademoiselle Rachel partagera également avec M. Félix Raphaël les sommes excédant quatre millions six cent douze mille quatre cents francs de recette, lesquels sont affectés tant pour les frais généraux de ladite exploitation, que pour les bénéfices de M. Raphaël Félix.

15° Mademoiselle Rachel déclare avoir pris connaissance des frais généraux, elle les a approuvés en mettant sa signature à côté du total. Il est stipulé que M. Raphaël ajoute à sa compagnie un ballet, divertissement dont les frais sont compris dans la somme des quatre millions six cent douze mille quatre cents francs.

16° Il est convenu entre les parties contractantes que la-

dite Rachel Félix sera libre de jouer chaque fois qu'elle le jugera convenable pour des actes de charité ou de bienfaisance, soit dans des représentations, des matinées ou des concerts, mais cela seulement au profit des pauvres. Il est bien entendu que ces représentations, matinées ou concerts, seront en dehors des représentations appartenant à M. Félix Raphaël, et que mademoiselle Rachel ne pourra exiger aucune indemnité. Mademoiselle Rachel s'engage de s'entendre à l'amiable avec ledit Raphaël Félix pour que ces représentations, concerts ou matinées, dites de bienfaisance ne puissent nuire aux représentations projetées de M. Raphaël Félix, avec lequel ladite Rachel Félix sera toujours tenue de se concerter pour la fixation des lieux et des heures auxquelles auront lieu lesdites représentations au bénéfice, soit des pauvres, soit des différentes institutions des Etats-Unis, M. Raphaël n'aura rien à payer ni à fournir pour elles, à l'exception des artistes de sa compagnie qui pourraient lui être demandés.

17° Ladite Rachel Félix s'engage à ne jouer pour le compte d'aucune personne pendant toute la durée de l'engagement conclu par elle avec ledit Félix Raphaël pour deux cents représentations, à l'exception des motifs charitables tels que ceux précédemment mentionnés.

18° Mademoiselle Rachel voyagera, comme il est dit dans le présent contrat, aux frais de Félix Raphaël, dans les conditions les plus convenables possibles et aura le droit de prendre sur tous les chemins de fer et bateaux à vapeur les places de première classe.

Approuvé l'écriture ci-dessus et d'autre part

RAPHAEL FÉLIX.

Approuvé l'écriture ci-dessus et d'autre part

RACHEL FÉLIX.

CHAPITRE VI.

Où l'on peut lire un 2e engagement qui n'est pas tout à fait celui de mademoiselle Rachel.

Puisque nous vous donnons, tout au long, l'engagement de mademoiselle Rachel, je ne sais pas pourquoi nous ne mettrions pas également sous vos yeux un modèle d'engagement de simple pensionnaire. (N. B.—A l'exception de mademoiselle Rachel, tout le monde est simple pensionnaire.)

J'ai vu souvent des engagements d'artistes dramatiques, j'en ai vu de bien étranges ; mais je puis certifier que jamais, au grand jamais, je n'en ai trouvé d'aussi monstrueux que celui que vous allez lire.

On ferait signer un traité au forçat qui entre au bagne, que ce ne pourrait être plus fort que cela.

Je dois déclarer une chose, du reste, c'est que Raphaël n'a jamais songé à faire exécuter un seul des articles qu'il a pris tant de peine à rédiger et qu'il a fait imprimer sur un papier si magnifique.

Il sait parfaitement que, devant la loi, tout cela tomberait

comme des capucins de cartes. —Les artistes aussi le savent, et c'est pour cela qu'ils signent ces pactes diaboliques !... Mais c'est égal, on a toujours tort de mettre son nom sur de semblables engagements. — Jugez plutôt.

Les lecteurs sont prévenus que les parenthèses ne font pas partie du traité

ENGAGEMENT THÉATRAL.

Entre M. Raphael Félix, d'une part, demeurant à Paris, 3, cité Trévise, et M. . . . . ., artiste dramatique, libre de tout engagement qui pourrait contrarier le présent d'autre part :

Il est convenu et réciproquement accepté ce qui suit, savoir :

M. . . . . déclare être *libre de tout engagement* (*Bis repetita placent*) et accepte *de* jouer tous les rôles qui lui seront distribués, quelle que soit leur importance, dans la tragédie, drame, comédie et vaudeville, en chef ou partage, au gré de l'administration, et aux conditions suivantes :

Il ne pourra exercer ses talents que sur les théâtres désignés par le directeur.

Il s'engage à suivre en France et à l'étranger la troupe dirigée par M. Raphaël Félix, et à cet effet, il ne pourra réclamer aucune indemnité de déplacement et n'aura droit qu'au transport de sa personne et de ses bagages, à la place qui lui sera désignée par l'administration ; le poids de ses bagages ne pourra excéder cent cinquante kilos, l'excédant demeurerait à sa charge.

Il déclare se conformer à tous les règlements faits et *à faire* (Et : *à faire* ! — Qu'en dites-vous ?), et à reconnaître l'autorité des personnes placées par le directeur, afin de le remplacer en cas d'absence.

Il se met à la disposition de l'administration dès le jour de la signature du présent acte, soit pour répéter ou jouer les ouvrages du répertoire de mademoiselle Rachel, soit pour mettre immédiatement à l'étude les rôles qui lui seront distribués. Dans le cas où l'on jouerait avec mademoiselle Rachel avant la date fixée pour le départ, l'artiste n'aura droit à aucune indemnité; ses frais d'hôtel et de voyage seront seuls à la charge de l'administration. *Les représentations qui pourraient être données avant le départ seront considérées comme* RÉPÉTITIONS GÉNÉRALES, par conséquent indispensables pour aider à monter le répertoire, *lequel doit être prêt avant le départ de Paris;* en conséquence, l'artiste devra avoir la même exactitude pour les répétitions et les représentations qui précéderont le départ, que dans le courant de l'engagement, sous peine d'amendes qui lui seraient retenus sur le mois d'appointements à venir (Ne pas toucher d'appointements et payer des amendes! — Voici qui est coquet!). Trois répétitions manquées par le mauvais vouloir de M. . . . . permettraient à M. Raphaël de résilier le présent traité.

L'artiste s'oblige à ne pas s'absenter ni loger hors de la ville sans y être autorisé par le directeur; et dans ce *cas*, il indiquera le lieu où on le trouvera en *cas* de besoin; il devra être présent tous les jours au théâtre au commencement du spectacle (occupation pleine de charme!), prêt à jouer au pied levé les rôles qu'il aura déjà joués, chaque fois qu'il en sera requis par l'administration, laquelle n'entend en rien supporter les frais des brochures ni de l'égalisation de passeports, qui devront être en règle sous peine d'une amende de cent francs (Pourquoi pas mille francs?).

Il s'engage à jouer tour les jours, et au besoin deux fois par jour (En même temps, peut-être?); soit à la Cour, (La Cour!... en Amérique! quelle Cour?); soit au théâtre, dans une matinée, ou enfin dans un concert, sans pouvoir re-

clamer aucune espèce de rétribution (Naturellement!).

Il s'engage de plus à jouer tous rôles de complaisance qui pourraient lui être demandés et même à figurer sous peine de cent francs de dédit par chaque refus (Ça, ce n'est pas cher!).

Il déclare être prêt à jouer tous les rôles qui lui auront été distribués et qu'il aura répétés avant son départ.

L'artiste devra se fournir de tous ses costumes de quelque nature qu'ils soient, l'administration n'entendant en rien être assujettie aux usages établis jusqu'à ce jour : les costumes de l'artiste doivent être neufs et toujours d'époque, selon le rôle interprété par lui; il doit les faire faire conformes à ceux du Théâtre-Français de Paris.

A partir de la signature du présent engagement, l'artiste apprendra les rôles qui lui seront distribués à raison de trente-cinq lignes par jour (Trente-cinq lignes! pas une de plus, pas une de moins!), et répétera autant de fois que l'administration le jugera nécessaire. Il remettra, conjointement avec la signature du présent engagement, la liste des rôles qu'il sait déjà dans le répertoire de mademoiselle Rachel, avec indication de ceux qu'il peut remettre du matin au soir.

Si M. . . . . suspend ou interrompt son service pour quelque cause que ce soit, et notoirement pour maladie, le directeur aura le droit de retenir ses appointements pour tous les jours d'interruption, sans préjudice d'une rupture facultative, si la maladie devait dépasser et dépassait dix jours (Non-seulement, vous avez le désagrément d'être malade; mais vous ne touchez plus un sou!... Voilà qui est parfait!) Les maladies résultant de l'inconduite résilient de droit l'engagement (C'est bien fait!). Tout artiste qu'un certificat préalable ne désignera pas comme indisposé sera, par l'omission même de cette formalité, réputé apte au service du jour, et la direction pourra porter son nom sur l'affiche sans avertissement particulier.

En cas de contestations ou de difficultés qui seraient soumises à l'option du directeur, ou à la juridiction civile on commerciale, ou à un arbitrage légal, le service public et celui des répétitions ne pourraient en souffrir avant le jugement. Et provisoirement, M. . . . . s'oblige à satisfaire aux demandes de l'administration, sous peine de lui payer pour chaque refus les dommages fixés par le règlement.

M. Raphaël ne connaît ni remboursement ni délégation.

A l'arrivée de la troupe dans les villes où mademoiselle Rachel donnera des représentations, l'administration ne s'oblige qu'au transport de tous les bagages au théâtre. M.... prend *celle* (*Celle* quoi?) de faire porter ses malles à son hôtel.

L'administration ne s'engage qu'à transporter deux malles conforme, à un modèle donné par elle pour chaque artiste (Sur les 80 malles de la compagnie, il est bien entendu qu'il n'y en avait pas deux pareilles !), celui-ci s'engageant à faire mettre son nom sur chacune d'elles au moyen d'une petite plaque en cuivre. Ces conditions consenties, acceptées et respectées par nous, moi, Raphaël Félix, m'engage à payer à M. . . . . la somme de : . . . . en piastres, évaluée à 5 francs 25 centimes.

Ces payements se feront cinq jours après l'échéance de chaque mois.

Au quinze ..... prochain, il sera fait à l'artiste une avance de...., laquelle sera retenue par sixième à partir du premier payement, lequel est fixé un mois et cinq jours après la première représentation de mademoiselle Rachel. La durée du présent engagement est de neuf mois en Amérique ou autres Etats; ces mois seront : septembre, octobre, novembre, décembre 1855; janvier, février, mars, avril, et mai 1856. Pendant le mois d'août 1855, *lequel est affecté au voyage*, (A compter du 30 juillet les représentations de mademoiselle Rachel ont commencé à Londres.), l'artiste ne recevra pas

d'appointements, à charge par M. Raphaël Félix, de payer les frais d'hôtel et de logement. Le présent engagement est en vigueur à partir de 1er août 1855 (Plus haut, l'engagement ne commençait qu'au mois de septembre, maintenant il commence au mois d'août ! — Idée de voyageur !) jusqu'au 31 mai 1856.

Si l'administration juge nécessaire de prolonger ledit engagement, elle se réserve le droit de le pouvoir faire, et cela de quinze jours à une année; dans ce cas l'artiste serait prévenu quinze jours à l'avance; si l'engagement est prolongé mensuellement, les conditions restent les mêmes que ci-dessus, si au contraire la prolongation est faite par quinzaine, M. Raphaël Félix paiera à l'artiste ses appointements, par jour, au prorata du mois.

S'il y a lieu à une prolongation, l'artiste s'oblige à rester juin, juillet et août 1856, en Amérique, sans appointements, l'administration se réservant de cesser son exploitation, pendant ces dits trois mois, M. Raphaël Félix s'engage à défrayer l'artiste de ses frais d'hôtel et de logement, à raison de 10 francs par jour. Il est stipulé que l'artiste ne pourra jamais quitter l'Amérique, ni même la ville dans laquelle résidera la compagnie, sans une permission écrite.

La rupture immédiate de cet engagement, avec remise des avances reçues, est la conséquence d'un outrage par paroles ou voie de fait envers les personnes placées à la tête d'un service essentiel, et cela à la volonté de M. Raphaël (Ceci, je l'approuve.— Pourqui battre, à propos de rien, une personne placée à la tête d'un service essentiel ?).

Comme l'artiste n'est sujet à aucun début envers le public, l'administration se réserve le droit, pendant les répétitions qui auront lieu à Paris, d'annuler ledit engagement, si elle juge que les talents de l'artiste ne sont pas propres à son genre d'exploitation; l'administration aurait encore le droit d'annuler ledit contrat, si d'ici au trente juillet prochain,

elle se trouvait par quelques circonstances dans l'impossibilité de réaliser tous les traités des différents théâtres avec lesquels elle s'est mise en relation ; passé ce délai, l'artiste pourra se regarder comme définitivement engagé.

En cas de guerre ou de calamité publique, d'incendie de théâtre, de maladie, soit de mademoiselle Rachel ou de quelque autre artiste, attestée par deux médecins, les appointements cessent de plein droit (Ceci est exact !) ; ledit engagement serait encore résiliable, si, par suite de MAUVAISES AFFAIRES, l'administration se trouvait dans la nécessité absolue de faire cesser ladite exploitation, et dans ce cas, l'artiste ne pourrait exiger aucune indemnité ; il n'aurait droit qu'au payement de son voyage pour revenir à Paris. Si le mois était commencé, l'artiste ne pourrait exiger ses appointements qu'au prorata des journées révolues (Ceci est toujours exact !). L'administration ne devrait plus rien à partir du jour où elle se trouverait dans la nécessité d'arrêter le cours des représentations.

L'artiste s'oblige à prendre LA MER autant de fois qu'il en sera requis par l'administration, sans pouvoir pour cela réclamer aucune espèce d'indemnité (Cette clause est dure ; mais logique ! — Car enfin, puisqu'on s'engage pour l'Amérique, on ne peut pas obliger le directeur, à vous mener là en chaise de poste, ou en wagon !... Ça viendra !... mais plus tard !).

Le présent engagement serait regardé comme nul, si les représentations se trouvaient interrompues par ordre supérieur.

L'artiste donnera son nom chaque fois qu'il plaira à M. RAPHAEL FÉLIX d'annoncer une représentation, soit extraordinaire, soit à bénéfice, sans que pour cela l'artiste puisse exiger aucune rétribution ou indemnité quelconque.

Le présent engagement, une fois signé, ne pourra s'annuler qu'en payant à l'administration la somme de... . (Les

dédits varient de 25,000 à 80,000 francs. — Sommes également fantastiques!) payable par l'artiste en tous pays et sous toutes sortes de juridictions, même en pays étrangers, sans que mariage, *mort de ses plus proches* (Voilà ce qui s'appelle songer à tout !), ordre de début ou appel de l'artiste aux théâtres *nationaux* de Paris, ou enfin sans que, sous quelque prétexte que ce soit, l'artiste puisse se sonstraire à l'acquit de ladite somme, l'administration voulant que ce contrat ait autant de valeur que passé par devant notaire, à peine de dépens, dommages et intérêts.

Ouf !!!

CHAPITRE VII.

Qui n'est que la suite du précédent.

Et dire que tout ce qu'on vient de lire n'est rien auprès du règlement qui complète la chose.

Oui, il y a encore un règlement par là-dessus ! On pouvait s'en passer ! Mais, bah ! pendant qu'on était en train ! Et puis celui-là valait véritablement la peine d'être fabriqué !— « Oyez, peuple, oyez tous ! »

RÉGLEMENT.

ARTICLE PREMIER. — Aucun artiste ne pourra s'absenter de la ville où résidera la Compagnie, sans en prévenir l'administration, et désigner l'endroit où l'on pourra le trouver en cas d'accident ou de changement de spectacle.

ART. II. — L'artiste qui, à la représentation, se fera attendre à l'heure précise du lever du rideau, paiera une amende de 10 pour 100 sur ses appointements du mois; si cette attente durait plus d'un quart d'heure, l'amende doublerait pour chaque quart d'heure en sus.

ART. III. — L'artiste qui manquera une entrée à la représentation, paiera 10 pour 100 de ses appointements du mois; s'il manque une scène entière, 30 pour 100; s'il manque la représentation, la recette entière, évaluée à la plus forte possible (En Amérique, la plus forte recette de Jenny Lind a été de 93,000 fr. — C'est probablement cette somme que l'artiste fautif aura à solder. — Comment fera celui qui ne gagne que 500 fr. par mois? —Réponse. S. V. P.). L'artiste qui arrivera aux répétitions générales d'un ouvrage sans savoir son rôle, sera sujet à une amende de cinq piastres. L'amende sera doublée à la représentation.

ART. IV. — L'artiste qui, par sa faute, fera retarder la représentation d'une des pièces affichées pour un jour fixé, paiera 36 pour 100 sur ses appointements du mois.

ART. V. — L'artiste qui, par sa faute, fera retarder la représentation d'une pièce déjà jouée, paiera un mois de ses appointements, la raison qu'il faut remettre un rôle n'étant point admissible (Quelle mémoire il faut avoir en Amérique!).

Le refus d'un rôle, exigible d'après les clauses de l'engagement, entraînera une amende de deux mois d'appointements, si toutefois l'administration ne juge pas à propos d'exiger de plus forts dédommagements (Moi, je sais qu'à la place de l'administration, j'exigerais 50,000 livres de rentes et une calèche à deux chevaux!).

Chaque artiste devant paraître, celui qui manquera à cette partie du devoir, sera *pointé* comme s'il manquait un rôle. L'artiste qui, en scène, se dispenserait de chanter les chœurs, paiera dix piastres d'amende (Quels chœurs ?).

ART. VI. — Toute pièce qui aura été jouée ne pourra être refusée sur le répertoire de la semaine; et toutes celles jouées depuis trois mois seront exigibles du matin au soir, sous peine d'une amende de 20 pour 100 des appointements de l'artiste en défaut.

ART. VII. — Les cas d'indisposition qui feront suspendre le service et changer la représentation affichée, entraîneront l'obligation d'en prévenir de suite la régie, qui fera constater la maladie (s'il est nécessaire), et de rester surtout chez soi, sans se montrer au spectacle, ni ailleurs, le jour où l'on aura ainsi changé la représentation, sous peine de l'amende qu'il plaira à l'administration de fixer (Ceci peut mener loin !).

ART. VIII. — Tout artiste qui aura suspendu son service pour cause d'indisposition, et qui néanmoins s'absentera indiscrètement, soit pour des parties de campagne, de souper, ou pour faire des écoliers en ville, subira une retenue égale au quintuple de ses appointements, du nombre de jours qu'il aura *passé* sans service.

ART. IX. — Toute indisposition dont la feinte sera prouvée par des médecins, autorisera la rupture de l'engagement, et tous dommages et intérêts qu'il plaira à l'administration de demander (C'est trop juste !).

ART. X. — Les répétitions commenceront précisément à l'heure indiquée.

L'artiste qui manquera sa réplique paiera cinquante *cents* (50 sous), pour un quart d'heure, une piastre, et en doublant ainsi de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à la concurrence de dix piastres.

L'artiste qui quittera la répétition avant qu'elle soit tout à fait terminée, paiera la même amende que s'il l'avait manqué entièrement (Alors, mieux vaut la manquer tout à fait !).

Si l'artiste est absent au moment de sa réplique, quoiqu'ayant déjà paru, il sera soumis à l'amende d'une piastre, et ainsi de suite, en doublant de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à la concurrence de six piastres.

L'acteur qui se fera appeler à sa réplique paiera, au troisième appel du souffleur, vingt-cinq *cents* (25 sous) d'amende.

ART. XI. — Les répétitions générales se feront avec le même soin que les représentations. Dans le moment où l'on répétera, les personnes qui parleront sur la scène, ou s'y tiendront sans y avoir affaire, paieront cinquante cents à chaque fois que le régisseur les priera de faire silence ou de s'éloigner. En outre, on ne pourra coudre ni faire aucun ouvrage d'aiguille ou autre, lorsque l'on répétera en scène, sous peine de cinq piastres.

ART. XII. — L'artiste qui, manquant l'heure de la répétition, refusera de venir au théâtre lorsqu'on l'enverra chercher, paiera dix piastres d'amende, s'il n'a pas fait part à l'administration, dès le matin, à huit heures, de l'indisposition qui le force à rester chez lui, les dix piastres ne détruisant pas l'amende de la répétition (Oh ! non.).

ART. XIII. — L'artiste qui, ayant chez lui une brochure, négligera de l'envoyer au théâtre, au concierge, une heure avant la répétition, paiera dix piastres d'amende. Pour la représentation, l'amende sera doublée. (Voici un article que je n'ai jamais pu comprendre. — Tous les artistes ont des brochures chez eux !).

ART. XIV. — Le plus profond silence doit être observé au théâtre, lorsque le spectacle est commencé.

L'artiste qui, dans les coulisses, parlerait assez haut pour être entendu sur la scène, paiera dix piastres d'amende, et l'amende doublera à chaque injonction faite par le régisseur pour engager au silence.

L'artiste qui, lorsqu'il est en scène, soit dans les chœurs (mais quels chœurs, donc ?), soit dans une simple comparution, causera ou rira dans une scène sérieuse, paiera dix piastres d'amende.

ART. XV. — Chaque artiste peut avoir au théâtre un ou une domestique, mais ces domestiques ne peuvent rester dans les coulisses pendant la représentation, leur place est dans la loge de leurs maîtres; et ils ne peuvent la quitter,

ni se montrer, sans exposer leurs maîtres à une amende d'une piastre chaque fois qu'ils seront en défaut (Ceci peut revenir très-cher à ces dames, pour peu que leurs filles de chambres aient des relations avec le pompier de service !).

ART. XVI. — Il sera placé dans le foyer du théâtre un tableau qui annoncera le travail du jour.

ART. XVII. — Toute discussion étrangère au travail du théâtre est interdite. Celui qui contreviendrait à cet article, serait amendé de vingt piastres.

ART. XVIII. — Le magasin, n'étant établi que pour les choristes et figurants, n'est point à la disposition des artistes qui ne pourront réclamer un costume pour un rôle quelconque, l'administration ne reconnaissant point d'habits de magasin en aucune circonstance, même pour les rôles de complaisance (Soyez donc complaisants !).

ART. XIX. — Dans le cas où la répétition, pour un motif quelconque, ne commencerait pas à l'heure indiquée, les artistes doivent attendre ; celui qui quitterait le théâtre, paierait une piastre pour un quart d'heure, et en doublant ainsi de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à la concurrence de dix piastres.

La pendule du théâtre sera le seul régulateur du service (Dans tous les théâtres où l'on a joué, ou la pendule était dans un état d'immobilité complète, ou bien, elle manquait totalement !).

ART. XX. — Les artistes ne pourront prétendre à aucun rôle de début, l'administration se réservant le droit de les fixer à sa volonté.

ART. XXI. — Toute indisposition qui durera plus de dix jours, donnera lieu à la suspension des appointements jusqu'à la rentrée en exercice de l'artiste (Ceci est de l'histoire ancienne.).

ART. XXII. — Il est expressément convenu entre les soussignés, que le directeur a droit d'annuler de sa seule volonté,

l'engagement de tout artiste qui nuirait à l'activité du service et du répertoire, par défaut de conduite, ou qui troublerait l'ordre et la tranquillité par des tracasseries, injures ou provocations envers ses camarades. Il en sera de même pour toute maladie chronique, ou provenant d'inconduite, et sans que le pensionnaire puisse prétendre à aucune indemnité.

Fait double et de bonne foi, que nous avons signé avec connaissance de cause, après avoir accepté le contenu du présent engagement.

Le présent acte a force et valeur comme passé par devant notaire.

Il est bien évident que, comme document, cet engagement méritait à tous égards d'avoir sa place dans cet ouvrage.

Mais, je le répète, jamais Raphaël n'a pris cela au sérieux, et je suis heureux de pouvoir dire, au contraire, que jamais (du moins en Amérique), il n'a retenu un sou d'amende à ses artistes. — Bien plus, une de ces dames, ayant forcément interrompu son service, pendant plusieurs semaines, n'en a pas moins touché ses appointements parfaitement intacts, comme si elle avait joué.

Pourquoi donc, alors, — dira-t-on, — cette longue kyrielle de clauses Barbe-Bleue?

Eh! mon Dieu! histoire de rire un peu! la vie est si triste!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

D'ICI LA-BAS.

CHAPITRE I.

Où l'on quitte Paris un vendredi.

Le 27 juillet 1855, quoiqu'il soit à peine huit heures du matin, l'embarcadère du chemin de fer du Nord est déjà rempli de nombreux curieux.

Ah ! dame, c'est que Rachel ne part pas tous les jours pour l'Amérique ; et, comme il paraît que c'est définitivement ce matin qu'elle se met en route pour ce grand voyage, on n'est pas fâché d'assister à un spectacle qu'on suppose, avec quelque raison, ne devoir pas se renouveler de sitôt.

Tous les artistes de la Compagnie sont exacts au rendez-vous indiqué par le directeur.

Les familles, les amis et connaissances des futurs naviga-

teurs pressent ces derniers sur leur sein et les inondent, à qui mieux mieux, de protestations, de souhaits et de larmes. Scène vraiment émouvante, qui attendrit jusqu'aux commissionnaires et aux gendarmes.

Seul, Raphaël Félix possède un air de jubilation parfaite.

Le sac au côté, la casquette sur le coin de l'oreille, il parcourt, suivi de ses employés, l'embarcadère et le bureau des bagages ; il compte ses artistes, fait enregistrer les malles, prend les billets de tout le monde, paye à droite et à gauche, et paraît heureux comme plusieurs dieux !

Ce qui n'empêche pas les gens superstitieux de remarquer, non sans terreur, que c'est aujourd'hui VENDREDI !

Fatal présage !

Ah ! ah ! il se fait un mouvement dans la foule : — C'est mademoiselle Rachel qui descend de voiture.

— Ah ! pour cette fois, — dit le public, — elle va en Amérique, décidément ! elle a mis le temps à prendre son parti ; mais enfin elle l'a pris !

La nouvelle de l'arrivée de Rachel court de bouche en bouche ; des courriers extraordinaires partent dans toutes les directions.

— Rachel va en Amérique ! — répète la foule. — Il n'y a plus à en douter.

En effet, elle va pénétrer dans la gare. — Encore deux minutes et elle sera en wagon.

Mais en voici bien d'une autre : au moment décisif, elle change d'idée. Elle ne partira pas par ce convoi.

Et, remontant en voiture, elle disparaît bientôt aux regards de la foule desappointée, qui reprend sur un autre ton :

— Rachel ne va pas en Amérique. Pourquoi diable nous fait-on poser là depuis ce matin ?

Et chacun de s'éloigner, parfaitement convaincu que jamais, au grand jamais, le Nouveau-Monde n'entendra la déclaration de Phèdre et les imprécations de Camille.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle Rachel quitte Paris le jour même et se trouve, presque en même temps que nous tous, dans la capitale de l'Angleterre.

CHAPITRE II.

Où l'on fait une descente chez les Anglais.

On a beau dire, c'est une superbe ville que Londres, et c'est une admirable chose de faire son entrée dans cette cité géante, par la Tamise, qui, par parenthèse ne s'appelle aucunement la Tamise, mais bien la Thames, ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose. C'est assez absurde, du reste, de changer ainsi tous ces noms-là : — quand on voyage, c'est une affaire d'état pour s'y reconnaître.

Il est bien entendu que nous nous priverons de vous donner sur la capitale de l'Angleterre le moindre détail. C'est connu maintenant comme le loup blanc, et l'on passe le détroit comme on avale un verre d'eau.

Laissons donc de côté la douane et tout ce qui s'en suit ; les docks de Sainte-Catherine et de la compagnie des Indes, London-Bridge et le pont de Waterloo, qui se distinguent à peine à travers une forêt de mâts ; Saint-Paul, la Tour de Londres et l'abbaye de Westminster, où dorment côte à côte rois, poètes et comédiens ; — passons sans y entrer devant

le Colosseum et le musée de madame Tussaud, devant le Zoological-Garden où sont entassées des merveilles ; — traversons au pas de course Hay-Market, le Strand, Regent-Street et la place Trafalgar ! — C'est là qu'est érigée la statue de ce brave amiral Nelson, à qui l'on a si artistement insinué un paratonnerre dans le dos, ce qui lui donne un certain air de famille avec la statue du duc d'York, placée à l'entrée de Saint-James's Park, laquelle statue possède, elle aussi, son petit paratonnerre, et au beau milieu de la tête encore ! C'est d'un effet charmant !

Bah ! ne regardons pas et marchons toujours !... marchons et ne nous arrêtons que devant l'aristocratique théâtre Saint-James, que dirige depuis longues années le libraire de S. M. Britannique, John Mitchell, gentleman tout-à-fait charmant, et de plus, admirateur passionné de mademoiselle Rachel.

Ce qui fait que ce même M. Mitchell est enchanté de pouvoir annoncer, *respectfully*, au public anglais que c'est à Saint-James's Theatre que *the Eminent tragedienne* consent à donner quatre représentations avant son départ pour l'Amérique.

CHAPITRE II.

Où l'exploitation Félix commence assez bien.

Le 30 juillet 1855, une immense affiche annonce le spectacle suivant :

(Nous donnons le programme anglais tel quel. — Ceux qui ne connaissent pas cette langue vivante, sont priés de comprendre tout de même.)

THE FIRST REPRESENTATION.

(For the first time in this country.)

M. DE PREMARAY'S NEW COMEDY OF

LES DROITS DE L'HOMME.

Duroc,	MM. BELLEVAUT.
Roger de Juliane,	LÉON BEAUVALLET.
Gaston d'Arthez,	DIEUDONNÉ.
Madame de Lussan,	Miles SARAH FÉLIX.
Angélique.	LIA FÉLIX.
Gabrielle,	DINAH FÉLIX.

After which, will presented Corneille's celebrated tragedy, of

LES HORACES.

With the following powerful cast:

Horace père,	MM. LATOUCHE.
Horace fils,	PANDOUX.
Curiace,	Léon BEAUVALLET.
Valère,	CHÉRY jeune.
Flavian,	DEUDONNÉ.
Sabine,	Miles DURREY.
Julie,	BRIARD.
CAMILLE.	**RACHEL.**

PRIVATE BOXE. : 3, 4, 5 and 6 guineas (La guinée vaut 26 fr). — STALLS : 1 guinea. — BOXES : 7 shillings (le shilling vaut 25 sous). — PIT (parterre) : 5 shil. — AMPHITHEATRE : 3 shil. 1/2.

Rachel est fort aimée en Angleterre ; aussi, produit-elle ce soir un effet immense.

Le duc et la duchesse d'Aumale, le duc et la duchesse de Nemours, qui assistent à cette représentation, applaudissent avec chaleur.

Après le spectacle, le duc d'Aumale dit à M. Mitchell, qui escortait le prince jusqu'à sa voiture, que « cette belle langue de Corneille, cette langue de son pays, qu'il venait d'entendre, avait été pour lui comme une fraîche rosée dans une brûlante journée de printemps. »

Nous n'avons pas le chiffre exact de la recette de cette première soirée ; ce qu'il y a de certain c'est que la salle était comble, et à ce prix-là, on peut faire à Saint-James' s une dizaine de mille francs, peut-être plus.

Le lendemain la presse anglaise fut unanime pour porter aux nues la tragédienne française, et (ce qui était beau de sa part) pour dire du bien des artistes qui l'accompagnaient !

Le *Morning Post*, entr'autres, fut charmant pour tout le monde.

Raphaël n'en demandait pas davantage. — C'était une excellente chose comme réclame pour les Etats-Unis ; et tous ces articles furent expédiés incontinent de l'autre côté des mers !

CHAPITRE IV.

A la fin duquel mademoiselle Rachel est mise à l'amende.

Le 1er août, 2e représentation à Saint-James's :

PHÈDRE et LES DROITS DE L'HOMME.

DISTRIBUTION :

Thésée,	MM. CHÉRY aîné.
Hippolyte,	Léon BEAUVALLET.
Théramène,	RANDOUX.
Aricie,	Mlles LIA FÉLIX.
PHÈDRE,	**RACHEL.**

Magnifique soirée comme la première.
Le 3 août, 3e représentation.

ADRIENNE LECOUVREUR.

DISTRIBUTION :

Maurice,	MM. RANDOUX.
Michonnet,	CHÉRY aîné.
Le Prince,	LATOUCHE.
L'Abbé,	DIEUDONNÉ.
La Princesse,	Mlles SARAH FÉLIX.
ADRIENNE,	**RACHEL.**

Ce soir, on refuse du monde. — Succès furibond. —

Le 4 août 4e représentation

ANDROMAQUE.

DISTRIBUTION :

Oreste,	MM. RANDOUX.
Pyrrhus,	CHÉRY aîné.
Andromaque,	DURREY.
HERMIONE,	RACHEL

Beaucoup moins de monde et beaucoup moins d'enthousiasme qu'hier. Cependant, on n'a certes pas à se plaindre, et l'on ne se plaint pas ; à preuve, c'est qu'au lieu de s'en tenir à ces quatre représentations, comme c'était annoncé, on donne le surlendemain, c'est-à-dire le 6 août, une cinquième soirée qui se compose de :

LADY TARTUFE.

DISTRIBUTION :

Le Maréchal,	MM CHÉRY aîné.
Hector de Rennerville,	LÉON BEAUVALLET.
Destourbières,	LATOUCHE.
Léonard,	RANDOUX.
Madame de Clairmont,	Mlles SARAH.
Jeanne,	DINAH.
Mme DE BLOSSAC,	RACHEL.

L'œuvre de madame Emile de Girardin plaît énormément au public anglais.

Ce rôle est cependant l'un de ceux que mademoiselle Rachel abomine le plus dans ses tournées dramatiques. C'est un caractère complétement antipathique que celui de madame de Blossac, et ce rôle, malgré mademoiselle Rachel, fait forcément moins d'effet que les autres. Aussi, tout le monde est-il rappelé après le cinquième acte, et surtout après le quatrième, où Rachel ne paraît pas.

Malgré son peu d'affection pour cet ouvrage, ce n'est pas la première fois que mademoiselle Rachel le joue à Londres. Il y a trois ans la pièce a été donnée plusieurs fois. Je me souviens même, à ce sujet, d'une assez bonne plaisanterie de l'affiche ; il y avait en toutes lettres : « On donnera ce soir la nouvelle comédie de Madame *E. de Girardin*, LADY TARTUFE, par MM. *Scribe et Legouvé.* »

Deux jours après cette soirée du 6 août, on clot les représentations de Saint-James's Théâtre, par une deuxième exhibition de :

ADRIENNE LECOUVREUR.

qui attire au moins autant de monde que la première.

Par malheur, la pièce qui avait très bien marché l'autre soir, va, cette fois, d'une odieuse manière.

Les accessoires sont oubliés ; on ne se souvient plus des répliques ; mademoiselle Rachel, oui, mademoiselle Rachel elle-même, la mémoire incarnée, ne sait plus un mot de son rôle. — Elle coupe, elle rogne, elle taille, à travers cette pauvre prose qui n'en peut mais : — Bien plus, elle manque son entrée du troisième acte de cinq minutes à peu près. — Et c'est terriblement long, au théâtre, cinq minutes.

Pour le coup, Raphaël monte sur ses grands chevaux, et, saisissant *au cheveu* cette occasion de prouver au monde que sa puissance directoriale n'est pas un vain mot, il met la grande tragédienne..... A L'AMENDE ! — Oui, à l'amende, comme le commun des martyrs ! — Et ce n'est pas tout, il fait inscrire cet arrêt terrible au tableau du foyer, pour que le dernier garçon du théâtre puisse le lire et en faire part à ses amis et connaissances — (Il va sans dire que cette amende qui était de 100 francs, pardieu, n'a pas été payée

plus que les autres. — Du moins, si elle l'a été, nous n'en avons eu aucune nouvelle.).

Pour clore dignement cette soirée déplorable, Randoux qui joue Maurice de Saxe, s'accroche, à son entrée du cinquième acte, dans une tringle de fer placée au fond, tombe en scène tout de son long et disparaît à moitié dans le trou du souffleur.

CHAPITRE V.

Où l'on joue à Londres pour la dernière fois.

Le 9 août, mademoiselle Rachel consent à jouer, au Théâtre royal de Drury-Lane, au bénéfice de la société française de Bienfaisance.

Cette société est fondée sous le patronage de l'impératrice Eugénie, et présidée par l'ambassadeur de France.

La représentation, patronée par la reine d'Angleterre, est composée de la manière suivante :

LE DÉPIT AMOUREUX.

par les Artistes de la Compagnie française.

LE SONGE D'ATHALIE.

par RACHEL.

GRAND CONCERT VOCAL ET INSTRUMENTAL :

Duo du *Pré aux Clercs.*

Le Cantique de Noël

Fanfare militaire.

Aria : *Love rules the Palace.*

Le Muletier de Calabre.

Cantate : *la Guerre!*

Chantée par M. Blondelet du théâtre royal Adelphi (*avec la permission de M. Webster, esq.*), en costume de Zouave français.

Pendant les entr'actes,

GOD SAVE THE QUEEN

et

PARTANT POUR LA SYRIE.

On finit par le 2e acte de l'opéra de Wallace :

LA MARITANA.

(Dont le poëme est tout simplement la traduction anglaise de *Don César de Bazan.*)

PRIX DES PLACES : Stalles, 10 shillings 1/2. — Cercle 5 shill. — Deuxième Cercle, Loges, 2 shill. 1/2. — Parterre, 1 shill. — Galerie, 1 shill. — Loges particulières, 4 guinées.

Cette représentation est fort belle et fort lucrative, vu que la recette monte à 48,000 francs.

Ce qui produit le plus d'effet dans la soirée, ce n'est ni la tragédie, ni le concert, ni l'opéra-comique : c'est *le God save the Queen*, et c'est ensuite l'air de la reine Hortense.

Ce sont des applaudissements frénétiques, des bravos à n'en plus finir, — et depuis les premières jusqu'aux dernières notes de ces deux morceaux, le public reste debout et la tête découverte. — Preuve du profond respect des Anglais pour leur reine et de leur sympathie pour leurs alliés.

Après cette représentation, la dernière que donne Rachel en cette ville, une charmante femme moitié anglaise, moitié française, qui habite Londres presqu'autant que Paris, et qui s'est fait un devoir de ne pas manquer une seule de nos tragédies (ce qui prouve une assez grande force de caractère!), madame Doche, enfin (pourquoi ne la nommerions-nous pas?), vient faire ses adieux à la grande tragédienne et nous souhaiter à tous une traversée bonne et heureuse...

Nous l'engageons fortement à nous accompagner; elle refuse avec enthousiasme. Elle a bien tort!

Sa sœur, mademoiselle Plunkett, a refusé également de venir en Amérique. — Raphaël cependant lui avait fait des propositions splendides.

Car vous avez dû remarquer, en lisant l'engagement de mademoiselle Rachel, que Raphaël n'eût pas été fâché d'emmener, en même temps que sa troupe tragique, tout un corps de ballet. — Il se méfiait un peu, comme on le voit, de ce brave public américain.

Malheureusement pour lui, ce projet, qui était bon, ne put se réaliser, non-seulement à cause du refus de mademoiselle Plunkett, mais surtout parce qu'une *volonté supérieure* s'opposa, — dit-on, — à l'installation de Terpsicore dans l'empire de Melpomène (Un peu de mythologie fait grand bien!).

Avant de quitter définitivement Londres et ses théâtres, nous ne pouvons faire autrement que de dire un mot du très-regrettable événement qui vient d'enlever à Londres l'une de ses salles de spectacle les plus grandioses : Covent-Garden n'existe plus. — Il a été littéralement dévoré par les flammes. — L'incendie a éclaté pendant un bal masqué ter-

minant une espèce de représentation carnavalesque donnée par un certain professeur Anderson.

Ce qu'il y a de plus malheureux là dedans, c'est que le bibliothèque dramatique de ce théâtre a été entièrement consumée. — On regrette vivement la perte du manuscrit original de *School of Scandal*, de Shéridan.

C'est effrayant, du reste, comme les théâtres de Londres brûlent avec facilité. — En 1762 et 1809, Drury-Lane est détruit par le feu ; — Her-Majesty's, en 1789 ; — Panthéon, en 1792 ; — Astley, en 1794, 1803 et 1841 ; — Surrey, en 1805 ; — Covent-Garden en 1808 et 1856 ; — Royalty, en 1826 ; — English opera-house, en 1830 ; — Olympic, en 1849 ; — en 1850, c'est le tour d'Argyll-rooms, et celui de Pavillion en 1856.

Que de millions partis en fumée !

CHAPITRE VI.

Où l'on fait connaissance avec le Pacific.

On sera peu surpris quand nous dirons qu'au moment de quitter Londres, toutes les irrésolutions de mademoiselle Rachel recommencent de plus belle et que, de nouveau, la campagne d'Amérique est sur le point d'en rester là.

Enfin après de fréquents pourparlers, on prend le chemin de fer de Liverpool le 10 août au matin, et le soir même nous débarquons dans cette ville assez importante du comté de Lancastre, ce qui ne l'empêche pas d'être légèremement sale et terriblement enfumée. — Il est vrai qu'elle possède un havre magnifique construit à l'embouchure de la Mersey. — C'est une compensation.

C'est là que, pour la première fois, nous avons l'insigne honneur de nous trouver face à face avec le fameux steamer américain qui doit nous emporter vers l'autre monde.

L'autre monde ! — Il y a quelque chose de sinistre dans ces deux mots !

Heureureusement que ce magnifique navire s'appelle : Le Pacific.

Ce nom bénin nous donne un peu de confiance.

Et pourtant toute la nuit, on dort mal généralement.

On rêve assez volontiers de Robinson Crusoé, de son île déserte et de son nègre Vendredi. A six heures du matin, nous sommes debout.

La pluie tombe à torrents. La ville possède l'aspect le plus attristant du monde, malgré les affiches jaune-serin qui décorent toutes les murailles et qui annoncent à la population liverpooloise (qui n'a pas l'air de s'en inquiéter très fort) que c'est aujourd'hui que mademoiselle Rachel prend son vol vers l'autre continent !

A neuf heures nous sommes au havre.

La pluie continue de tomber avec une persistance ridicule. Décidément, il pleut trop en Angleterre ! Un petit vapeur nous conduit au *Pacific*, ainsi que les autres passagers.

Plusieurs dames ont déjà le mal de mer. Ça promet !

Mademoiselle Rachel ne dit pas un mot. Elle est très pâle et paraît un peu souffrante.

On aborde le *Pacific*, dont la cheminée noire et rouge fume déjà vigoureusement.

Tout l'équipage est sur le pont.

On abaisse une espèce d'escalier qui vient s'adapter au pont du petit vapeur.

La procession générale commence. — Les passagers, un à un, gravissent les marches avec une lenteur désespérante.

C'est étonnant comme on a l'air gai. Raphaël est toujours le seul qui soit rayonnant !

Il y a de quoi ! malgré la Comédie-Française, malgré les

sociétaires, malgré la France entière, malgré mademoiselle Rachel elle-même, il y est venu, il n'y a pas à dire ! A mesure que sa sœur gravit, pâle et silencieuse, le long escalier qui la conduit sur le pont du navire, la joie de Raphaël augmente à vue d'œil.

Enfin, Rachel est à bord !

Cette fois, il n'y a plus à s'en dédire ! — Un commis de M. Mitchell, qui nous a accompagnés jusqu'ici, semble très-ému. — Il crie : *Vive Rachel !* — tout bas, comme s'il avait peur d'être entendu. — Le fait est qu'on ne l'entend guère.

Le petit vapeur nous quitte. La scène des adieux recommence, on agite des mouchoirs, on rit, on pleure.

On part !

Nous commençons à croire sérieusement que Rachel ira en Amérique.

A dix heures du matin, le *Pacific* tire deux coups de canon, la machine infernale du dessous commence à hurler, les grandes roues tournent sur elles-mêmes et notre navire vogue vers le Nouveau-Monde !

CHAPITRE VII.

Comment on mange à bord.

Le temps est maintenant superbe.

La mer est calme. — Notre steamer file avec une rapidité effrayante, malgré le fret immense dont il est chargé. C'est un des meilleurs marcheurs de la Compagnie. —Tant mieux ! —A la vue de ce magnifique navire qui glisse ainsi sur cette mer ou plutôt sur ce fleuve tranquille, les fronts se dérident et l'on ne songe plus qu'à prendre gaîment son parti

On cause, on rit, on chante.

Chacun est à présent d'une gaîté folle ! Il n'y a qu'un passager qui n'a pas l'air de prendre beaucoup de part à la joie générale.

Le pauvre diable se meurt, —à ce qu'il paraît.

Le fait est qu'il est d'une pâleur et d'une maigreur épouvantables.

Pendant que nous sommes sur le pont, une espèce de fou sort d'une petite cage vitrée placée à l'arrière, et, avec une sorte de marteau, frappe huit coups vigoureux sur une cloche placée près de lui.

On m'apprend que cet homme jouit de tout son bon sens, ce qui m'étonne, et qu'il vient tout simplement d'indiquer qu'il était midi à bord.

Huit coups de cloche, pour midi ? Voila qui est ingénieux, vous en conviendrez.

A peine le dernier coup est-il sonné, qu'on entend dans le dessous un vacarme à nul autre pareil.

Nous croyons que la chaudière éclate.

Pas le moins du monde!

C'est le bruit du tam-tam, pas autre chose.

C'est avec cet instrument fantastique qu'on indique l'heure des repas, à bord des Américains.

Nous descendons dans la salle à manger pour nous livrer au lunch, ou au goûter, comme on voudra.

Cette salle, quoique fort spacieuse pourtant, est littéralement encombrée. — On se dispute les places. Tous les passagers, sans exception, ont répondu à l'appel.

On dévore.

Les garçons de service contemplent ce spectacle avec un sourire narquois, qui semble dire.

— Allez, mes petits enfants, mangez! donnez-vous-en à cœur-joie, aujourd'hui! demain, vous nous en direz des nouvelles.

Le sourire de ces garçons m'épouvante, et j'entrevois alors toute l'horreur de ma position future.

A quatre heures, le fou frappe encore huit coups.

Le tam-tam résonne de nouveau.

C'est le dîner

J'avoue que j'attendais ce moment avec une certaine impatience.

Au lunch, ne sachant pas un mot d'anglais, je n'avais pu

me faire servir que grâce à une pantomime plus ou moins expressive, et je dois dire que je mourais de faim.

Sans compter que nombre de voyageurs m'avaient grandement vanté la cuisine à bord des Américains et, ma foi, j'étais merveilleusement préparé.

Hélas!...

Mais n'anticipons pas sur les événements !

D'abord, tout le service se fait au son du tam-tam. — Ce qui n'est pas amusant.

Ils professent pour cet instrument chinois une tendresse étrange. — Pourquoi ? — Je l'ignore.

Je suppose que ça les aide à digérer.

Premier coup : — on sert la soupe.

Cette soupe étant ornée de gros poivre et de morceaux de viande, je m'en prive.

2e coup : — on enlève tous les couvercles d'argent placés sur les plats.

Si vous saviez avec quelle précision rare, avec quel ensemble parfait, les garçons découvrent enfin les nombreux aliments si précieusement cachés!

Une ou deux fois, j'ai essayé, avant le coup du tam-tam, de regarder ce qu'il y avait sous le couvercle placé près de moi ; mais le garçon de service s'est élancé de mon côté, comme pour me dévorer.

Naturellement, je croyais que cette nourriture dont on prenait tant de soin était quelque chose d'exquis.

Ah ! bien, oui !

Des légumes cuits dans l'eau, à la mode anglaise ; des viandes tuées à l'avance et conservées dans la glace, par conséquent sans goût et sans saveur.

Bœuf, mouton, volaille, tout a le même goût.

C'est atroce !

Il est bien entendu que le vin se paye à part. Pour beaucoup d'argent, vous avez juste le droit d'en avoir très-peu ! Généralement les Américains ne boivent que de l'eau glacée pendant tout le repas. Ils se rattrapent largement au dessert avec de nombreuses fioles de champagne. J'ai remarqué qu'ils aimaient beaucoup le champagne. — C'est leur droit ; d'autant plus qu'ils sont presque tous membres d'une société de tempérance.

CHAPITRE VIII.

Où le dessert est encore plus triste que le dîner.

On suppose peut-être que, pour annoncer les entremets, on se prive de ce diable de tam-tam.

Erreur ! C'est là qu'il résonne plus que jamais.

Alors défile une ribambelle de gâteaux sans nom, de puddings impossibles, de pâtisseries extravagantes.

Ils mélangent le riz avec la rhubarbe, la crême avec les groseilles à maquereau, le raisin de Corinthe avec le poivre long.

C'est un tohu-bohu culinaire inconcevable. Le palais est complétement dérouté par ces mariages étranges et anti-naturels, si bien que l'on goûte à tout sans jamais avaler rien.

(*N.-B.* Je ne parle pas ici des Américains ; ils trouvent ça très-bon, et ils mangent de tout.)

Je me décide à prendre un morceau de gâteau plus humain que les autres ; mais, au moment où je vais le saisir, l'éternel tam-tam résonne encore, et tous les gâteaux disparaissent comme par enchantement.

Nos contents d'ôter les plats, ils enlèvent la nappe.

Je crois que le dîner est fini, je me lève.

Pas du tout.

Une procession de garçons sort de l'office, tenant des corbeilles d'oranges, des assiettes remplies de noix, de noisettes, d'amandes et autres fruits également secs.

Je me rassieds.

Deux garçons se placent aux deux bouts de la table.

Comme ils tiennent toujours le dessert entre leurs bras, j'étends la main, et j'essaye de m'emparer d'une orange.

La même plaisanterie recommence.

Le garçon recule épouvanté, comme le flot du récit de Théramène, et il me fait une affreuse grimace qui le fait ressembler à s'y méprendre à l'illustre quadrumane appelé Jocko.

Dernier coup de tam-tam.

Tous les plats du dessert tombent en même temps sur les tables.

C'est d'un comique achevé.

Le champagne coule à flots, — le cognac et le café circulent de toutes parts.

On est gai comme une nuée de pinsons.

Les conversations s'échauffent.

Anglais, Allemands, Espagnols, Italiens, Chinois, Français, Iroquois, Algonquins, tout le monde cause ensemble et en même temps. — Personne ne comprend un mot de ce que lui dit son voisin.

C'est un charivari épouvantable, une confusion de langages indescriptible.

Je suis ahuri, et, comme j'ai bu un peu de champagne, je

ferme les yeux, et, pendant cinq minutes, je me crois positivement dans la tour de Babel.

J'attends le coup de tonnerre qui doit anéantir tout cela.

Je n'attends pas longtemps.

La foudre éclate dans la chambre à côté : c'est le malade dont j'ai parlé plus haut qui la reçoit en plein sur la tête.

Le pauvre diable rend le dernier soupir au moment où s'achève la dernière bouteille de champage. Il n'était guère possible de terminer plus mal notre première journée à bord.

CHAPITRE IX.

Où le Pacific commence ses fredaines.

Le lendemain, de très grand matin, de trop grand matin même, je dois le dire, les matelots se firent un malin plaisir de nous réveiller en lavant le pont.

C'est ça qui est bruyant, les matelots, quand ça lave les ponts ; sans compter que ça possède pour le chant une passion furibonde, et tout cela réuni finit par devenir très gênant pour les passagers qui veulent dormir.

Nous naviguons maintenant dans le canal Saint-Georges.

Ces parages étant assez mauvais, *le Pacific... le Pacific !* Enfin !... *le Pacific* commence à se livrer à de folles évolutions.

Ça nous promet de l'agrément.

Les têtes ne sont déjà plus sur leur pivot ordinaire.

La salle à manger se dégarnit d'une admirable façon. — Gredins de garçons ! comme ils connaissent ça !

On reste assez volontiers au grand air, à l'arrière du navire.

Jusqu'à midi, nous côtoyons les côtes d'Irlande.

Ces côtes, d'un aspect parfaitement sauvage et désolé, sont fort loin de manquer d'un certain cachet pittoresque.

Et puis je ne sais pas si c'est parce que ces falaises arides, contre lesquelles viennent se briser avec fureur les vagues de la mer, sont les dernières terres que l'on va pouvoir contempler d'ici à longtemps; mais l'on éprouve un certain charme à les voir, et, malgré soi, on les regarde encore alors même qu'elles ont totalement disparu à l'horizon.

Mademoiselle Rachel est peu gaie.

A mesure que nous nous éloignons, sa tristesse semble augmenter.

A compter d'aujourd'hui, elle reste presque continuellement renfermée dans sa cabine.

Elle s'ennuie royalement.

Jamais, en mer, elle n'est sérieusement malade; mais elle est presque toujours mal à son aise, — ce qui est pis.

Quelle odieuse chose qu'une traversée!

La mer est évidemment l'un des plus affreux supplices que je connaisse.

Et nous sommes sur l'un des plus beaux vapeurs qui existent!...

Qu'est-ce que nous dirions si nous voyagions sur un voilier!

Ce qu'il y a de véritablement admirable sur ces immenses steamers, c'est la machine, ou plutôt, ce sont les machines, car il y en a toujours deux, en cas d'accident.

Rien de curieux comme de visiter cela dans tous ses détails. — Il y a de quoi devenir fou. — On se croirait là-dedans au fin fond de l'enfer. — On s'y croirait d'autant plus

que les chauffeurs vous font parfaitement l'effet d'une bande de démons.

Quels types étranges on voit là! quelles physionomies sauvages!

Ils sont tous à moitié nus, noircis par la fumée, velus comme des bêtes fauves; ils ont une longue barbe inculte, qui leur cache la figure et leur descend jusqu'à la moitié de la poitrine.

Et tout cela va, vient, court, monte, descend et se démène à travers des milliers de roues qui tournent, d'engrenages qui marchent, de tringles de fer qui travaillent sans cesse et semblent prêtes, à chaque seconde, à les pulvériser.

A les voir ainsi se promenant d'une fournaise à l'autre, le corps penché sur la flamme qui les illumine tous d'une lueur étrange et fantastique, il est impossible, je le répète, de ne pas les prendre pour une société de diables occupés à faire rôtir une cargaison de damnés.

Avec cela qu'il fait en cet endroit une chaleur épouvantable, qui vous suffoque, vous étouffe, et finirait par vous faire fondre, si vous y restiez.

Comment ces hommes peuvent-ils vivre là-dedans? — C'est un problème pour moi.

Une chose inconcevable encore, c'est de voir cette masse immense de fer et d'acier, cette gigantesque machine d'un poids énorme, danser aussi follement sur les flots qu'un simple bouchon de liége ou un fétu de paille.

C'est là, du reste, le plus fâcheux de l'affaire.

Car, pour que la machine, qui occupe le centre du navire, se permette une semblable gymnastique, il faut que ce même navire se livre à une polka terriblement dégingandée.

Un jour, c'est un tangage désespérant.

Le lendemain, c'est un roulis épouvantable.

Le surlendemain, pour se remettre, on a en même temps le roulis et le tangage.

C'est ravissant!

A tel point que tous les passagers sont odieusement malades!

Que diable allaient-ils faire dans cette galère?

CHAPITRE X.

Où l'on cause de coffre et de flageolet.

Après quelques jours de traversée, le capitaine Nye (un parfait gentleman et un excellent marin) vient remettre à mademoiselle Rachel, de la part d'un habitant de New-York, un superbe coffre en acajou.

L'auteur de l'envoi désire garder l'anonyme. — Quel est donc ce mystère?

Espérons que l'avenir l'éclaircira.

Mais que renferme le coffret ?

Des bijoux ?

Allons donc, des bijoux ? C'est trop commun.

Mieux que des bijoux. — Ce sont des parfumeries américaines, rien que cela !

Et pas moyen de savoir de qui émanent toutes ces choses qui sentent si bon ! — C'est fort triste.

Malgré les présents du parfumeur inconnu, mademoiselle Rachel continue à se peu récréer à bord de ce bon *Pacific*.

Elle ne quitte plus sa cabine.

Beaucoup de passagers font comme elle, et votre serviteur fait comme eux.

Raphaël Félix est l'un des rares voyageurs qui résistent aux agaceries de l'Atlantique.

Il se moque pas mal de l'Atlantique. — Il ne songe qu'aux dollars des Etats-Unis et aux pesos de la Havane !

Quant à moi, tristement étendu dans le tiroir mal rembourré qui me sert de lit, je ne pense nullement à cette monnaie en perspective. — J'ai bien autre chose à faire.

Pendant que je me tords sur ma bouche ridicule, il s'exhale de la cabine en face de la mienne une espèce d'air français, sur un flageolet quelconque.

C'est un passager, ami des beaux-arts, qui perche là.

Quand je suis très-malade, il joue un air très-gai ; quand je vais mieux, il commence un air mélancolique et sombre.

Ce flageolet, du reste, est assez original. Au beau milieu de son air, je l'entends parfois qui s'arrête et qui. . . .

. . . . . .

après quoi, il reprend son air juste à la note où il s'était interrompu.

De nombreux garçons, généralement fort empressés et fort complaisants, sont aux ordres des passagers trop malades pour quitter leurs cabines. Ils leur apportent leur nourriture dans des espèces d'écuelles en faïence. La soupe à l'oignon et les pommes de terre frites ont un grand succès.

Accroupis ainsi dans ces boîtes mal commodes, les passagers ont exactement l'air de gros chiens qui ont la maladie, et à qui l'on apporte leur pâtée dans leur niche.

Fâcheuse ressemblance !

CHAPITRE XI.

Trop de brouillards.

Le 18, à six heures du matin, nous sommes sur les bancs de Terre-Neuve.

Le grand banc de sable que nous côtoyons en ce moment est renommé par le nombre incalculable de morues qui s'y donnent rendez-vous.

Malgré la fréquentation de ces poissons de mœurs paisibles, ces parages sont excessivement dangereux.

C'est là qu'a eu lieu l'horrible naufrage de l'*Arctic*.

Ces souvenirs ne laissent pas que de faire surgir chez les passagers des pensées plus tristes les unes que les autres.

Des brouillards épais entourent le navire de tous les côtés.

C'est à peine si l'on distingue le haut des mâts.

Tous les préparatifs sont faits en cas de naufrage.

Les barques de sauvetage sont découvertes et munies de cordes et d'avirons.

Le canon d'alarme est prêt à faire feu.

La cloche d'appel est sur le pont.

Pendant tout le temps qu'on navigue dans les brouillards, le capitaine veille.

Le navire a ralenti sa marche ; il semble honteux de sa nouvelle allure.

Tous les voyageurs profitent de cela pour quitter leurs cabines.

Ils sont généralement peu rassurés.

L'un d'eux gonfle sa ceinture de sauvetage et se la passe autour du corps.

Il couche avec cet instrument toute la nuit, ce qui le gêne et l'empêche de fermer l'œil. Une chose consolante, c'est que ça ne lui aurait servi exactement à rien, si l'on avait fait naufrage.

Dans la journée, nous doublons le cap Race, qui est l'endroit le plus dangereux.

Les passagers commencent à respirer. Malheureusement, un événement fâcheux vient attrister notre soirée.

Un jeune veau, amené de Liverpool par le capitaine, meurt des suites d'un mal de mer trop prolongé.

On jette son cadavre à la mer : un requin affamé en fait son dîner.

Pauvre petit veau !

Le lendemain matin, quand on se réveille, on a quitté les bancs de Terre-Neuve ; les brouillards ont disparu ; un soleil éclatant colore les flots, les mâts et les cordages.

Le pont se couvre d'une multitude de passagers, dont on ne soupçonnait même pas la présence à bord.

Voilà dix jours que ces infortunés sont incrustés dans les flancs de ce bâtiment folâtre. — Ont-ils dû s'amuser !

On aperçoit, non loin du navire, deux énormes cachalots qui s'ébattent au sein de l'onde amère.

Des milliers de poissons de toutes sortes apparaissent à la surface des flots et semblent tout joyeux de nous voir passer.

L'aspect de la mer change maintenant de quart d'heure en quart d'heure.

L'Océan est d'un calme à nul autre pareil.

On s'aperçoit de cela surtout à la salle à manger, qui recommence à se remplir exactement comme au premier jour. Plus qu'au premier jour.

On se trouve face à face avec des appétits furibonds.

Les hideux aliments amoncelés sur la table disparaissent avec une rapidité effrayante.

Faut-il avoir faim !

Le soir, après dîner, un vieux pasteur protestant dit la messe dans la salle de conversation.

Un splendide coucher de soleil termine magnifiquement cette journée, et nous fait oublier en un moment toutes les misères que nous subissons depuis huit jours.

En moins d'une heure, le ciel change une douzaine de fois de couleur et d'aspect. Il passe par toutes les teintes imaginables, depuis celle de l'or en fusion jusqu'au bleu le plus foncé. — C'est vraiment beau !

Un effet bizarre qui se produit, et que je remarque surtout, ce soir-là, c'est celui du cercle parfait que forme l'horizon et dont notre navire est le point de centre. — Nous avons beau marcher, nous sommes toujours au milieu.

Nous avons l'air de naviguer dans une immense cuvette, sur laquelle on aurait posé un grand couvercle azuré.

Cette comparaison n'est peut-être pas très-poétique ; mais elle est exacte.

Le soir, un vapeur passe non loin de nous. — Quelques

petits voiliers se distinguent au lointain et se détachent en vigueur sur le ciel en feu.

La vie arrive graduellement

La température change du tout au tout.

Hier, sur les bancs de Terre-Neuve, nous grelottions. Aujourd'hui, nous avons trop chaud.

Les mouettes commencent à voltiger à l'entour du navire.

On sent la terre!

CHAPITRE XII.

Dernier dîner à bord.

La journée du 20 est aussi belle que la précédente. — Le soleil est de plus en plus éclatant, — les voiliers de plus en plus nombreux.

Des bancs de marsouins font des bêtises à peu de distance de nous.

Ces cétacés paraissent être d'un caractère excessivement gai.

Pour la première fois, depuis dix jours, le navire s'arrête. — On a signalé le pilote côtier.

Celui-ci aborde, et les matelots le hissent sur le pont avec des cordes, comme un simple ballot de marchandises.

Son arrivée met en liesse tout le bâtiment. — Cela prouve que, le lendemain, nous serons à New-York.

Inutile de dire que la machine, furieuse de s'être arrêtée un instant, se remet en marche avant même que le pilote ait touché le pont.

Nous allons à toute vapeur.

On voit que le cheval sent l'écurie.

Les émanations de la terre arrivent plus sensibles.

L'atmosphère américaine commence à régner; il fait une chaleur atroce, et l'on attrappe des coups de soleil magnifiques.

Chaque dame a le sien.

Un peu au lointain, nous voyons deux colonnes d'eau qui s'élèvent au-dessus des flots Ce sont deux baleines!

De quoi causent elles?

Mais, silence!

Le fou frappe huit coups sur sa cloche. — C'est vous dire qu'il est quatre heures.

Quatre heures! c'est l'heure du supplice... du dîner, veux-je dire!

Le dernier que nous ferons à bord! heureusement!

C'est ce que l'on appelle le dîner du capitaine.

Cette fois, tout le monde est présent!

Mademoiselle Rachel elle-même s'est décidée à quitter sa chambre et à prendre place à table, à côté du capitaine Nye.

A part le champagne ajouté gratis au menu ordinaire, ce dîner ne diffère pas beaucoup des autres, ce qui est un malheur pour ceux qui aiment à manger quelque chose de bon.

Enfin, c'est le dernier.

On porte un toast au capitaine Nye. Ce toast est accueilli très-chaleureusement.

Un jeune homme blond porte ensuite un toast aux *ladies*. Son toast a moins de succès que l'autre.

Cela m'étonne; on m'avait dit que les Américains étaient le type de la galanterie.

Enfin, M. Stewart (un marchand de nouveautés de New-

York, qui vaut quarante millions, style de l'endroit), M. Stewart, dis-je, porte un toast à l'arrivée de mademoiselle Rachel aux Etats-Unis.

Tout le monde dirige les yeux vers elle — On s'attend à un *speech*.

Mais, comme elle ne sait l'anglais que très-imparfaitement, elle ne répond pas et se contente de saluer.

Si ce n'est elle, c'est donc son frère... qui va répondre?

Et les regards se portant aussitôt sur Raphaël Félix, directeur de la *French company*.

Mais Raphaël ne répond pas plus que sa sœur, si bien qu'ils ne répondent ni l'un ni l'autre, ce qui semble désappointer fort les Américains.

Ne pas répondre à un *speech*, voilà une chose inadmissible pour eux.

CHAPITRE XIII.

Où la Marseillaise commence à venir sur l'eau.

Soi-disant pour arranger les affaires, un passager français vient, au nom des Américains, qui n'y songent pas, demander à ses compatriotes d'entonner en chœur la *Marseillaise*.

Ceux-ci, ne sachant aucunement, de mémoire, l'hymne national de la France, font un nez colossal à cette demande inattendue, et récusent cet honneur à l'unanimité.

Mais en voici bien d'une autre.

Le passager se retourne vers les convives et leur dit (en anglais, ma foi), que la Compagnie française est prête à satisfaire au vœu général.

C'était un guet-apens. — Comment en sortir? — Qui se dévouera?

Tout le monde maintenant a les yeux fixés sur ces infortunés français, qui donneraient n'importe quoi pour être ailleurs.

Le temps se passe — Personne ne commence.

Des murmures sourds se mêlent à de nombreux rires étouffés.

Décidément, les Français ne seront pas en odeur de sainteté auprès de ces messieurs de l'autre monde.

Enfin, ô bonheur! un sauveur se présente.

C'est un créole de la Nouvelle-Orléans. — Un homme charmant que nous connaissons tous.

Il sait la *Marseillaise*.

Il chantera les couplets; les Français n'auront qu'à reprendre le refrain en chœur.

Et en effet, il chante le premier couplet Il est fort ému, — ce qui est une mauvaise chose pour chanter la *Marseillaise*.

Heureusement que les Français entonnent le refrain et rendent à tous les convives leur joyeux visage.

J'ai souvent entendu chanter dans ma vie; j'ai assisté à bien des concerts tous plus grotesques les uns que les autres; mais jamais, au grand jamais, musique plus baroque n'avait stupéfié mes oreilles.

C'était à se rouler par terre à force de rire. — Pas un chanteur n'était à l'unisson de l'autre.

C'était tellement étrange, que chacun avait l'air de chanter un air différent.

Il va sans dire qu'on a passé tout de suite au dernier couplet :

« Amour sacré de la patrie! »

Pauvre patrie!

Ce dernier couplet eut exactement le même sort que le premier.

Quant au refrain, il fut encore plus drôle et plus extravagant que l'autre, si c'est possible.

Si bien que cette petite fête musicale, qui menaçait de prendre une couleur légèrement politique, se termina par un rire immense, titanique, gigantesque, qui, s'élançant par les écoutilles, alla réveiller jusqu'aux mousses endormis dans les hunes.

CHAPITRE XIV.

Terre ! terre !

Mademoiselle Rachel remet au capitaine une somme de deux mille francs, à peu près, pour être distribuée à l'équipage du *Pacific*.

Elle donne huit cents francs pour les enfants orphelins des matelots.

Une dame américaine, la voyant en veine de générosité, vient la prier de vouloir bien dire quelques scènes de tragédie.

Mademoiselle Rachel refuse avec un empressement parfait.

Comme c'est justement pour dire des scènes de tragédie qu'elle se rend en Amérique, la dame en question pourra l'entendre tout à son aise... en payant bien entendu.

Raphaël Félix a une telle hâte que ce moment bienheureux arrive, qu'il signale la terre avant tout le monde.

Malheureusement, ce qu'il prend pour la lumière d'un phare, n'est autre chose que la lanterne d'un vapeur qui se rend à New-York.

A minuit seulement, nous voyons la terre. — Tout le monde passe la nuit sur le pont. — Il fait un temps admirable.

La nuit se dissipe. — Le soleil jette sa clarté dans l'es-

pace; puis la répand sur l'Océan. — C'est magnifique.

Les levers de soleil sont plus beaux ici qu'en Europe.

Les flots, les haubans et les vergues, sont colorés de teintes éclatantes. — Le feu se joue dans le feu. — Un champ d'or s'étend sous une arcade éblouissante.

La mer se couvre de petites barques de pêcheurs. — Nous sommes maintenant en vue de la Nouvelle-Écosse.

Bientôt nous arrivons au Sandy-Hook, — et enfin nous passons devant Staten-Island.

Le canon du *Pacific* salue la batterie, puis le fort de la Quarantaine.

Là, nous nous arrêtons.

Les officiers de santé montent à bord.

Devant l'hôpital, plusieurs navires, de diverses nations, sont à l'ancre.

Les uns sont là pour cause de fièvre jaune, les autres pour cause de choléra, etc., etc.

Malgré soi, on se trouve mal à l'aise dans ces parages. — On évite de respirer pendant les quelques minutes que l'on reste là !

Nous continuons notre route ! et à sept heures du matin, nous entrons à toute vapeur dans la rade de New York, qui est l'une des plus belles qui existent.

Des milliers de bateaux de toutes grandeurs et de toutes couleurs, côtoyent des rives délicieuses de verdure et de fleurs.

Enfin, nous abordons aux Docks du *Pacific;* nous quittons cette horrible boîte, nous foulons avec ivresse le sol du nouveau monde, et nous tombons avec bonheur dans les bras de Gustave Naquet, ministre plénipotentiaire de Raphaël, à New-York; qui nous attend à la douane, et semble on ne peut plus contrarié de nous voir arriver sitôt !

Ça se comprend. — On n'attendait le *Pacific* qu'à dix heures, et un petit vapeur frété pour venir à la rencontre de mademoiselle Rachel, devait être monté principalement par les gardes. — Lafayette (les français de New-York), dont la musique aurait, en approchant du *Pacific*, exécuté une multitude d'airs français.

Des invitations avaient été envoyées, et des gentlemen, des ladies même devaient se joindre aux Gardes-Lafayette.

Vous comprenez le désappointement général en apprenant l'arrivée prématurée du *Pacific*. Mais l'homme propose, et la vapeur dispose !...

Et cette petite fête aquatique tomba complétemeut dans l'eau

Si bien que celle qui en était l'objet fut obligée de débarquer dans la cité impériale, comme une simple mortelle.

Elle monta en voiture avec toute sa famille, et descendit à St.-Nicholas-Hôtel, — très-enchantée, j'en suis sûr, d'avoir échappé à cette sérénade, et d'avoir pu traverser la ville sans être exposée aux regards curieux de tous les badauds New-Yorkais.

Malheureusement pour elle, elle n'en avait pas fini avec cette sérénade de Damoclès, et, le soir, pendant qu'elle dormait profondément, les Gardes-Lafayette se réunirent sous ses fenêtres et se mirent à jouer tout leur répertoire.

Bon gré, malgré, elle fut obligée de se réveiller, de se lever et de paraître à son balcon.

Les Gardes-Lafayette, satisfaits, se retirèrent enfin, et permirent à leur victime de prendre un peu de repos.

Elle en avait besoin, et nous aussi !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

LA CITÉ IMPÉRIALE.

CHAPITRE I.

Qui pourra donner une idée de New-York.

New-York ! nous y sommes !...

Ce n'est pas sans peine ; les douaniers eux-mêmes semblaient s'opposer à notre entrée définitive dans cette jeune capitale.

Pas un sac de nuit qu'ils n'aient visité, pas un malheureux nécessaire de voyage qu'ils n'aient fouillé de fond en comble.

Ah ! pour un service bien fait, voilà un service bien fait, je vous en réponds.

Pas un chat, en revanche, ne s'est inquiété de savoir qui nous étions et si nous avions des passeports en règle.

» Qui l'on est ? — Que leur importe ?

» Des passeports ? — Eh ! pourquoi faire, bon Dieu ?

Pourvu qu'on paye les frais de douane, sans rien dire, ça leur est bien égal qu'on soit un honnête homme ou un *monsieur* en rupture de ban.

L'hospitalité américaine n'y regarde pas de si près !

Elle devrait bien, par exemple, un jour qu'elle aura le temps, empêcher les cochers de fiacres de l'endroit, de prendre, pour une course de dix minutes, la somme un peu forte de *quarante-six francs soixante-quinze centimes*.

Ce chiffre est exact. — Nous étions neuf dans un affreux véhicule jaunâtre où l'on nous avait entassés presque de force, et l'on nous a fait payer un dollar (5 fr. 25 c.) par personne, pour nous conduire des *Docks du Pacific* dans *Broome-Street*, à deux pas, enfin — Mais que voulez-vous, il n'y a pas de tarif dans ce pays-modèle, et il aurait plu au cocher de nous réclamer le double ou le triple, qu'il nous aurait fallu payer parfaitement.

Charmant échantillon de la vie américaine !

Après ça, tant pis pour vous ! — Pourquoi prenez-vous des voitures ? — Est-ce que vous ne pouvez-pas aller à pied ?

Aller à pied ! — C'est malheureusement à peu près impossible, vu le pavage de l'endroit.

Ce sont les galets de la mer qui remplacent à New-York le *mac-adam* de chez nous.

Quand on marche là-dessus, on a l'air de faire des tours de force sur des œufs excessivement durs.

C'est un travail insoutenable que de se promener, seulement un quart d'heure sur ces cailloux pointus et coupants.

Il faut passer sa vie en équilibre, dans ces rues-là, ce qui est fatigant au suprême degré.

Mais, — me direz-vous. — Il n'y a donc pas de trottoirs ?

Si fait ! Il y en a, il y en a même trop ! vu qu'ils sont tous si mal construits qu'ils se brisent et s'enfoncent en cinquante endroits différents, ce qui forme des excavations remplies d'eau qu'il n'est pas toujours facile d'enjamber sans risquer de tomber dedans et de s'y noyer un peu.

Il n'y a donc qu'une chose possible, c'est l'*omnibus*.

Ah ! pour ce qui est de ça, vous en avez plus qu'il ne vous en faut.

Dans les grandes rues, on en voit quelquefois vingt, trente, quarante, à la file l'un de l'autre ; si bien que ce sont, du matin au soir, des encombrements perpétuels.

C'est une bonne chose, allez, quand on est pressé ; on est sûr, avec ces voitures-là, d'arriver toujours en retard.

Mais comme ça ne coute que six sous et demi, on n'a rien à dire.

D'autant plus que ces omnibus ont un luxe incroyable de peintures et de décorations. — Ce sont des têtes de bonnes femmes, des fleurs, des oiseaux, des paysages, tous plus coquets les uns que les autres.

Au premier abord, on prend toutes ces voitures pour les enseignes ambulantes des peintres-vitriers New-Yorkais.

Des enseignes ! — C'est là qu'on en voit de toutes formes et de toutes dimensions.

Les maisons sont littéralement couvertes de pancartes immenses.

De la cave au grenier on ne voit autre chose que des annonces ronflantes en lettres de couleur, des toiles colossales, des écriteaux monstres, tout ornés de grands bonshommes qui n'ont rien d'humain, d'animaux imaginaires et de mille autres peintures faites tout uniment pour attirer dans ces

bouges, les imbéciles et les oisifs des deux continents.

Et savez-vous de quoi la ville a l'air avec tout cela ?

D'une gigantesque affiche de saltimbanques.

Ces industriels, du reste, sont là comme chez eux.

Broadway, le boulevart des Italiens de l'endroit, en est inondé.

Marchands d'orviétan, arracheurs de dents, éleveurs de chiens savants, montreurs de négresses barbues, dompteurs d'animaux féroces, tout cela pullule.

On se croirait à la foire d'un immense village.

Quel tohu-bobu ! quel vacarme !

Ce sont des cris et des rires, des chansons et des jurements ; les hurlements des vendeurs de journaux se mêlent au bruit des voitures ; le son de la trompettes des charlatans se confond avec les grelots des mulets qui traînent sans cesse sur les mille rails de fer qui sillonnent les rues, des kyrielles de wagons trois fois longs comme les nôtres.

Joignez maintenant à cela les charrettes qui s'accrochent, les chevaux qui s'emportent, les gens qu'on écrase, les badauds que l'on vole, les ivrognes qu'on rudoie, et tous ces flâneurs en vestes blanches qui, vautrés aux portes des hôtels, fument gravement, la tête en bas et les jambes en l'air ; n'oubliez pas surtout ces centaines de drôlesses aux grandes mains, aux grands pieds, aux dents fausses, aux joues peintes, aux poitrines absentes, qui encombrent les trottoirs à la barbe des policemen et du soleil, et vous aurez un tout petit coin du tableau que présente New-York à l'œil stupéfié du voyageur !

CHAPITRE II.

Où chacun s'installe comme il peut.

Nous avons dit que mademoiselle Rachel était descendue avec sa famille à *Saint-Nicholas-Hôtel.*

Cet hôtel, l'un des plus splendides de toute *l'Union*, est situé dans *Broadway*, naturellement. (Règle générale : Tout est situé dans *Broadway*.)

La façade est en marbre blanc, ma foi, ce qui a bien son charme ; quant à l'intérieur, ça n'a aucun rapport avec nos hôtels parisiens. — Guidez-vous là-dessus !

Il y a de tout là dedans — (Et tout se paye à part, bien entendu).

Salle de billards, taverne, salon de coiffure, salle de bains, blanchisserie, etc., etc.

C'est une petite ville.

Il y a même, et ce n'est pas là le moins curieux, il y a dans cet hôtel et dans plusieurs autres de New-York, un télégraphe électrique. — Ne trouvez-vous pas cela très-commode de n'avoir qu'à descendre quelques marches, et

de pouvoir causer, en pantoufles et en robe de chambre, avec un ami qui demeure à cinq ou six cents lieues ?

Un fait assez bizarre et qui est vrai (des gens dignes de foi l'ont affirmé), c'est que dans tous ces grands hôtels des *Etats-Unis*, on peut entrer dans les *Dining-Rooms*, à l'heure des repas, s'asseoir à table, dîner et s'en aller sans payer. — Sans payer ! — Oui, vraiment ! c'est étrange ; mais c'est comme cela.

Il est vrai de dire que cela arrive rarement ; mais enfin, quand cela arrive, personne ne se permet de réclamer la moindre chose.

Vous conviendrez que ceci ne manque pas d'une certaine grandeur.

Je sais bien que c'est une piètre chose que quelques dollars de plus ou de moins pour une maison semblable, qui regorge tellement de voyageurs qu'il n'y a jamais une chambre vacante ; mais ce fait n'en existe pas moins et je m'empresse de l'enregister.

Il y a tant de monde dans cet hôtel que, malgré le nombre prodigieux des garçons de service, on ne sait jamais à qui s'adresser.

C'est un va et vient perpétuel, un remue-ménage de tous les instants. — Les garçons passent leur vie à courir du bas en haut, du haut en bas, de droite à gauche, de gauche à droite, sans jamais s'arrêter et, le plus souvent, sans obéir aux ordres qu'on leur donne.

On dirait que tous ces gaillards-là sont piqués de la Tarentule.

Si bien qu'il est matériellement impossible de vivre dans ce luxueux caravansérail et qu'aussitôt installé, l'on ne songe qu'à une chose : se sauver au plus vite.

Ce fut justement là ce que fit mademoiselle Rachel.

Et, le lendemain même (elle n'avait pas perdu de temps, comme vous voyez), elle habitait, avec ses deux jeunes sœurs Lia et Dinah, non plus un hôtel (elle en avait assez de cette existence fantaisiste !); mais bien une maison particulière, *Clinton-Place*, n° 5.

Raphaël et M. Félix père allèrent s'installer d'un autre côté, dans *Broadway*, si j'ai bonne mémoire (Ce ne pouvait être que dans *Broadway*).

Et ce fut encore dans une autre partie de la capitale que mademoiselle Sarah alla fixer sa résidence.

Cette division de la famille Félix en trois camps différents ne manqua pas d'intriguer très-fort tous les bavards New-Yorkais, qui firent sur cet événement une foule de commentaires.

Ce fut, comme toujours, beaucoup de bruit pour rien. On se séparait parce qu'on se séparait, et voilà tout.

Quant aux autres membres de la *French-Company*, l'horrible fiacre jaune dont nous avons déjà parlé, et qui s'était emparé d'eux à la sortie de la douane, les avait conduits, non sans cahots, je vous prie de le croire, et non sans avoir manqué de les verser nombre de fois, à un certain hôtel français-espagnol, tenu par une certaine madame Mondon.

CHAPITRE III.

Où il est parlé d'un tas d'animaux déplaisants.

L'hôtel Mondon ! En voilà encore un endroit malsain que je me ferais un plaisir de ne pas recommander à mes amis, s'il existait encore !

Il est mort ! Paix à ses mânes !

Et l'on mangeait pourtant là de la cuisine française, à ce qu'on disait, du moins !

Et c'était la meilleure de toute la ville, à ce qu'on disait toujours !

Ah ! nous nous en souviendrons longtemps des côtelettes que nous avons mangées chez cette brave femme, et de son chocolat à la graisse et de son lait à la cervelle de mouton !

O Désiré ! ô Verdier ! ô Vachette ! ô Bonvalet ! ô dîner de Paris, même ! Où étiez-vous ?

Si nous avions pu dormir, au moins ! c'eût été une consolation, car enfin,

« Qui dort, dîne. »

Dormir !.. Ah ! bien, oui !. Sous ces latitudes peu tempé-

rées, cet exercice est positivement interdit aux Européens..

Nos nuits furent horribles...

Une, entre autres, fut quelque chose de hideux pour moi... Ce fut la première, pardieu !

Vers une heure du matin, je me réveille en proie à des démangeaisons atroces; j'allume ma bougie et j'aperçois sur mes bras, sur mes jambes, sur ma poitrine, une armée tout entière de gros cricris rougeâtres, de taracanes énormes, d'un tas d'insectes enfin, dont les entomologistes eux-mêmes ignorent le nom, j'en suis sûr, et que la jeune Amérique a vomis tout exprès pour me déchiqueter !

Et ce n'est pas tout : des milliers de moustiques, des maringouins de toutes sortes se mettent de la partie et me dévorent avec une rage sans égale. — Je sens que ma raison déménage :

Je fais comme elle et je saute à bas de ce lit trop habité pour me réfugier sur une grande malle où je suis loin d'être bien.

Je gonfle à vue d'œil. .

Comme le superbe Hippolyte, je remarque avec horreur que mon corps n'est bientôt qu'une plaie...

Oh ! alors je maudis l'Amérique, et Christophe Colomb qui l'a inventée, et Raphaël Félix qui vient l'exploiter !.. Et je me rendors !

J'ai un horrible cauchemar :

Il me semble assister à un bal étrange, impossible, où des myriades d'insectes fantastiques se sont donné rendez-vous...

Des maringoins énormes, d'effroyables guêpes, des grillons gigantesques forment l'orchestre.

Des chenilles colossales, de grosses araignées velues, des scorpions monstrueux se livrent à des quadrilles sans nom, à des polkas inconnues, à des valses vertigineuses, à des rondes diaboliques à faire honte au Sabbat!

C'est la nuit de Walpurgis des insectes!

Une araignée hideuse s'avance alors vers moi et, m'enlaçant de ses longues pattes maigres, cherche à m'entraîner avec elle dans les tourbillons de la valse.

Pour me soustraire aux agaceries de cette ignoble coryphée, je fais un mouvement tellement violent que je me réveille, et je puis voir sur l'un de mes mollets, déjeunant tout tranquillement avec les dernières gouttes de mon sang, une araignée ; mais une vraie, cette fois, d'un ton rougeâtre, et ressemblant à s'y méprendre, à ma danseuse de cette nuit.

Voilà comme on dort dans ce pays-là! faites donc douze cents lieues pour vous offrir ce divertissement!

Pour me calmer, je songe que c'est aujourd'hui le 284e anniversaire de la Saint-Barthelémy.

En effet, comme tout le monde ici est protestant, ces insectes, qui le sont aussi, naturellement, se sont vengés sur moi, simple catholique, de cette grande boucherie des temps passés!

C'est bien fait!

CHAPITRE IV.

Dans lequel commence la chasse aux millions.

Pour comble d'agrément, à peine fait-il jour qu'un orgue de Barbarie vient jouer sous mes fenêtres la ronde des *Filles de Marbre* et le *Sire de Franc-Boisy*.

Je croyais en avoir fini avec ces airs-là !

Malgré les blessures sans nombre de ses artistes (car personne n'a été épargné par les moustiques, comme bien vous pensez, mademoiselle Rachel pas plus que les autres), Raphaël Félix fait annoncer officiellement, dans tous les journaux, la première représentation de mademoiselle Rachel et de la compagnie française, pour le 3 septembre 1855, et cela, sans aucune espèce de remise.

Enfin, nous allons donc savoir à quoi nous en tenir : — Tout le monde attend avec une curiosité et une impatience bien naturelles, cette première soirée dont l'issue doit faire voir, à peu de chose près, tous les résultats possibles de l'affaire.

Jusqu'à présent, cela s'annonce sous d'excellents auspices.

La presse tout entière semble on ne peut mieux disposée

Le *New-York Herald*, le *Daily-Tribune*, le *Courrier des Etats-Unis*, et vingt autres journaux plus ou moins importants, consacrent chaque jour quelques colonnes à ce grand événement littéraire, — sans précédent aux Etats-Unis.

La location marche comme sur des roulettes.

La caisse administrative engraisse à faire plaisir.

Du matin au soir, à son office de *Wall Street* (la rue aux millions !), Raphaël Félix passe son temps à échanger contre énormément de dollars une multitude de petits morceaux de carton.

Il est là dans son élément, maintenant !.. Et il faut le voir, expédiant son public, inscrivant tous les noms sur la feuille de location, délivrant les coupons de loges, encaissant les espèces, et donnant à une demi-douzaine d'employés vingt ordres à la fois, sans se tromper jamais.

O puissance du dollar ! Lui qui savait à peine quelques phrases d'anglais en débarquant ici, il trouve moyen, à présent, de comprendre cette langue, que les Américains prennent à tâche de rendre tout à fait incompréhensible, et, ce qui est plus fort, il se fait comprendre par eux !

Il y a vraiment, dans ce bureau de *Wall-Street*, une activité, un mouvement extraordinaires.

Ah ! c'est que c'est de là que partent tous les ordres relatifs à la grande bataille qui va se livrer bientôt.

Des *express* sillonnent la ville et répandent sur leur route des milliers de programmes annonçant la composition du répertoire, les noms des artistes, etc., etc.

D'autres vont remettre aux journalistes leurs lettres d'invitation. Lettres dorées sur tranche, ma foi, rien que cela !

Enfin, les affiches definitives sont apposées dans tous les coins de la ville, et permettent à la foule curieuse et empressée de lire les détails suivants :

METROPOLITAN THEATRE.

On monday, sept. 3 rd,

For the first time in this country, M. DE PREMARY'S new comedy of.

LES DROITS DE L'HOMME.

(Même distribution qu'à Londres.)

N. B. A New-York, M. de Prémaray s'est toujours appelé de Prémary. — Pourquoi ?

After which, will présented Corneille's celebrated tragedy of

LES HORACES.

(Toujours même distribution qu'à Londres.)

Prices of admission to mademoiselle Rachel's performances :

Orchestra-seats, — parquet and parquet-circle.	3. dollars.
First circle	2. dollars.
Upper circle.	1. dollar.

Numbered seats may be secured in advance at the above prices, with a smal addition of : 25 cents per seat.—(Places réservées : 25 sous en sus).

Comme on le voit, le prix des places est ici beaucoup moins cher qu'à Londres. — Nous aurions supposé tout le contraire.

Dix-sept francs pour une stalle réservée, ça n'est vraiment pas la mort d'un homme !

Si, avec ces prix-là, la salle n'est pas comble tous les jours, les New-Yorkais y mettront de la mauvaise volonté.

Je lis dans les *Mémoires de Barnum* que *M. Jonh. N. Genin* a payé, dans cette même ville de New-York, à la première apparition de Jenny Lind, la somme colossale de 225 dollars pour une simple stalle.

225 dollars! c'est-à-dire onze cent quatre-vingt-un francs et vingt-cinq centimes!

Après cela, tout est possible.

CHAPITRE V.

Première soirée à New-York.

Le 3 septembre, donc, une foule des plus imposantes stationne longtemps avant l'ouverture des bureaux, devant le Théâtre métropolitain.

Il va sans dire que cet édifice est de plus en plus situé dans Broadway. — Il le fallait!

Au-dessus de l'entrée principale a été placé un splendide transparent, où se distinguent, en ombres chinoises, les mots suivants :

Comédie. — Drame. — Tragédie.

Le nom de Rachel n'a pas été oublié, comme de juste, et l'on peut le voir tout à loisir et autant de fois que l'on veut, sur les drapeaux français et américains que l'artiste new-yorkais a peints en haut de son transparent, et qu'on jurerait être vivants, tant ils sont bien réussis.

Ce qui est moins joliment imité, c'est le masque tragique que l'on voit dessous. Voilà quelque chose qui n'a pas l'air

d'être vivant ! Cette face diabolique doit donner à tout ce monde-là une étrange idée de la tragédie !

Enfin, n'importe, malgré cette caricature, à cause d'elle peut-être, le transparent a un succès fou.

O transparents célèbres des *Cosaques* et de la *Prière des Naufragés*, comme vous êtes distancés, mes bons amis !

Mais attention ! Il est six heures et demie et les bureaux sont ouverts !

La foule commence à envahir la salle !.. et cela, sans cris, sans tumulte, sans parler presque.

O public parisien ! ce n'est pas toi qui prendrais ainsi possession d'une salle de spectacle !

Mais les Américains ne sont bruyants que pour leurs affaires de commerce ; pour leurs plaisirs, ils sont tranquilles comme feu Baptiste.

Aussi, chacun suit, sans se presser, son petit bonhomme de chemin, et va s'asseoir, sans encombre et sans bousculade aucune, à la place qui lui plaît.

Du moment que ce ne sont pas des stalles numérotées et réservées, on a le droit de choisir celles que l'on veut !

Ce qui est fort bien vu !

D'abord parce que ça empêche les retardataires d'avoir de bonnes places, et ensuite parce que ça supprime totalemeut cette classe malfaisante, tyrannique, morose et vénale des ouvreuses de loges, plaie éternelle de nos théâtres de Paris !

Les spectateurs sont maintenant presque tous arrivés, et la salle offre déjà un magnifique coup d'œil.

Les gentlemen sont généralement mis fort simplement : une chose qui a l'air de les contrarier beaucoup, c'est d'avoir des

Quant aux ladies, c'est autre chose ; elles ont toutes un visage rayonnant.

Ah ! c'est que c'est jour de fête pour elles.

Aussi ont-elles toutes, à peu d'exceptions près, des toilettes d'un luxe inouï, et qui plus est, d'un excellent goût.

Pas une d'elles n'a voulu venir ce soir autrement qu'en parure de bal. — Et quelle parure !

Il y a des diamants à remuer à la pelle, des fleurs comme s'il en pleuvait !

Sans compter que celles qui les portent sont presque toutes jeunes, jolies et souriantes, et que ces gentilles républicaines possèdent pour la plupart un petit air aristocratique qui leur sied à merveille !

Elles sont bien mieux que messieurs leurs époux, c'est une justice à leur rendre, et comme, heureusement, elles sont en majorité, tout est pour le mieux dans le meilleur des théâtres possibles.

Avec cela que ce théâtre est véritablement superbe, et digne, en tous points, de recevoir d'aussi jolies visiteuses.

Le gaillard est tout battant neuf, orné de glaces, et tout fraîchement décoré.

Il y a partout des tapis fort riches, des meubles magnifiques, et des becs de gaz dans tous les coins et recoins.

Tout cela est d'un aspect vraiment réjouissant.

Mais l'heure passe !..

Le grand moment approche !..

L'orchestre joue l'ouverture...

Encore quelques secondes, et la *French Company* sera aux prises avec le public américain.

Enfin, sept heures sonnent à la pendule du foyer.

L'on frappe les trois coups ; tout le monde se prépare ; les

lorgnettes se braquent sur la scène ; le rideau se lève, et l'on joue les *Droits de l'Homme*

La pièce de notre ami Jules de Prémaray fait un effet énorme, grâce aux nombreux Français qui assistent à cette première représentation.

Quant aux Américains, je puis hardiment affirmer une chose, c'est qu'ils ne comprennent pas un mot de la pièce.

Comme il n'y a aucune traduction anglaise de cet ouvrage, cela devait arriver, et nous sommes peu surpris de ce résultat.

Pendant ces deux actes, qui leur font l'effet de durer deux siècles, ces bons New-Yorkais s'ennuyent à faire plaisir.

Sans les toilettes splendides des trois sœurs de mademoiselles Rachel, je suis intimement convaincu qu'ils dormiraient déjà.

C'est égal, ils sont très-vexés d'être venus sitôt, et ils donneraient volontiers onze sous pour que ce fût fini.

Les Français, qui s'inquiètent fort peu que ça amuse ou non ces messieurs du Nouveau-Monde, n'en continuent pas moins de rire et d'applaudir.

Enfin, le rideau baisse, et cette fois, c'est bien sincèrement que les Américains mêlent leurs bravos à ceux des Français.

C'est fini ! Ouf !

Ils consentent même à rappeler, de concert avec nos compatriotes, tous les artistes de la comédie, ce qui est considéré comme une grande politesse dans ce pays-là, où la *claque* est totalement inconnue.

CHAPITRE VI.

Où mademoiselle Rachel entre en scène et Jenny Lind aussi.

L'entracte n'est pas long.

Mademoiselle Rachel elle-même a hâte de paraître sur la scène.

Malgré cela elle est émue, très-émue.

Sa main est glacée.

La pièce commence :

Le public écoute religieusement les vers de Corneille. Le silence le plus complet règne dans la salle.

Tout à coup, un bruit étrange, inattendu, vient couvrir la voix des artistes en scène.

On dirait qu'un orage affreux éclate, et que la pluie vient fouetter avec fureur toutes les vitres de la salle.

Pas du tout ! Il n'y a pas plus d'ondée que sur la main. Ce bruit est tout simplement produit par les innombrables brochures d'*Horace*, traduites en anglais, dont tous les spectateurs tournent en même temps le feuillet terminé.

Rien de comique comme d'entendre ce sifflement soudain au beau milieu d'nne tirade.

Rien de divertissant surtout comme l'ensemble parfait avec lequel s'agitent toutes ces paperasses.

On dirait un régiment en habits noirs, exécutant un commandement militaire.

Mademoiselle Rachel ne trouve pas que ce soit si divertissant que cela.

Elle réfléchit que ces maudites brochures vont couper en deux ses mots, ses phrases, ses tirades, et cela ne la rassure que médiocrement.

Enfin, *Sabine* (mademoiselle Durrey), dit les vers :

» Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie,

» Etc. »

Il se fait dans la salle un grand mouvement, et mademoiselle Rachel entre en scène.

Elle est accueillie par trois ou quatre salves d'applaudissements, puis tout redevient parfaitement calme.

Nous avouons franchement que cette réception ne nous a que très médiocrement satisfaits. On aurait dû applaudir pendant une heure entière !

Rachel en Amérique ! Cela nous semblait quelque chose d'incroyable, de splendide, de merveilleux !

C'était, à notre sens, un événement qui devait révolutionner le nouveau continent tout entier !

Rachel en Amérique ! Mais les tribus indiennes, elles-mêmes, auraient dû en parler dans leurs forêts sauvages !

Et au lieu de cela, on la reçoit comme on a reçu dix autres, vingt autres artistes !

Que dis-je ? Jenny Lind a été accueillie comme une reine.

Et pourtant, le talent de Jenny Lind, si grand qu'il soit, surpasse-t-il le talent de Rachel ?

On me permettra d'en douter.

Quant à la réputation de la cantatrice suédoise, tout le monde sait que jamais elle n'a égalé celle de la tragédienne française.

Voyez cependant quelle fut sa réception à New-York, à son premier concert de *Castle-Garden*.

C'est Barnum lui-même qui parle :

« Mille billets, vendus le premier jour, rapportèrent en bloc dix mille cent quarante-un dollars (50,705 francs).

» Dans la crainte de l'encombrement, les portes furent ouvertes à cinq heures, quoique le concert ne dût commencer qu'à huit. — Il en résulta que bien qu'il n'assistât pas moins de *cinq mille personnes* à ce premier concert, on n'eut à déplorer ni accident ni désordre. — L'enthousiasme excité par Jenny Lind, à sa première apparition sur la scène, est peut-être sans exemple dans le monde. — Au moment où elle s'avança vers le rampe, l'assistance entière *se leva* et la salua de trois salves, accompagnées du mouvement de plusieurs milliers de chapeaux et de mouchoirs. — A la dernière partie de sa cavatine, l'auditoire fut tellement transporté par la vivacité de ses sentiments, que les dernières notes du chant furent étouffées et emportées dans une véritable tempête d'acclamations. — L'enthousiasme etait à son comble. — Rien ne manqua à son triomphe. — A la fin du concert, la cantatrice fut demandée à grands cris et obligée de reparaître trois fois devant le public en délire. »

Je n'eusse point rapporté ici les détails de cette première soirée du *Rossignol Suédois*, si, à New-York même, cinquante personnes ne m'eussent affirmé que tout ce qu'écrivait Barnum, à ce sujet, n'était que la stricte vérité.

Ce fut un engouement incroyable, une rage, une fureur.

Et, je le répète, le succès de Rachel n'approcha pas de celui de sa devancière.

Tant pis pour les Américains.

Ils avaient l'air de trouver tout simple et tout naturel que la tragédienne française eût quitté son pays et risqué sa vie pour avoir le plaisir de dire des vers dans la patrie de *Washington* et de *Benjamin Franklin*... qui pis est : Ils ne la comprenaient pas.

Ce qui fait le plus d'effet chez nous, sa diction magnifique, ses jeux de physionomie, son geste admirable, tout cela passa à peu près inaperçu.

Les seules choses qui excitèrent de vrais applaudissements furent les tirades chaudes, les scènes d'action, où la marche devient plus animée, le geste plus vif, où la voix quitte le diapason ordinaire.

Ainsi toute la scène des imprécations fit un effet monstre et décida du succès de la représentation, succès très beau, très-grand sans doute, mais que j'eusse voulu vingt fois plus grand, vingt fois plus complet, vu le talent et le nom de celle qui en était l'objet !

Il va sans dire que mademoiselle Rachel fut rappelée après la pièce, qui finit non pas à la fin, comme on pourrait le supposer, mais bien aux deux tiers du quatrième acte, c'est-à-dire aux derniers mots de *Camille*, égorgée par son frère : « Ah ! traitre ! » Ce qui ne rime pas avec grand' chose.

La scène de Sabine et d'Horace est supprimée, de même que le cinquième acte, comme nuisant par trop à l'action.

Le public, c'est une justice à lui rendre, n'a aucunement réclamé, et il a applaudi, aussi chaleureusement qu'il le pouvait, à la rentrée de mademoiselle Rachel, ramenée en

scène, non pas, comme on pourrait le supposer aussi, par son frère *Horace*, mais bien par son frère Raphaël !

Probablement parce qu'il n'eût pas été convenable que Camille reparût donnant la main à l'homme qui venait de l'assassiner !

Comme on le voit, c'est toujours par le rôle de Camille que mademoiselle Rachel débute dans une ville. — C'est son grand cheval de bataille.

CHAPITRE VII.

Où l'on voit que l'Américain mord peu à la tragédie.

Une chose positive, et dont nous nous apercevons tous ce soir-là, c'est que la tragédie n'est pas le moins du monde ce qui convient au public américain.

C'est beaucoup trop sérieux, beaucoup trop magistral et surtout beaucoup trop froid pour lui.

Toute la journée, tout ce monde-là, vrai monde de commerçants (et ce n'est pas un reproche que je leur fais là), tout ce monde-là, dis-je, est occupé d'affaires, de ventes, d'achats, de dollars, de mille choses enfin, plus ennuyeuses les unes que les autres ; et le soir, s'ils consentent à s'emprisonner dans un théâtre, il leur faut des spectacles gais, réjouissants, qui les délassent un peu et leur fassent oublier les travaux de la journée. Pantomimes, chansonnettes comiques, scènes équestres, tours de force, jolies danses et jolies danseuses surtout, ils n'en demandent pas davantage.

C'est ce qui explique l'immense succès et l'immense fortune des frères Ravel.

Dix fois, j'ai été à *Broadway-Théâtre*, dont ils sont direc-

teurs, et c'est à peine si j'ai pu trouver une place (Il est bien entendu que je payais parfaitement).

Que jouait-on cependant? *Jocko* ou *le Singe du Brésil*, et *les Pilules du Diable*, — en pantomime. — Voilà tout!

Hein ! Comme Raphaël Félix pressentait cela quand il voulait engager un corps de ballet!

Quand je parle du public des Etats-Unis, il va sans dire que c'est la masse seulement dont il est question.

Il y a, avant tout cela (malheureusement, c'est la minorité), mais enfin, il y a la partie intelligente, instruite, artiste même : — Ce sont tous les membres de la presse américaine.

Ceux-là n'ont pas en tête l'éternelle folie du dollar, et ils sont à même, je vous en réponds, de juger et d'apprécier les artistes et les œuvres d'outre-mer.

Tous les journaux ont fait, à l'envi l'un de l'autre, de très charmants et très remarquables articles sur chacune des représentations de mademoiselle Rachel.

Le *New-York Herald*, entre autres, a fait à la grande tragédienne une gracieuseté jusqu'alors inconnue.

Ce journal, rédigé en anglais, naturellement, a publié, au beau milieu de ses articles, le compte rendu de plusieurs soirées de mademoiselle Rachel, et cela, *en français*.

En voilà, certes, plus qu'il n'en faut, pour faire partager à tout le monde notre opinion sur la presse du Nouveau-Monde.

Le Courrier des Etats-Unis (le journal français de New-York), n'a pas été le dernier, comme bien on pense, à soutenir les représentations de la Compagnie française

Ah ! si le succès que l'on rêvait pour cette entreprise n'avait dépendu que de ces messieurs, je ne crois pas trop

m'avancer en affirmant qu'on l'aurait obtenu aussi grand qu'on pouvait le souhaiter ; mais le public (on saura maintenant qui nous désignerons par ce nom-là), le public ne mordait pas à la tragédie !

Ça ne leur semblait pas drôle du tout de voir arriver toujours, deux par deux, des acteurs aux jambes trop nues et aux robes trop courtes, qui venaient leur déclamer de grandes gaillardes de tirades, longues comme un jour sans fin.

Et puis, ce qui achevait de les abrutir, c'était d'être obligés de suivre la pièce sur ces maudites traductions. Parfois, ils tournaient deux feuilles au lieu d'une, de sorte qu'il leur était alors tout à fait impossible de comprendre un seul mot, et qu'ils sortaient tous de là à moitié fous !

Un moment, en voyant ces costumes un peu légers, ils ont espéré avoir affaire à des alcides, à des lutteurs ; mais, hélas, ils ont été terriblement désillusionnés !

Dieu ! quel succès monstre, quels frénétiques bravos eût obtenus l'acteur qui, au milieu d'une scène de tragédie, se fût mis à marcher sur la tête, à faire le saut de carpe et à avaler son sabre !

Et remarquez que, malgré tout cela, le public n'a jamais manqué d'applaudir lorsqu'il en trouvait l'occasion !...

Mais ce n'était pas franc ; c'était de la politesse et voilà tout !

Toutes les grandes scènes tragiques ne les attendrissaient jamais sérieusement.

Et la preuve, c'est qu'aussitôt un acte terminé, ils ne parlaient aucunement entr'eux de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre ; non, ils se mettaient, sans perdre une minute, à causer du cours du dollar.

CHAPITRE VIII.

Où l'on parle encore du Rossignol Suédois.

Après le spectacle, nous étions tous convaincus qu'une foule immense allait attendre mademoiselle Rachel à la sortie du théâtre et la porter en triomphe jusque chez elle, ce qui devait être. Eh bien! au lieu de cela, chaque spectateur s'est sauvé au plus vite pour trouver une place dans l'un des nombreux omnibus qui stationnent chaque soir, à la fin du spectacle, aux portes des théâtres. Apres quoi, chacun est rentré dans son domicile, a absorbé une ou deux théières d'eau chaude, s'est fourré sous sa couverture, s'est mis à dormir profondément et a rêvé de tout, excepté de la première représentation de la *French Company* au théâtre métropolitain.

La recette de cette première soirée fut de cinq mille seize dollars. — C'est-à-dire 26,334 francs.

C'est fort joli évidemment; mais qu'est-ce que cela auprès des *cinquante* ou *soixante mille francs* que nous devions faire?

Qu'est-ce que cela surtout auprès de la première recette

de Jenny Lind, qui a monté à la somme fabuleuse de 17,864 dollars, c'est-à-dire quatre-vingt-treize mille sept cent quatre-vingt-six francs! Et encore, — ajoute Barnum avec chagrin, — cette première recette ne fut pas aussi belle qu'elle aurait dû l'être par suite de quelques malentendus dans la vente des billets.

Il y a évidemment, entre ces deux chiffres, une différence qui saute aux yeux des plus myopes; mais il y a aussi, nous le savons parfaitement, une différence non moins sensible entre les deux genres exploités par ces deux grandes artistes.

Jenny Lind chantait, et le chant est une langue universelle que tout le monde comprend, tandis que Rachel joue la tragédie (Et c'est très loin d'être une langue universelle, la tragédie!) Par conséquent, Rachel ne peut être comprise que par les esprits d'élite, c'est-à-dire par très peu de monde.

Il y avait, au reste, une raison meilleure encore que celle-là, pour que le chiffre des recettes Rachel n'atteignît jamais celui des recettes du *Rossignol suédois*.

C'est que, pour le *Rossignol* en question, les places se sont vendues à l'encan, ce qui a permis d'arriver à des totaux incroyables; et, pour Rachel, on louait les places au prix du bureau, exactement comme à Paris.

Si bien que la salle du *Métropolitain*, complétement garnie, ne pouvait produire qu'une recette de *trente mille francs*...

Eh bien! malgré cela, notre conviction intime est qu'avec le nom de Rachel, on devait faire trente-cinq mille francs! — Au moins!

Oui, les couloirs devaient être encombrés, les loges en-

vables, les spectateurs petits de taille devaient grimper de force sur les épaules des grands bonshommes placés devant eux !

Nous aurions voulu voir des enthousiastes pendus aux corniches, agrippés aux colonnes, accrochés à tous les becs de gaz de la salle. — Nous en aurions voulu jusque dans les coulisses, jusque sur la scène, dans les jambes des acteurs, comme du temps de Molière, et que tout ce monde-là criât :

« *Voilà qui est beau !* » *devant que les chandelles fussent allumées !*

Mademoiselle Rachel aussi l'aurait voulu ; et Raphaël, et tout le monde !

Cependant, personne n'osa se plaindre du résultat de cette première soirée.

Peut-être espérait-on qu'aux représentations suivantes, les recettes seraient plus belles et l'enthousiasme plus grand.

C'était possible !

D'autant plus que plusieurs journalistes, entre autres M. R. de Trobriant, du *Courrier des États-Unis*, étaient venus, dans les coulisses, féliciter chaudement mademoiselle Rachel, et l'assurer que le succès de cette soirée irait forcément en augmentant.

Ils le croyaient ! — Pourquoi ne l'aurait-on pas cru comme eux ?

Le lendemain, 4 septembre, on joue :

PHÈDRE et les DROITS DE L'HOMME.

(Même distribution qu'à Londres.)

Chose étrange ! la recette a baissé.

On fait ce soir dix-neuf mille cinq cent quatre-vingt-sept francs.

A peu près *sept mille francs* de moins qu'hier !

C'est à n'y rien comprendre.

La pièce, du reste, fait un effet énorme, plus d'effet que les *Horaces*, peut-être.

Rachel est rappelée plusieurs fois, pendant et après la pièce.

Les Français de New-York sont enchantés ; ils applaudissent avec frénésie.

Quant aux Américains, ils persistent à faire un bruit désastreux avec leurs brochures et à ne pas s'amuser énormément.

Quelques-uns, qui sont venus seulement pour *voir* Rachel, quittent leurs stalles après son entrée et se sauvent, comme si le diable les emportait. Ils ont *vu* Rachel ! Ils pourront dire à tout le monde :

— J'ai vu Rachel !

C'est tout ce qu'il leur faut.

Quant à étudier la tragédie et la tragédienne françaises, ils s'offriront ce plaisir une autre fois. En attendant, ils vont voir, à *Broadway-Théâtre*, une certaine danse de corde qui fait beaucoup de bruit dans le monde dramatique new-yorkais.

Ce soir, pendant toute la première scène de Rachel, de mauvais plaisants, cachés dans la rue du Théâtre, s'amusent à imiter le chant du coq.

Hier déjà, à son entrée dans les *Horaces*, ils s'étaient livrés à cette étude de basse-cour.

Le chant de cet oiseau, au milieu des vers de Corneille et de Racine, faisait l'effet le plus désagréable du monde ;

aussi, a-t-on envoyé à la poursuite de ce faux coq une bande de policemen, qui naturellement n'ont rien attrapé du tout.

A la suite de cette deuxième soirée, malgré le succès obtenu, on fut beaucoup moins satisfait qu'après la représentation d'hier. — Il y avait de quoi. — Et l'on se hasarda à trouver que ce pays était décidément trop éloigné, trop chaud, trop orné de mouches et pas assez littéraire!

Et dire que Raphaël, qui pouvait si bien s'en priver, a voulu à toute force entreprendre cet audacieux voyage!

— Je fis cette observation à mademoiselle Rachel.

— Que voulez-vous, me répondit-elle, — il ne peut tenir en place! — Et elle ajouta avec un sourire : — Mon frère, voyez-vous, c'est le Juif-Errant... C'est moi qui suis ses cinq sous.

CHAPITRE IX.

Où l'on ne joue pas autant qu'on voudrait.

Le 6 septembre, les affiches annoncent la première représentation d'*Adrienne*, non pas *Lecouvreur*, comme on pourrait le supposer, mais bien de :

ADRIENNE *LA*COUVREUR.

(N. B. Pendant tout le temps qu'on est resté à New-York, il a été impossible d'obtenir des compositeurs de l'endroit, qu'ils appelassent cette infortunée *Adrienne* autrement que La*couvreur*; probablement parce que c'était une femme.)

Cela n'empêcha pas la pièce de faire beaucoup plus d'effet que *Phèdre* et que les *Horaces*.

Ah! c'est qu'il y a de si beaux costumes dans *Adrienne*; de si riches parures!

Toutes ces dames jouent ce soir *avec tous leurs diamants!*

Mademoiselle Sarah est étincelante; mademoiselle Rachel est éblouissante.

Et puis, il y a une décoration nouvelle à chaque acte; et c'est une grande joie pour les spectateurs de ne plus voir cet éternel palais, éternellement orné de ses deux vieux fauteuils rouges! Oh! les vilains fauteuils!

Aussi, est-ce avec toute la sincérité de leur âme qu'ils accablent Rachel de rappels et de bouquets! Elle est bien mieux là-dedans que dans *Camille*, que dans *Phèdre* même! — Pensent-ils. — Et elle change au moins trois fois de costume! *All right! all right!*

On fait ce soir 2,026 francs de plus qu'hier. — Ce devait être. Le lendemain, on affiche :

MARIE STUART.

Mais deux représentations, coup sur coup, c'est trop; la location ne marche que faiblement.

Ceci, joint à une légère indisposition de mademoiselle Rachel, le mot :

RELACHE.

Profite de cela pour s'étaler majestueusement sur les affiches du Métropolitain.

Le jour suivant, on essaierait bien de rattraper cette soirée perdue; mais la fatalité déguisée en almanach veut que ce soit un samedi.

Or, le samedi étant assez généralement la veille du dimanche (même en Amérique!), les commerçants sont obligés de rester fort tard à leurs offices pour régler les comptes de la semaine; et leurs prévoyantes compagnes passent leur soirée au marché pour les provisions du lendemain; c'est pourquoi y eut-il, dans chaque théâtre, les spectacles les

plus attrayants, les plus *gratis* du monde ; tous ces gens là se feraient plutôt hacher jusqu'au dernier, que de renoncer pour un seul jour, à leurs vieilles habitudes !... Les vieilles habitudes, c'est sacré dans la *jeune* Amérique !

Exemple : Le gouvernement, voyant avec quelle rage le peuple s'adonne à l'ivrognerie, promulgue une loi (la loi du Maine) qui interdit, dans toute l'Union, la vente et l'usage des boissons alcooliques. — Que fait-on ?

— On se révolte ! On saute à pieds joints par dessus la loi, on fait ouvrir de force les *bars-rooms* et les tavernes ; et les ivrognes encombrent plus que jamais les nombreux ruisseaux du nouveau monde ; leurs habitudes avant tout ! — C'est au point que dernièrement, dans l'Illinois, à Lincoln, les femmes se sont révoltées, — outrées qu'elles étaient, de l'intempérance de messieurs leurs époux. — Elles se sont armées de haches, de pelles, de couteaux, voire même de pistolets, et ont enlevé d'assaut un débit de liqueurs. — Tout a été détruit. — La maison elle-même a été presque démolie. (*Historique*).

Autre : il y avait, aux Etats-Unis, un jeu fort à la mode : *Le jeu des neuf quilles.*

Comme, à cet innocent passe-temps, il se perdait des sommes colossales, et que chaque jour quelque joueur trouvait moyen de se ruiner bel et bien, un décret parut qui interdit, et cette fois sérieusement, *le jeu des neuf quilles*.

De là, grande rumeur. — Ne plus jouer aux quilles ! — Que va-t-on devenir ? — Va-t-il falloir se révolter encore ?

Non. — On réfléchit que si les *neuf* quilles sont supprimées, rien n'empêche de se livrer aux *dix* quilles.

Et en effet, depuis ce moment, on joue aux *dix quilles*, du matin au soir ; si un décret malavisé supprime aussi les

dix quilles, on jouera aux *onze quilles*, et ainsi de suite, jusqu'à extinction de chaleur naturelle.

C'est bien se moquer un peu de la loi! — Tant pis pour elle, morbleu! Pourquoi vient elle fourrer son nez dans leurs vieilles habitudes?

CHAPITRE X.

Qui est très-loin d'être gai.

On croit peut-être que si l'on n'a pu jouer hier samedi, on va donner au moins deux représentations aujourd'hui dimanche. — Non ! non ! Par ordre supérieur, les théâtres sont fermés et les boutiques ne sont pas ouvertes ! — Pas de cafés ! pas de restaurants ! Si vous n'avez pris vos précautions hier, vous mourrez de faim aujourd'hui !

Dans les rues, il n'y a plus de voitures ; à peine si, dans cette ville morte, quelques rares promeneurs, véritables spectres, passent de temps à autre ! .. Pas un cri ! pas un rire ! pas même l'aboiement d'un chien errant !... pas même le chant d'un moineau qui vole !...

Ceci est exact : il n'y a presque pas de chiens à New-York ; quant aux pierrots, aux hirondelles, on n'en voit pas. — Pourquoi ? — Tout cela est d'un triste à avaler sa langue.

Sans compter que cette ville est bâtie tout exprès pour vous saigner le cœur ! Toutes les maisons, en marbre blanc ou en granit, ressemblent, comme deux gouttes d'eau, à des

monuments funéraires. — C'est frappant ! — Avec cela que chaque maison possède son petit entourage en fer et son petit jardin émaillé de lierre, de cyprès et de saules pleureurs. C'est déjà d'un aspect triste pendant la semaine, jugez ce que c'est le dimanche !

Aussi, ce jour-là, tout le monde se sauve à la campagne. — Quelques amis et moi, nous voulons faire comme tout le monde, et nous montons en voiture, en disant au cocher de nous conduire où il veut, pourvu que ce soit dans un endroit très-gai. — On part. — Bientôt nous sommes sur une espèce de pont, et, au bout de quelques secondes, je m'aperçois que notre pont a quitté la rive et que nous sommes au beau milieu de la rivière avec nos chevaux et notre voiture. — Une promenade sur l'eau, en calèche !... A la bonne heure, c'était drôle !

(Ces sortes de ponts, que la vapeur fait mouvoir, ne sont que d'immenses bacs, de grands bateaux-omnibus pouvant contenir plusieurs centaines de voyageurs et une trentaine de voitures tout attelées).

En fort peu de temps, nous sommes de l'autre côté de la rivière. — Et nos chevaux nous emportent dans la campagne. — Après une course assez longue, nous arrivons enfin au joyeux endroit choisi par notre *Coach-man*. Devinez un peu où nous a conduit ce gredin-là ! . Au cimetière ! Au Père Lachaise de l'endroit !

Quittons au plus tôt cette mécropole, et allons faire un tour au théâtre Métropolitain. — Ou plutôt, non ; avant d'en finir avec les pompes funèbres, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer : La fièvre jaune est à *Norfolk* et à *Portsmouth*, et les journaux ne parlent plus que de cela !

« Tandis que la fièvre pestilentielle semble diminuer à

Norfolk, — dit l'un d'entre eux, — le dernier bulletin de Portsmouth, accuse une augmentation de ce côté. Aussi la terreur ne se calme un peu dans la première de ces deux villes, que pour se réveiller plus vive dans la seconde.

Hier, nous avons donné les noms de quelques médecins, morts victimes de la maladie. Aujourd'hui, nous recevons une liste funèbre de membres du clergé ayant eu le même sort.

On cite une société de onze personnes, — médecins et gardes-malades, — qui sont arrivés à Portsmouth le 29 août, et sur lesquels six avaient péri quelques jours après.

Il est facile de comprendre que cette épouvantable mortalité ait fait bien des orphelins.

Préoccupé du sort de deux cents enfants privés ainsi de leurs parents, le comité de Baltimore avait eu le projet de les faire amener à la maison de refuge de cette ville. Les dames se préparaient à leur fournir des vêtements neufs en échange des anciens qu'on eût brûlés. Mais, l'association Howard s'est refusée à ce transfert, auquel on a renoncé en conséquence. »

« Pas d'amélioration à signaler dans les bulletins, arrivés aujourd'hui de Norfolk et de Portsmouth, — écrit-on le lendemain. — La bienfaisance publique, du reste, ne se lasse pas plus de secourir les victimes que le fléau de les frapper.

Le montant des souscriptions, dans la seule ville de New-York, s'élève jusqu'ici à 25,000 dollars (131,250 francs !), et augmente tous les jours. La chambre des councilmen a voté, mercredi, une somme de 3,000 dollars.

A Philadelphie, 21,000 dollars ont été recueillis dans ce noble but. Pourquoi faut-il qu'une nuit de gelée puisse faire, pour les villes si cruellement décimées, plus que toutes les sommes d'argent qu'on y envoie ! »

Cet odieux fléau frappe même en pleine mer : — Dimanche dernier, des pêcheurs d'Edgartown ont piloté dans ce port, le schooner *Joseph James*, de Bangor, qu'ils avaient trouvé à l'ancre, en dehors du *Great Rip*. Le navire était chargé de bois de sapin, et expédié de Georgetown.

Durant la traversée, la fièvre jaune s'était déclarée à bord avec tant de violence que pas un homme de l'équipage n'y avait échappé. Tous étaient sur leurs cadres, incapables de gouverner le bâtiment. Ces malheureux ont été mis à terre à la Quarantaine, et sont aujourd'hui l'objet des soins que nécessite leur état.

Nous lisons dans un autre journal que mademoiselle Rachel vient d'envoyer aux familles des victimes une somme de (5,250 francs) mille dollars !

CHAPITRE XI.

Où l'on dit beaucoup de bien de la compagnie Rachel.

Le lundi, 10, on joue :

MARIE STUART.

Leicester,	**MM. RANDOUX.**
Mortimer,	**LÉON BEAUVALLET.**
Melvil,	**LATOUCHE.**
Burleigh,	**CHÉRY aîné.**
Paulet,	**CHÉRY jeune.**
Elisabeth,	**Mlles SARAH**
MARIE STUART,	**RACHEL.**

Recette : 20,154 francs. — Un peu moins qu'avec *Adrienne*.

Il fait du reste une chaleur révoltante. Impossible de s'habiller autrement qu'avec des vêtements de toile blanche.

Ce qui revient même fort cher, vu que le blanchissage est ici d'un prix ridicule ; un faux-col : DIX SOUS.

Mercredi, 12 septembre.

ADRIENNE toujours *LA*COUVREUR.

Recette : 18,102 francs.

Le *Courrier des Etats-Unis* publie un fort aimable article sur les artistes de la *French-Company*.

L'article est fort long; mais comme il dit du bien de tout le monde, nous le reproduirons dans son entier :

« LA COMPAGNIE RACHEL.

« En jetant à la hâte, sur le papier, au sortir du théâtre Métropolitain, nos impressions de chaque soirée, c'est à peine si les succès de mademoiselle Rachel nous ont laissé place pour dire quelques mots de la manière dont elle est entourée et secondée. Les artistes qui l'ont accompagnée dans son excursion transatlantique méritent, à tous égards, beaucoup mieux que cette mention sommaire. Nous profitons du premier loisir qui nous est fait, pour leur rendre justice.

« En tous temps et partout, la compagnie dont M. Raphaël Félix a environné sa sœur, serait digne d'être remarquée. Aux Etats-Unis, avec l'habitude où nous sommes de voir les *stars* les plus éminents paraître au milieu de ce qu'on appelle en langage de coulisses, une troupe de carton, cette compagnie dépasse infiniment tout ce que nous étions en droit d'attendre ou d'exiger. A ce titre, ce n'est pas seulement la présence de mademoiselle Rachel qui fera époque dans l'histoire dramatique des Etats-Unis. Tout ce qui se rattachera à son passage parmi nous laissera une profonde empreinte, dans la mémoire du public, — et, nous l'espérons, un germe de régénération dans les habitudes du théâtre américain.

« Sublime et saisissante, à coup sûr, est la révélation de l'art que mademoiselle Rachel apporte au Nouveau-Monde, dans les plis de sa robe tragique. Mais, dans un ordre moins élevé, c'est aussi toute une révélation que cet ensemble et

cette mise en scène, qui ont transformé pour un moment le Métropolitan en une succursale du Théâtre-Français. A cet égard, le monde dramatique américain,—artistes aussi bien que directeurs, — ont encore tout à apprendre ; et jamais ils n'auraient pu trouver école plus pratique, plus éloquente que celle qu'ils ont actuellement sous les yeux.

« Jamais non plus l'art théâtral français n'aura remporté triomphe plus éclatant, que celui qu'il obtient aujourd'hui à New-York. En présence d'une population pour la masse de laquelle notre langue est inintelligible ; au milieu d'un public qui n'a jamais vu à la scène que des effets forcés, nos artistes se font écouter, comprendre, applaudir, sans modifier une seule de leurs traditions, sans avoir à sacrifier une seule des règles du bon goût scénique. Ils jouent à New-York, comme ils joueraient à Paris ; et New-York les applaudit avec le même discernement que Paris pourrait y mettre. L'instinct du beau, du juste, du vrai, tient lieu d'appréciation raisonnée à ce public qui ne comprend qu'à demi.

« Rien ne saurait mettre en relief, d'une manière plus frappante et en même temps plus flatteuse, le degré de perfection réelle auquel l'art théâtral est arrivé chez nous. Mais aussi, de combien d'arts différents, tous plus ignorés les uns que les autres aux Etats-Unis, —ce grand art ne se compose-t-il pas? Entrer, sortir, marcher, s'arrêter, écouter, regarder, ce sont-là autant d'études que l'acteur doit approfondir en France, avant de prétendre à quelque mérite, — avant même, pour ainsi dire, d'apprendre à parler. L'art de moduler sa voix au diapason des situations diverses, d'y mettre à propos le sentiment et la portée, couronne tous les autres; mais il ne saurait en tenir lieu, et n'est pas, tant s'en faut, le plus difficile à acquérir. C'est la réunion de tous ces

talents, de toutes ces qualités, que jaillissent l'attrait, la puissance et surtout la vérité scéniques. Et plus le tout arrive à se fondre dans une sorte de simplicité naturelle, plus l'impression produite est grande et assurée. C'est là précisément ce qui constitue le caractère distinctif, en même temps que l'immense supériorité de notre théâtre ; — c'est là aussi ce qui fait en ce moment le succès de la compagnie Rachel, en dehors des triomphes personnels de la grande artiste.

« Assurément, lorsque le public américain écoute, d'une oreille patiente et presque intéressée, les deux longs actes des *Droits de l'homme ;* lorsqu'il rit aux éclats, aux dernières scènes du *Dépit amoureux ;* lorsqu'il subit sans ennui les longues scènes d'exposition de certaines tragédies ; lorsque surtout il applaudit spontanément à une situation émouvante, à un passage bien senti, — ce n'est pas qu'il ait compris tout ce qui vient de se dire : mais l'air, le regard, l'attitude, le geste des acteurs lui ont traduit le sens qui lui échappait, avec une précision telle, qu'il se figure presque avoir entendu.

« Tout est d'ailleurs nouveau pour lui dans ce jeu et cette mise en scène, dont rien n'avait pu jusqu'ici lui donner une idée. Ces personnages qui vont, viennent, sortent, rentrent, s'assoient et se lèvent, de la façon la plus naturelle du monde; qui marchent sans arpenter la scène à pas dégingandés et qui parlent sans remplir le théâtre de leurs éclats de voix saccadés ; cette aisance sans laisser aller ; cette action si expressive et pourtant si sobre; cette facilité à remplir la scène, non de mouvement et de tapage, mais d'action vraie ; cette exactitude historique d'allures, de physionomie et de costumes, — ce sont là, encore une fois, autant de révélations

qui portent coup, et dont nous sommes, par cela même, en droit d'espérer une durable influence.

« Le dernier point auquel nous venons de faire allusion, — l'exactitude historique, — n'est certes ni la moins grande, ni surtout la moins importante de ces révélations. A cet égard, encore plus qu'à tous les autres, le théâtre américain est dans l'enfance, — Disons mieux, dans le chaos. Même sur nos meilleures scènes, l'anachronisme est en permanence, et les artistes les plus soigneux de leur répertoire frisent à chaque instant le grotesque, en matière d'habillement. Qu'ils aillent étudier *Phèdre*, *Adrienne Lecouvreur*, *Marie-Stuart*, et ils verront comment on ressuscite une époque, comment on évoque de leur tombe les personnages du passé. Un détail donnera la mesure du point auquel le théâtre français pousse le scrupule à ce sujet. Dans le second acte *d'Adrienne*, mademoiselle Rachel revêt, pour représenter Roxane de *Bajazet*, non pas le costume actuel de ce rôle, mais bien le costume dans lequel il était joué par mademoiselle Lecouvreur, au temps où nous reporte la pièce. C'est à ce prix qu'on fait de la vérité historique et qu'on rend légitime et complet le prestige de la scène.

« Ces observations générales, qui sont en même temps comme un éloge d'ensemble de la compagnie, nous ont entraîné plus loin que nous ne l'eussions voulu. Mais elles ont leur intérêt, et les artistes, dont nous avons à parler maintenant, ne nous reprocheront pas quelques lignes enlevées à leur appréciation individuelle.

« La liste du personnel féminin, avec lequel nous avons fait connaissance, se compose de six noms : mesdemoiselles Sarah, Lia et Dinah Félix ; mesdemoiselles Durrey et Briard et madame Latouche.

« Des trois sœurs de mademoiselle Rachel, mademoiselle Sarah tient seule jusqu'ici une place importante dans le répertoire, et la tient avec un talent remarquable. Les trois rôles où nous l'avons vu, madame de Lussan des *Droits de l'homme*, la duchesse de Bouillon dans *Adrienne*, et la reine Elisabeth, — ont été, pour elle, l'occasion de trois beaux et légitimes succès. Bien que sa grâce railleuse, son œil plein de finesse, et son organe mordant lui assignent pour spécialité les « grandes coquettes, » elle a pris sa large part des effets les plus dramatiques des dernières pièces que nous venons de citer. Mademoiselle Rachel est admirablement placée entre elle et mademoiselle Durrey.

« Celle-ci remplit les seconds rôles tragiques avec autant de mérite que de conscience artistique. Elle aussi a partagé à bon droit les plus émouvants succès de mademoiselle Rachel. Dans la Sabine des *Horaces*, dans l'OEnone de *Phèdre*, dans l'Anna de *Marie-Stuart*, elle a su se montrer également touchante. Elle possède le don si précieux, pour son difficile emploi, de mettre, — suivant le terme consacré — des larmes dans sa voix. Aussi exerce-t-elle sur le public un attrait qui s'est traduuit plus d'une fois par des applaudissements.

« Mademoiselle Briard joue le rôle ingrat de confidente, aussi bien qu'un pareil rôle peut être joué. Elle a montré, lundi soir, dans la Marinette du *Dépit amoureux*, qu'elle possède plus d'intelligence et de finesse qu'on n'en peut déployer dans les Julie et les Irène du répertoire tragique.

« Mademoiselle Lia Félix a tenu fort convenablement sa place dans les *Droits de l'homme*, dans *Phèdre* (Aricie) et dans *Adrienne*. C'est tout ce que nous avons occasion d'en dire jusqu'ici.

« Mademoiselle Dinah serait une ingénue pleine de vivacité et fort agréable, si elle voulait apprendre de ses sœurs aînées à voiler et à mieux poser sa voix, qui sautille sans cesse dans les régions les plus aiguës du diapason juvénile. Comme sa sœur Lia, d'ailleurs, elle est encore à connaître véritablement.

« Quant à madame Latouche,—qui seule nous reste à nommer, — nous n'avons fait que l'entrevoir un instant dans le *Dépit amoureux*.

« MM. Randoux, Léon Beauvallet, Chéry aîné et jeune, Bellevault, Dieudonné, Latouche, forment la partie masculine du personnel.

« Presque tous sont déjà complétement entrés dans la faveur publique.

« M. Chéry aîné a su se faire un succès personnel et de tout point mérité, dans le Michonnet d'*Adrienne Lecouvreur*. M. Bellevault a eu le même bonheur et le même talent, dans le Duroc des *Droits de l'homme*, d'abord, et plus complétement ensuite dans le Gros René du *Dépit amoureux*.

« Le poids des grands rôles tragiques repose principalement sur MM. Randoux et Léon Beauvallet qui y déploient l'un et l'autre les plus estimables et les plus difficiles qualités du genre. M. Randoux, principalement, paraît avoir cultivé la tragédie avec un soin et une préférence assez rares aujourd'hui. Nous lui signalerons toutefois un écueil vers lequel l'entraîne parfois son amour et son respect pour la majesté classique : c'est la lenteur extrême et un peu lourde du débit. Son talent gagnerait à brûler davantage les planches. M. Léon Beauvallet serait aussi plus complet, s'il posait mieux sa marche et faisait parfois moins sentir la rime. Mais il y aurait vrai-

ment mauvaise grâce à critiquer des artistes aussi inespérés pour nous.

« Ajoutons que M. Léon Beauvallet a rempli d'une manière très-entraînante et très-évaporée, dans les *Droits de l'homme*, un rôle aussi étranger que possible au répertoire tragique.

« M. Latouche a été remarqué du public dans deux personnages bien différents : le prince de Bouillon d'*Adrienne Lecouvreur* et lord Melvil de *Marie Stuart*. Il a su mettre, dans le premier de ces rôles, autant de rondeur et de fatuité un peu niaise, que de sentiment vrai dans le second.

« Constatons enfin que le jeune premier de la compagnie, M. Dieudonné, est très-heureusement doué pour son emploi. *Adrienne Lecouvreur* lui a fourni l'occasion d'une création très goûtée du public : celle de l'abbé galant.

« Si, aux qualités personnelles de chacun des artistes que nous venons de passer en revue, on ajoute une remarquable aptitude à aborder les divers genres, une conscience artistique qui ne se dément jamais; et un désir de plaire au public qui se traduit jusques dans les moindres détails; si on prend en outre en considération la valeur que les acteurs d'un certain mérite se prêtent mutuellement, en fondant leurs talents respectifs dans une harmonieux ensemble, on devra trouver que nous n'exagérons rien; en présentant à nos lecteurs la compagnie amenée par M. Félix, comme tout à fait hors ligne, et comme la plus heureusement composée peut-être qui existe en dehors du Théâtre-Français. »

CHAPITRE XII.

Où il est parlé de marchands et de sauvages.

Ce même courrier des Etats-Unis, qui a fait les frais du précédent chapitre et que nous allons mettre encore à contribution, publie dans son feuilleton les lignes suivantes :

« Le nom de mademoiselle Rachel figure dans toutes les bizarreries de la popularité. Un restaurateur de *Broadway* a imaginé le *pudding* à la Rachel ; — un cordonnier, les guêtres à la Rachel (*just arrived from Paris*); — un confiseur, les glaces à la Rachel ; — dix perruquiers, les coiffures à la Rachel.

» Dieu sait où s'arrêtera cette émulation de patronage ! »

Nous lisons, toujours dans le feuilleton du même journal :

« Un fruitier reconnaissant a inventé le melon à la Raphaël Félix, etc. »

Ce n'est pas la première fois, du reste, que les Newyorkais se livrent à cette fantaisie ; Barnum dit, à propos de la chanteuse suédoise : « Nous eûmes des gants Jenny-Lind, des bonnets Jenny-Lind, des coiffures amazones à la Jenny-Lind, des châles Jenny-Lind, des mantilles, des robes, des chaises,

des pianos, des sofas Jenny-Lind ; — en un mot, tout était à la Jenny-Lind. »

Je vous demande un peu quel rapport il y a entre Rachel, Jenny-Lind et Raphaël Félix, et cette bande de fruitiers, de bottiers et de fabricants de perruques !... Mais, que voulez-vous, il faut que chacun fasse de la réclame dans ce pays-ci : les épiciers et les étameurs de casserolles !

Puisqu'il s'agit des marchands du Nouveau-Monde, quelques mots encore, S. V. P. — Ici, ces intelligents citoyens ne se contentent pas, comme en France, de vendre une spécialité. — Ainsi, le marchand de cigares, par exemple, vend indifféremment du vin et des parapluies, des conserves et des vêtements tout confectionnés. — Le pharmacien débite, en même temps que de l'huile de ricin et de l'eau de sedlitz, des petits verres de liqueurs et des rafraîchissements quelconques; il vend encore avec cela du chocolat et des éponges ; des pralines et des petits balais. — Le fruitier vend de la viande ; — le boucher, de la porcelaine ; — le bottier, des chapeaux de paille ; — le tailleur, du poisson salé. — Ici, quant au commerce, tout est permis ! même l'usure. — Il y a des gens qui vendent du dollar à deux cents pour cent d'intérêt. — C'est un peu cher ; mais bast, il faut bien gagner sa pauvre vie !

Heureusement que les journaux de Philadelphie nous apprennent qu'il s'organise actuellement en cette ville une compagnie « de prêts mobiliers, » destinée à remplir à peu près les mêmes fonctions que les monts-de-piété en France. Sans faire à la philanthropie des actionnaires de la nouvelle compagnie, plus d'honneur qu'elle n'en mérite, — dit à ce sujet le journal français cité plus haut, — nous croyons que c'est là une idée dont la réalisation est vivement à sou-

haiter. L'absence des monts-de-piété réguliers aux Etats-Unis ne fait que livrer les classes nécessiteuses à la merci de prêteurs particuliers, véritables harpies qui dévorent la substance du peuple, et lui vendent leurs funestes services à un taux dix fois usuraire !.. Voilà qui est vraiment intelligent pour un peuple aussi jeune que celui-là !

Et dire qu'il y a des gens qui se figurent que l'Amérique est toujours le pays primitif des anciens jours !...

Cette Amérique là n'existe plus. — La civilisation a tout anéanti !...

On n'a plus même, dans les pays du Nord, l'ombre du plus maigre sauvage, et quand, par un hasard fabuleux, on retrouve un de ces anciens maîtres du nouveau continent, c'est au violon d'un bureau de police qu'il faut aller le contempler.

Ecoutez plutôt l'histoire suivante et vous verrez.

« Hi-Kalé-Yow-Matha (ce qui, dans la langue que vous voudrez, veut dire le guerrier-au-gosier-humide) est le nom d'un enfant du désert que le désir de connaître le monde a entraîné fort loin des wig-wams de sa tribu, — si loin que, samedi matin, mon frère, le peau-rouge, célébrait son arrivée à New-York, la grande cité des visages-pâles.

Comme le guerrier Penobscot est peu versé dans la jurisprudence moderne de l'île de Manhattan, et qu'il ignore, même de nom, la loi de tempérance, il crut ne pouvoir mieux témoigner sa joie que par de copieuses libations d'eau de feu. Mais l'eau de feu est une amie perfide de l'Indien. Hi-Kalé-Yow-Matha sentit peu à peu ses esprits passer de la jubilation à l'exaltation guerrière. Il rêva de prouesses contre les Pieds-Noirs, les Choctaws et les terribles Sioux ; il se crut en route pour marcher à la conquête des chevelures,

et il se mit à danser, non sans trébucher, la danse du scalp, en l'accompagnant de gestes si frénétiques, et de vociférations si belliqueuses, que le sergent de police White, ne crut pas pouvoir la considérer autrement que comme une conduite désordonnée.

Le guerrier-au-gosier-humide comprit que son frère le visage-pâle qui a une étoile d'or sur la poitrine (en indien : ki-kę-ha mi-shué-ho-hjshowioua), lui jurait une alliance éternelle contre ses ennemis, et il le suivit sans difficulté dans son palais, pour y fumer le calumet de paix, autour du feu du conseil.

Or, le palais présumé n'était rien autre chose que le bureau de police, où l'on coffra sans cérémonie l'enfant du désert.

Lorsqu'au bruit des verroux, Hi-Kalé-Yow-Matha comprit la trahison du visage-pâle au cœur rempli de perfidie, il s'abîma dans un morne désespoir. Il ôta ses vêtements l'un après l'autre en signe de deuil, et dans l'état d'un fils de la nature à sa plus simple expression, il entonna son chant de mort. La police fut surprise d'abord de cette mélodie traînante et plaintive, mais c'était bien le moins que le prisonnier fût libre... de chanter. Il invoqua d'abord les souvenirs de son enfance, ses jeux autour du wigwam, l'ombre des bois et l'éclat du soleil, œil du Grand-Esprit. Hiawatha n'aurait pas fait autre chose. Mais bientôt, le guerrier-au-gosier-humide passa à la célébration de ses hauts faits de guerre. Il criait : « — Les visages pâles ont trahi Hi-Kalé-Yow-Matha ! Les renards ont amené le lion dans un piége en lui léchant les pieds, et ils croient le dévorer. — Mais le lion a des griffes et des dents terribles, il réduira en poudre les renards avant de mourir. Qu'ils viennent ! Ho-ha ! qu'ils viennent ! »

Il se fit alors un tel vacarme dans la chambre, que la police intervint. En voyant entrer les agents, l'Indien crut que ses ennemis venaient le chercher pour l'attacher au poteau du supplice, et que le moment était venu de couronner sa vie glorieuse par une mort plus glorieuse encore. Seul, sans armes, et sans vêtements, il se mit en posture de combat, hurlant qu'on ne le scalperait jamais vivant. Il était ainsi fort beau, grand, musculeux, farouche, et découplé de façon à donner fort à faire aux poitrines étoilées.

La police jugea avec raison qu'il n'était rien de plus à propos que de laisser le guerrier Penobscot continuer tant qu'il lui plairait son chant de guerre ou son chant de mort, puisque cela s'appelle un chant. Ils refermèrent la porte. Le gosier humide invectiva encore ses ennemis par le trou de la serrure, leur reprochant leur lâcheté, et se glorifiant de son regard terrible qui mettait en fuite des armées innombrables comme les étoiles du ciel. Puis, peu à peu le bruit cessa. On entrouvrit doucement la porte. Hi-Kalé-Yow-Mątha dormait du sommeil lourd et inerte de l'ivrogne.

Que la main du Grand-Esprit reconduise le guerrier-au-gosier-humide jusqu'au wigwam de ses pères ! » (*Courrier*.)

CHAPITRE XIII.

Qui n'est guère autre chose qu'une lettre à Roger de Beauvoir.

Le 14 septembre, sixième soirée au Métropolitain :

LES HORACES.

Pour la deuxième fois.

La recette remonte à 19,293 fr. C'est fort beau par le temps qui court, et nous profitons de ce que l'entreprise Félix semble prendre une meilleure tournure pour envoyer à notre ami Roger de Beauvoir un aperçu de la situation.

Voici l'aperçu en question? On y retrouvera probablement quelques détails déjà mentionnés : mais on est prié de ne pas y faire attention.

New-York, 16 septembre 1855.

Mon cher Roger,

Je n'ai pu aller te serrer la main avant mon départ pour l'Amérique ; permets-moi de me livrer à cet exercice par-

dessus les nombreuses mers qui nous séparent. — Maintenant, causons. — Que fais-tu de l'ouvrage que tu sais ? t'en es-tu occupé? — Je parie que non ! — Tâche donc de penser un peu à ça pendant mon absence : si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour Porcher. — Ecris-moi, n'est-ce pas ? — Je ne te cache pas que je serai heureux comme plusieurs dieux de déguster quelques pages de toi. — Si tu savais comme j'ai eu peu d'agrément dans la jeune Amérique. — Figure-toi, mon cher Roger, que depuis un mois bientôt que je suis à New-York, je n'ai pas encore dormi une nuit entière. — Je passe une partie de ma vie à me battre contre une nuée de moustiques, de maringouins, d'insectes venimeux qui ont élu domicile dans mon hôtel et qui me mangent du matin au soir — C'est insoutenable ! — Je prends des bains d'alcool camphré. — Ma chambre a l'air maintenant d'une succursale de la pharmacie Raspail — Ces gredins de moustiques ne se contentent pas de me poursuivre chez moi, je les retrouve partout, dans la rue, à la campagne, au théâtre. L'autre soir, en jouant Hippolyte au théâtre Métropolitain, au beau milieu de la déclaration du deuxième acte, j'ai été mordu juste au bout du nez. — Vois-tu d'ici ma situation perplexe. — Heureusement, on me dit que tout cela n'est rien auprès de la Nouvelle-Orléans et de la Havane, où je vais être incessamment. — Douce perspective! — Et pour en arriver là, que de jolis instants j'ai passés à bord du *Pacific*. — Le *Pacific !* — amère dérision ! — Ah ! mon ami ! c'est la première fois que je traverse l'Atlantique, mais je te jure que je m'en souviendrai ! — Sur les onze jours que je suis resté sur le navire en question, j'ai été malade huit jours au moins, me nourrissant d'eau glacée et de pommes de terre frites. — Voilà les seuls festins que je pouvais me permettre. Aussi je suis mai-

gre ; oh ! mais maigre à désespérer un clou — Heureusement que vers la fin de cet intéressant voyage, j'ai pu absorber quelques bouteilles de champagne frappé. — C'est la seule chose qui m'ait remis un peu. Enfin, nous avons doublé le cap Race, après nous être promenés un jour dans les brouillards de Terre-Neuve (où, par parenthèse, je n'ai pas vu seulement la queue d'un chien de ce nom), et nous sommes entrés gaillardement dans la rade de New-York, par un admirable soleil levant qui répandait partout des teintes fantastiques, et faisait briller plus encore les couleurs du pavillon américain — Parole d'honneur, c'était superbe ! — Ajoute à cela les canons du *Pacific*, saluant la batterie et le fort de la Quarantaine, et tu auras la mise en scène complète. — Ma foi, à ce moment-là, je t'avoue franchement que j'avais totalement oublié mes mésaventures maritimes.

A sept heures trois quarts du matin, nous avons mis le pied sur le plancher des vaches. Cette expression n'est peut-être pas d'un goût exquis ; mais je l'aime, passe-la moi, je suis si camphré.

Il est bien entendu que je ne te ferai aucune description de la ville de New-York. — Tu dois la connaître aussi bien que moi. — En tout cas, il y a le *Guide du Voyageur* que tu pourras consulter. C'est une bonne lecture, uses-en.

Une seule chose cependant que je ne puis m'empêcher de te narrer, c'est le nombre incommensurable d'incendies qui ont lieu dans cette capitale. — C'est un tic, une monomanie, une rage. — Sept, huit, neuf, dix par jour ! C'est à n'y pas croire. — Enfin, c'est au point que dans chaque maison on a des échelles de cordes et autres instruments *ad hoc*.— On ne se couche jamais sans être intimement convaincu que cinq minutes après la maison va brûler.—L'incendie est main-

tenant passé dans les mœurs du pays : c'est une habitude, un usage. — Il n'y en aurait plus, qu'on serait désappointé. — — C'est l'un des plus joyeux passe-temps de la basse classe. — Les gamins de l'endroit encombrent les postes des pompiers, pour être sûrs de ne pas manquer un seul feu. — Et c'est un vacarme quand un incendie éclate quelque part.— Ils braillent ! ils hurlent ! et le tocsin qui sonne, et les cloches qui tintent ! Véritablement, c'est quelque chose de diabolique ! —Quel drôle de pays ! — Hier, à Saint-Nicholas-Hôtel, deux jeunes gens ont eu une discussion ensemble. — Comme toujours, ça a fini par des coups de couteau. — L'un d'eux a eu le ventre ouvert ; il est mort ce matin. — Causez donc avec ces messieurs ! comme c'est gai ! (Il paraît que ce duel n'a pas eu des suites aussi graves, car j'ai lu depuis dans les journaux que, d'après l'avis de ses médecins, le capitaine Wright pouvait être considéré désormais comme hors de danger. Ce rétablissement presque inespéré, après les blessures terribles qu'il avait reçues dans le *bar-room* de l'hôtel Saint-Nicolas, a décidé le juge Davison, à admettre MM. Dean et Montgomery aux bénéfices d'une caution. Les deux inculpés étaient détenus aux Tombes depuis le jour de l'échauffourée, attendant que le résultat des blessures décidât de leur criminalité. Ils ont été rendus l'un et l'autre à la liberté samedi, après avoir fourni : M. Dean, caution de 5,000 dollars, comme principal accusé, et M. Montgomery, caution de 2,500 dollars, comme complice.) Passé minuit, on assassine parfaitement dans les rues. — Et l'on vole !... C'est admirable ! — On ne se croirait pas dans le nouveau-monde !

Une bonne charge encore qui a rapport aux incendies.— Un de mes amis, un jeune homme qui arrive de France, va

louer un piano chez un des fabricants de l'endroit. — On convient du prix, — c'est très-bien ; mais après cela, sais-tu ce qu'exige le marchand ? — que mon ami fasse assurer le piano contre l'incendie ! Comment la trouves-tu celle-là ?

Une chose fabuleuse encore, c'est le prix des voitures. En quittant les docks du *Pacific*, nous avons pris une espèce de fiacre pour aller à l'hôtel. — Devine un peu ce que nous avons payé. — Nous étions neuf dans le fiacre, il est vrai ; mais la course n'était que de dix minutes. — On a réclamé neuf dollars, c'est-à-dire quarante-cinq francs. — Ceci est de l'histoire. Qu'en dis-tu ? Maintenant, malgré tout ce que tu as pu déjà lire en France sur les représentations de Rachel en Amérique, je crois devoir t'écrire quelques lignes sur ce sujet. — Tu sauras d'abord que Raphaël a voulu suivre une toute autre voie que celle suivie par Barnum à propos de Jenny Lind. — Il n'a pas fait vendre les places à l'encan, ce qui a produit dans la ville un fort bon effet. — Pour ce qui est des recettes, la plus grandiose de toutes celles qu'on peut faire dans Paris n'est rien du tout auprès de la plus petite de celles que l'on fait ici. — *Horace*, *Adrienne*, *Marie Stuart*, *Andromaque* ont produit des salles combles. — Quant au succès, il va sans dire qu'il a été complet Le public américain a reçu Rachel et nous aussi par contre-coup, d'une façon toute charmante. — La presse entière a été excellente. — En Amérique, au moins, on n'a pas besoin d'attendre, comme chez nous, le lundi de chaque semaine pour avoir le compte-rendu d'une représentation. — Le lendemain de tout spectacle important, un article paraît. Et quel article, mon ami ! Deux ou trois colonnes, en tête du journal, à la place d'honneur ! — Ah ! les critiques américains sont moins paresseux que les nôtres, et pour parler

d'une représentation sérieuse, ils consentent bravement à passer la nuit. — C'est d'un goût exquis et d'une convenance parfaite. — N'est-il pas vas vrai?

A propos de critiques, tu diras à celui de la *Patrie*, à notre ami Jules de Prémaray, que sa comédie des *Droits de l'Homme* a déjà été jouée trois fois à New-York, avec un fort joli succès. Du reste, ce n'est pas parce que je joue dedans ; mais la pièce marche très-bien. — Après la première, nous avons tous été rappelés.

C'est égal, il y a quatre mois, lorsque je t'ai porté le manuscrit de notre drame, je veux bien être pendu si je me doutais qu'aujourd'hui je serais aux Etats-Unis, en train de jouer la comédie et la tragédie surtout. Quelle drôle de chose que la vie !

Les gardes Lafayette viennent d'adresser une pétition à Rachel pour qu'elle chante la *Marseillaise*. — Elle a refusé, et sa lettre de refus était si aimable, que ces messieurs n'ont véritablement pas pu s'en offusquer.

Elle vient d'envoyer à Norfolk une somme de cinq mille francs pour les pauvres diables atteints de la fièvre jaune. — Cinq mille francs ! ça ne se trouve pas dans le pas d'un cheval, comme dit Molière.

Dans un laps plus ou moins éloigné, je ferai probablement jouer aux Etats-Unis un grand drame en cinq actes que j'ai avec Lesguillon : — *Washington*, ou l'*Indépendance de l'Amérique*. — Tout le monde ici croit que ça fera de l'argent. J'en accepte l'augure. — Le dollar a du bon ! (Le *Washington* en question n'a aucunement été joué.)

Dis donc, je vais aller faire un tour aux *Chutes du Niagara*. — Je t'en enverrai un caillou ou autre chose, en attendant les cigares que je t'expédierai de la Havane.

Mais j'entends dans l'escalier le bruit du tam-tam... Cela m'annonce le dîner.. — Voilà le vrai moment de clore cette missive. (*N. B.* Le tam-tam ou *kong chinois*, si tu aimes mieux, remplace ici la cloche de chez nous.)

Ça me rappelle les féeries du Cirque, — tu sais, quand le mauvais génie paraît. Chaque fois que j'entends cela, je m'attends à voir des flammes rouges et un grand polisson de diable qui va m'emporter.

Adieu, cher vieux, ou plutôt, non, au revoir ! Oh ! oui, au revoir ! — Dit-on *au revoir* ou *à revoir* ? — Bah ! qu'est-ce que ça fait ? — Il faut absolument que tu m'écrives, mais que tu m'écrives une lettre énorme, immense, interminable. — Je veux que tu me racontes toutes les nouvelles de là-bas, tous les bons mots de nos amis, tous les cancans de nos coulisses. — Et comme je ne suis pas égoïste, je ferai publier ta lettre ici, afin que tout ce qu'il y a de Français à New-York profite de ma bonne fortune. — Si on te demande de la copie pour le *Figaro*, et que tu trouves bon d'y insérer ces notes, liberté entière.

Au ou *à* revoir donc, *my dear*. Je te serre tout ce que tu as de mains. — Ne m'en veuille pas de ces deux mots anglais, ce sont les seuls que je possède, je ne pouvais mieux m'en défaire qu'en ton honneur.

A toi,

LÉON BEAUVALLET.

New-York. — Etats-Unis. — Voie d'Angleterre.
Hôtel Mondon. — Broom street, 413.
Faire suivre en cas de départ.

Cette lettre fut, en effet, publiée dans le *Figaro*, et plus tard reproduite en anglais aux Etats-Unis. — On était furieux contre moi — Ce qu'on ne pouvait me pardonner,

c'était d'avoir dit que les incendies étaient leur passe-temps favoris. — Je ne suis pas seul à constater ce fait cependant, et l'*Indépendance belge*, entre autres, est là pour me prêter main forte.

« Le plaisir d'éteindre des incendies, — dit ce journal, — figure en première ligne au rang des amusements aux Etats-Unis. Il faut avoir été dans le pays, y avoir vécu longtemps, pour se faire une juste idée du pompier américain ; de sa passion étrange pour les pompes à incendie, qu'il décore de fleurs, qu'il embellit de toutes façons et avec lesquelles il se promène souvent pour le seul plaisir de se montrer avec une jolie pompe. Il n'y a pas de bonne fête sans pompiers et par conséquent sans pompes, car les pompiers traînent toujours leurs pompes avec eux. Des compagnies de pompiers se visitent d'une ville à l'autre pour se montrer réciproquement leurs pompes, à propos desquelles ils échangent des compliments.

» Quant l'Alboni est arrivée à New-York, les pompiers, instruits de son arrivée, l'attendirent sur le quai avec leurs pompes. Dans toutes les expositions industrielles, on voit figurer des pompes d'un luxe inouï ; on en a même fait en argent massif. Les fabricants de jouets confectionnent pour les enfants de petites pompes sur le modèle des grandes. Les enfants jouent au pompier en mettant le feu à des tas de papier ou à des branches d'arbre, qu'ils éteignent ensuite avec leurs pompes, aux applaudissements de tous, petits et grands. Les propriétaires ou les locataires des maisons, autant par propreté que par ce goût inné de tout Américain pour les pompes, se lèvent de très-bonne heure, et pompent à froid sur leur maison, qu'ils lavent ainsi, faute de pouvoir les éteindre, depuis le premier étage jusqu'au dernier. » Du

reste, au moment où j'écrivais ces notes à Roger de Beauvoir, j'apprenais qu'à Saint-Jonh (New-Brunswick) un terrible incendie venait d'y dévorer DIX-SEPT maisons d'habitation avec leurs dépendances, dans la partie de la ville connue sous le nom de Vinegar-Hill. Deux autres maisons et plusieurs écuries avaient en outre été la proie des flammes dans Germaine et Union streets.

Quant à la manie d'assassiner dans les rues, après minuit, dont je parle dans cette lettre, tout le monde ici a prétendu que c'était faux.—Le fait est que j'ai eu tort d'écrire : « *Après minuit.* » On assassine également avant.

Et il n'y a pas que les hommes qui se livrent à cet exercice, les femmes elles-mêmes s'y adonnent avec succès.

A preuve, c'est qu'un habitant de l'endroit, du nom de Thomas Carey, a été trouvé, un soir, vers neuf heures et demie, gisant sur un trotteir de Parck-Place. — Il avait été assailli par une bande de femmes de mauvaise vie qui l'avaient si cruellement maltraité, que le pauvre diable a dû être transporté de suite à l'hôpital !

Quel joli monde que tout ça !

Racine obtient ce soir ce succès un peu froidasse, c'est parce que les Américains sont russophiles et que par conséquent, ils ne peuvent avoir aucune espèce de sympathie pour une pièce aussi turque que *Bajazet !*

Quoi qu'il en soit, une stalle d'orchestre, éveillée comme une potée de souris, ma foi, suit la pièce sur une traduction en anglais qu'elle a achetée en entrant. Cette stalle est là depuis le commencement du spectacle, et elle lit sa traduction depuis que le rideau est levé. — Malheureusement, avant *Bajazet*, on jouait *Le mari de la veuve*. — La stalle qui ignore ce détail et qui n'étant venue que pour Rachel, ne songe pas un instant qu'on puisse jouer autre chose qu'une pièce de Rachel, suit toute la petite comédie sur ce premier acte de *Bajazet*. On commence la tragédie, la stalle voit des gens déguisés en Turcs, elle pense qu'il y a peut-être un bal masqué, et sans s'inquiéter davantage de ce changement de costumes, elle suit le premier acte sur le deuxième ; le deuxième sur le troisième, le troisième sur le quatrième, et le quatrième sur le cinquième ! Si bien que, lorsque nous commençâmes le dernier acte, la stalle avait entièrement achevé sa traduction.

Oh ! alors, elle a complétement perdu la tête ; elle nous a regardés quelques secondes avec des yeux hagards, puis, saisissant son chapeau, elle s'est sauvée en réveillant tout sur son passage !

Lundi 24, dixième soirée.

ANGELO.

Pour se rendre au désir maintes fois exprimé par le public et par la presse de New-York, la direction baisse le prix de certaines places.

Le parquet, le parquet cercle et le premier cercle coûtent maintenant 2 dollars.

Les places d'en haut ne coûtent plus que 50 cents.

et enfin on peut se procurer des stalles numérotées et réservées sans payer un sou de plus.

Malgré cette diminution importante, à cause d'elle plutôt, puisque c'est ça qu'on réclame, on fait ce soir 3,646 dollars ! (19,141 francs).

Ce qui prouve que les Américains, qui gagnent tant d'argent, aiment beaucoup mieux le conserver que le dépenser pour leurs plaisirs. J'étais bien loin de supposer cela ! Une chose que j'étais encore à cent lieues de supposer, c'est qu'un monsieur suivrait toute la pièce d'*Angelo* sur la traduction de *Marie Stuart* (historique)

Mardi 25, onzième soirée.

READING, donné par mademoiselle Rachel au tabernacle de *Broadway*.

Mademoiselle Rachel ne joue qu'un acte d'ESTHER, un acte d'ATHALIE, un acte du MISANTHROPE et un acte de PHÈDRE.

Cette petite fête est charmante Pour la modique somme de un dollar 1/2, tout le monde peut se l'offrir. Malheureusement tout le monde ne se l'offre pas.

La recette n'est pas des meilleures, et comme mademoiselle Rachel n'en touche pas moins un cachet de 6,000 *francs*, c'est une assez mauvaise spéculation. Mademoiselle Rachel, voyant ce résultat, promet à son directeur de donner une deuxième soirée semblable à celle-ci. Il n'y aura qu'une faible différence, elle ne touchera pas son cachet de 6,000 francs !

Accepté à l'unanimité !

C'est une horrible chose, au reste, que de dire des vers de tragédie, en habit noir, et surtout de dire cela dans une espèce d'église où l'on est fort mal à son aise, huché que l'on est sur une estrade trop étroite. — On a l'air d'être là sur un petit théâtre de café concert. — Ce genre d'exercice est déplaisant au suprême degré !

CHAPITRE XV.

Qui contient l'histoire de la Marseillaise aux États-Unis.

Le 26 septembre on donne

PHÈDRE. — LA LIGNE DROITE.

Recette : 16,920 francs.

Depuis une douzaine de jours, les Français de New-York, et principalement les Gardes-Lafayette, passent une partie de leur existence à réclamer de mademoiselle Rachel l'hymne de la *Marseillaise*.

Déjà ! — Enfin ! — Mademoiselle Rachel a refusé jusqu'à ce jour avec persistance ! — Mais les Gardes-Lafayette ne se tiennent pas pour battus, et, ce soir même, ils vont lui donner, après le spectacle, une superbe sérénade, après laquelle elle sera bien forcée d'acquiescer à leur vœu.

Cette nouvelle circule dans le public, et, après *Phèdre*, tout le monde se sauve du côté de la maison de mademoiselle Rachel, pour jouir du coup-d'œil.

O déception profonde ! ô joies évanouies ! La sérénade est

tombée dans l'eau!... Et quand je dis dans l'eau, je parle textuellement. — Il fait un temps hideux, une ondée à détrôner le déluge! — Les musiciens étaient déjà à leur poste; mais l'orage a tout dispersé! — Dans les ruisseaux gonflés et changés en rivières, on a vu des flageolets et des contrebasses flottant au gré des eaux!

Vous croyez peut-être que les Gardes-Lafayette ont renoncé à leur projet!... Ah! bien oui! — Le surlendemain, pas plus tard, après la représentation de

ADRIENNE de plus en plus LACOUVREUR.

La musique des Gardes-Lafayette stationne devant les fenêtres de mademoiselle Rachel, qui soupe en ce moment avec sa famille.

La sérénade commence. — On accourt de tous les côtés. — A la fin de ce concert en plein vent, on crie avec fureur : *La Marseillaise!*

Les musiciens jouent la *Marseillaise.* — Après l'exécution de cet air patriotique, on recrie de plus belle : *La Marseillaise! la Marseillaise!*

Cette fois, c'est à l'adresse de mademoiselle Rachel. — Un grand temps. — Personne ne paraît au balcon, — les persiennes restent closes. — Murmures dans la foule. — Un autre grand temps. — Enfin les persiennes s'ouvrent : Rachel paraît à la fenêtre, entourée de sa famille. Applaudissements dans la foule. — Les musiciens profitent de cela pour recommencer la *Marseillaise* et pour jouer un peu l'air national des Yankees. — Mademoiselle Rachel applaudit, — puis elle se lève.

Ah! elle va parler! Bravo! Erreur! Aussitôt levée, elle

quitte la fenêtre, et le domestique referme gravement les persiennes au grand ébahissement du public et des musiciens. — Encore un grand temps et pas mal de murmures. — On est très-vexé.

Mais, ô surprise, Raphaël Félix, le directeur, parait sur le perron. — Les chuchottements s'apaisent, l'espérance renaît et l'on écoute avidement l'envoyé de la grande tragédienne.

Voici son discours :... ou plutôt, non, son discours, je ne vous le dirai pas, car je ne m'en souviens plus. — Tout ce que je sais, c'est qu'il promet solennellement que, dans l'une des prochaines représentations, mademoiselle Rachel chantera cette fameuse *Marseillaise* dont ils ont un si pressant besoin.

Le peuple rassuré regagne son domicile en se livrant à des acclamations prolongées.

Quant à moi, je monte chez la reine de la fête pour la féliciter de cette aubade nocturne.

On ne me reconnaît pas d'abord, et l'on m'empêche de pénétrer dans le sanctuaire de Melpomène, comme on dit, je ne sais plus dans quoi !

Mademoiselle Rachel, — me dit-on, — a été tellement émue par cette scène musicale, qu'elle est indisposée en ce moment et ne peut recevoir !

Mais je décline mes noms et prénoms, j'entre, et je m'aperçois que, Dieu merci, mademoiselle Rachel n'est pas aussi indisposée que je le craignais, car je la trouve, ainsi que sa famille, en train d'achever, avec un excellent appétit, le souper non moins excellent que la musique des Gardes-Lafayette avait si patriotiquement interrompu !

Ce souper, si excellent qu'il soit, n'empêche aucunement Raphaël Félix, d'offrir, le dimanche suivant, à ses artistes et

à plusieurs journalistes, un grand dîner en l'honneur de sa fête, au *Restaurant Delmonico.* — On est généralement fort gai. — Mademoiselle Rachel, elle-même, contre son habitude, se hasarde à chanter un peu. — Pas *la Marseillaise !* oh ! non !... La chansonnette de *Levassor*, tout simplement : « *C'est bonhomme qu'on me nomme* ! » En somme, tout le monde est d'un entrain merveilleux, et l'on porte de nombreux toats à *l'Amérique*, à *l'entreprise Rachel*, et surtout *à la prise de Sébastopol !...* car il y a trois jours le *Steamship l'Africa* nous a apporté cette immense nouvelle !

Le lendemain de ce gala administratif, on joue

ANDROMAQUE.

Ce n'est pas tous les jours fête ! — La promesse de la Marseillaise fait un tort immense à la recette qui ne monte qu'à 12,211 fr. — On n'avait pas encore fait si peu ! — Une autre chose beaucoup plus fâcheuse, c'est que mademoiselle Rachel attrape, ce soir, dans les coulisses, un très-fort enrouement. Il fait très-froid maintenant à New-York et les soirées sont glaciales. — Le 3 octobre, on joue POLYEUCTE.

La recette ne vaut guère mieux que la précédente : 2,625 dollars, c'est-à dire 13,781 pauvres francs et 25 misérables centimes ! — Le 5, ANGELO fait davantage. — On remonte à 17,335 fr. — C'est assez honnête.

Enfin le grand jour est arrivé, et le 8, l'affiche est toute fière d'annoncer au monde le programme suivant.

LE CHAPEAU D'UN HORLOGER.

HORACE, et LA MARSEILLAISE !

Entrées de faveur généralement suspendues, excepté pour la presse. — La Marseillaise !

Les Gardes-Lafayette en sont venus à leurs fins; car à cause de cela, on a beaucoup crié à Paris après ces pauvres Américains, et si un seul d'entre eux a songé un instant à réclamer le chant de Rouget de l'Isle, nous serions fort étonnés !... Ils sont venus l'entendre, voilà tout, ils sont même venus en assez grand nombre, car la recette est ce soir de 21,299 fr. Que vous dirai-je de la Marseillaise chantée par Rachel ? Tout le monde l'a entendue jadis. Je puis seulement affirmer une chose, c'est qu'à Paris l'effet était plus grand que celui produit à New-York. Il n'y a pas encore eu, ce soir-là, l'enthousiasme qu'on attendait, et la preuve, c'est qu'après une représentation intermédiaire de

MARIE STUART

(14,999 fr. 25 c. de recette). Lorsqu'on donne pour la deuxième fois cette même

MARSEILLAISE avec POLYEUCTE.

On ne fait que la très-médiocre recette (relativement) de 15,267 fr. Ce soir-là pourtant, c'est Raphaël qui joue Polyeucte pour ses débuts dans l'autre monde. Ces américains n'ont égard à rien !

Je passe sous silence un second READING à Niblo's Saloon, qui n'est pas beaucoup plus brillant que le premier et j'en arrive vite à la représentation au bénéfice de mademoiselle Rachel : On donne, pour cette fois seulement :

JEANNE D'ARC

le grand air de

I PURITANI

par madame A. de Lagrange, et enfin la troisième et dernière de

LA MARSEILLAISE.

Le prix des places est augmenté. Loges d'avant-scène : 32 dollars (160 fr.)! Balcon et stalles : doll. Parquet : 3 doll. Premier cercle : 2 doll. Places d'en haut : toujours 50 cents On fait 22,128 fr. c. Mademoiselle Rachel est très-fatiguée ce soir. Elle a un rhume de poitrine qui la fait souffrir beaucoup. Malgré cela, elle a tellement hâte d'en finir avec l'Amérique, qu'à compter de ce moment elle joue tous les soirs.

Le 17, ADRIENNE, 18, 228 fr.

Le 18, PHÈDRE et le MOINEAU DE LESBIE, 19,813 fr.

Le 19, encore ADRIENNE, 18,102 fr.

Et enfin le 20, HORACE et le deuxième acte du MISANTHROPE, 16,259 fr.

A cette dernière soirée, l'imprimeur s'amuse à mettre sur l'affiche : au bénéfice des artistes. C'était une simple plaisanterie, qui n'a eu aucune espèce de suites. Pour en finir avec le théâtre Métropolitain que nous ne verrons plus, nous dirons que M. Raphaël le louait 600 dollars par soirée. 3,150 francs! ce n'était pas donné!

Mais j'entends, au coin de Canal's-Street, la locomotive qui commence à gronder!... La cloche nous appelle! Boston nous attend! Vite, en wagon, et en route pour la Nouvelle-Athènes!

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

LA NOUVELLE ATHÈNES.

CHAPITRE I.

Où l'on tâte un peu des chemins de fer américains.

Avec de l'or, on vient à bout de tout, même du dimanche américain. Si bien que, malgré la loi qui interdit au commun des martyrs toute espèce de chemins de fer, en ce jour trop consacré, nous pouvons, grâce à une assez jolie collection de portraits de la Liberté, nous embarquer dans le train spécial de la poste et quitter New-York de toute la vitesse de... nos mulets ! Mon Dieu, oui, des mulets, pas davantage !

La vapeur ne vient que plus tard. . mais elle vient !

On nous avait dit beaucoup de mal des chemins de fer américains, et, comme après tout, personne de nous n'a eu

le moindre membre cassé, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre ; mais c'est égal, quand on sort de là sain et sauf, on peut dire que la chance vous a terriblement favorisé.

C'est inconcevable le peu de précautions qu'ils prennent pour éviter le danger.

Les rails sont tout bonnement posés sur les routes, dans les rues, au beau milieu des villages.

Et ne vous figurez pas au moins qu'il y ait des garde-fous, des barrières quelconques. Est-ce que les Américains ont le temps de songer à toutes ces niaiseries-là !

Tant que le convoi ne marche qu'à force de mulets, c'est très-bien ; mais quand la vapeur s'en mêle et qu'elle passe comme la foudre à travers ces rues et ces places publiques, sans qu'une malheureuse balustrade empêche les promeneurs et les animaux de venir se faire broyer sous les roues de cette machine enragée, on est profondément stupéfié qu'il n'arrive pas encore plus d'accidents.

Quand on traverse une rue ou un village, on sonne la cloche, voilà tout. Tant pis pour les sourds !

Une autre manie de ce pays, c'est de n'avoir qu'une seule ligne : ce qui est charmant, parce que, lorsque deux convois arrivent l'un sur l'autre, on est sûr de son affaire ; mais ils sont si pressés, ces fils du Nouveau-Monde !...

Deux lignes, ça eût pris le double de temps et ça n'aurait pas servi davantage. Cela eût peut-être épargné la vie de quelques milliers d'individus ! Bast ! qu'est-ce que la vie des hommes dans ce pays ?

Ils ne tiennent qu'à une chose, là, c'est à faire vite tout ce qu'ils font.

Aussi, à voir ces rues qu'ils se donnent à peine le temps de paver avec les galets de la mer, ces trottoirs qu'ils se

dépêchent tellement de construire qu'ils sont, dès le lendemain, brisés en cinquante endroits différents; ces maisons qu'ils bâtissent en un jour, vrais châteaux de cartes qu'un coup de vent fait écrouler, et, pour en revenir à nos moutons, à voir ces chemins de fer fantastiques fabriqués pour l'amour du diable, jetés au beau milieu des rivières, sur des sables mouvants, on est tenté de penser que ce peuple, qui se trouve là par hasard, après tout, n'a pas une grande foi lui-même dans son existence et qu'il se dépêche de vivre.

Ah! c'est bien pour lui que la vapeur a été inventée! Partout, dans tous les coins, on l'entend qui travaille. On bâtit à la vapeur; on fait le pain à la vapeur; on blanchit à la vapeur; on mange à la vapeur; on fait de l'art à la vapeur; on fait tout à la vapeur.

Ils ont positivement l'air d'être convaincus que, d'un moment à l'autre, un cataclysme va les engloutir eux et leur Amérique dans les abîmes de la mer qui grogne à l'entour de leurs villes et semble attendre sa proie.

« Certes, il ne viendra jamais à l'idée de personne de nier les immenses avantages que vaut à la civilisation la découverte de la vapeur. Sous ce rapport, il n'est guère de pays qui en ait tiré meilleur parti que les Etats-Unis. Mais, toute médaille a son revers, et en voici la triste preuve : Le *Lloyd's Steamboat Directory* nous apprend que, depuis son introduction dans la navigation des eaux de l'Ouest, la vapeur y a coûté la vie à 39,672 personnes, et causé la perte de 381 bateaux avec leurs cargaisons. Le tout montant à une somme de 867,000,000 dollars. Nous ignorons à quelle époque précise s'arrête cet effrayant recensement; mais chacun sait que, malheureusement, le compte reste toujours ouvert à de nouveaux appoints. » (*Courier*.)

CHAPITRE II.

Qui a rapport aux élections et aux écureuils.

Mademoiselle Rachel est partie avec toute la compagnie. Son rhume ne semble pas prêt à le quitter, car elle tousse fréquemment pendant le voyage. Ces petites promenades ne sont pas faites pour la guérir, — quoiqu'on les fasse pourtant avec tout le comfortable possible.

Ainsi, nous avons un wagon réservé, où pas un seul étranger n'a été admis. — Là, tout en nous attendant à quelque déraillement, à quelque accident plus ou moins désagréable, nous n'en faisons pas moins un léger souper aux truffes et au champagne, qui nous fait paraître la route un peu moins longue.

Notre wagon est immense ; on pourrait y tenir cinquante l'aise.

Un malheur, c'est qu'il y a dans cette grande boîte un poêle qui fume presque toujours et des banquettes dont les dossiers sont juste ce qu'il faut pour nous empêcher d'appuyer notre tête et de dormir un peu !

Aussi ne sommes-nous nullement attristés de débarquer, à trois heures du matin, dans cette fameuse ville de Boston, la cité puritaine par excellence, décorée par ses habitants du surnom pompeux de *la Nouvelle-Athènes*.

Mademoiselle Rachel et sa famille descendent à *Trémont's-House*, — la compagnie, à *Adams'-Hotel*, — endroit fort cher, fort mal tenu, mais où la nourriture est complétement impossible. — Nourriture américaine pur sang. — Ils servent tout à la fois sur la table. Or, comme il fait un froid de loup dans cette ville, vous ne pouvez rien manger de chaud !.. Ah ! si fait !.. On fait le pain juste au moment du dîner, et il est brûlant quand on vous l'apporte. — Ça imite assez bien des boules de colle.

Un autre agrément, c'est que cette maison est un hôtel de *tempérance*, et là, pas moyen d'obtenir la plus maigre bouteille de Bordeaux.

Inutile de dire que, le lendemain, nous étions installés ailleurs, — chez un Français, ma foi, un brave Bourguignon, qui nous a donné d'assez bon vin, une nourriture à peu près honnête ; mais qui a un peu abusé à notre endroit, du ragoût d'écureuils.

Ah! nous en a-t-il fait avaler, de l'écureuil ! C'est effrayant !.. Je n'aurais jamais pensé qu'une ville comme Boston pût produire autant de ces petits animaux à longue queue !

Du reste, j'ai toujours eu un soupçon, c'est que, de temps en temps, son ragoût d'écureuils n'était autre chose qu'une fricassée de rats !

Eh ! mon Dieu, ces quadrupèdes ne sont-ils pas tous deux de l'ordre des rongeurs ? — Tous deux ne sont-ils pas d'un goût également désagréable ? Qu'importe le reste ?

Malgré sa spécialité d'écureuils, *la Nouvelle-Athènes* n'en est pas moins une assez belle ville. — Pas excessivement gaie ; oh! non, assez triste, même !

Heureusement, nous sommes au moment d'une fête, une espèce de concours agricole, qui avait attiré un assez grand nombre d'étrangers.

C'etait en outre le moment des élections, et cela nous a quelque peu réjouis. — Comme les élections de 48 sont peu de chose auprès de celles-ci!.. Que d'affiches, de lettres, de bulletins, de pancartes, de réclames! — Une chose admirable, c'est la naïveté des candidats, faisant faire leur portrait à la détrempe, sur de grands transparents, pour séduire les électeurs! — Comprend-on cela!.. Leur portrait!...

Dans toutes les rues, des cordes sont tendues d'une maison à l'autre, et à ces cordes se balancent doucement les têtes, plus grosses que nature de tous ces futurs représentants. Quand on voit danser tout cela au gré des vents, on croit assister au *Ballet des grosses têtes de* (de *la Corde de pendu*). C'est fort gai! Ce qui l'est moins, c'est la déplorable habitude qu'on a, aux *Etats-Unis*, pendant les élections, de causer trop souvent le couteau ou le *revolver* à la main. De temps à autre, on lit dans le journal :

« M. X... vient d'être enterré ce matin. Il a reçu hier, *par mégarde*, une balle en pleine poitrine. »

Et tout est dit. On se garderait bien d'ajouter : « La justice informe. »

Belle affaire, vraiment, pour la justice qu'une balle de plus ou de moins dans la poitrine d'un citoyen. Qu'il reste chez lui!..

Exemple : « La nuit des élections (à New-York), une procession politique défilait dans la 10e rue, lorsqu'un coup de pistolet se fit entendre, M. Jonh Martin, demeurant 8e rue, n° 317, tomba aussitôt dans les rangs, atteint d'une balle à la cuisse. — Il fut d'abord transporté à son domicile, où la balle fut extraite; mais la blessure ayant ensuite présenté des symptômes d'inflammation très-grave, M. Jonh Martin a été transporté dans un hospice particulier. Ce qui semblera tout d'abord extraordinaire, c'est que le coupable n'a point été arrêté. » *(Courrier des Etats-Unis.)*

Du reste quand bien même on arrêterait le *maladroit* qui a tué *par mégarde*, il n'aurait qu'à fournir caution et tout serait dit.

Des dollars ! toujours des dollars ! Avec cela, on se passe toutes ses petites fantaisies sous le beau ciel de l'Amérique ! Tant pis pour les pauvres, et vive la liberté !

CHAPITRE III.

Où l'on donne un coup d'œil à la Nouvelle Athènes.

S'il est permis d'employer, quand on veut, le *revolver* aux *Etats-Unis*, en revanche, à Boston, il est défendu de fumer et de cracher dans les rues. Jamais vous ne verrez un *Bostonnien* ou un *Bostonnois*, comme on voudra, se livrer à ce genre d'exercice, dans les *streets* de sa capitale.

Par exemple, un Français ne se permettrait pas de sortir sans avoir un cigare à la bouche, et je dois rendre ici justice aux *policemen*, c'est que, lorsqu'ils voient que ceux qui désobéissent à la loi sont des étrangers, ils ont le bon goût de ne pas leur dire un mot et de leur laisser continuer leur *havane*, en toute licence.

Ces *policemen* sont du reste d'une politesse et d'une obligeance rares.

Non contents de vous indiquer la rue que vous cherchez, ils se donnent parfois la peine de vous conduire eux-mêmes; quand une trop longue file de voitures vous empêche de traverser, ils lèvent leur bâton, et les voitures s'arrêtent pour vous laisser passer.

Il serait à souhaiter que, dans tous les pays du monde, la police fût aussi *régence* que cela !

En somme, la capitale du *Massachussets* ne manque ni de cachet ni de beaux souvenirs.

C'est de là que sont partis les miliciens qui ont livré le premier combat aux Anglais pour la cause de la liberté.

C'est là qu'est né *Franklin* (on peut même voir la place où s'élevait jadis la petite boutique où, tout enfant, il fabriqua... des chandelles).

C'est sur les hauteurs qui dominent la ville que s'est donnée la fameuse bataille de *Bunker-Hill*.

C'est là, enfin, qu'a été publié, en 1764, le premier journal qui ait paru dans les colonies. (Soixante-dix ans plus tard, en 1834, il y avait, dans cette même ville, cent huit journaux !) (*Annual almanach for* 1835.)

Il y a, en outre, d'assez beaux monuments à Boston ; puis un port magnifique. Ce port n'a qu'un défaut, c'est d'être entièrement pavé avec des morues sèches, ce qui n'est pas d'une odeur tout à fait séduisante.

Pendant que nous nous extasions sur la trop grande quantité de ces poissons décédés, trois individus qui se trouvent là, se mettent à nous donner quelques détails que nous ne leur demandions pas, sur le commerce de la morue.

Ces braves gens, qu'à leur accent nous prenions pour des enfants de la Basse-Normandie, finissent par nous dire que le pays qui leur a donné le jour, c'est tout simplement le Canada, où, malgré la domination anglaise, on persiste à parler français comme devant, c'est-à-dire avec le vrai patois bas-normand.

Pourquoi ce patois plutôt qu'un autre ? dira-t-on.

Ceci est un des nombreux mystères de ce mystérieux pays.

On dit que c'est parce qu'il y a beaucoup de pommes dans le Canada, et que ce fruit à pépins fait également l'orgueil de la Normandie; mais on ne l'affirme pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Canadiens parlent bas-normand ! *Allais ! marchais !*

Non loin du port, aux vitres d'un libraire quelconque, je lis avec un certain intérêt le programme suivant (Pourquoi se trouvait-il là? — Je l'ignore) :

HOLLIDAY STREET THEATRE (Baltimore).

To commence with the great Play, translated from the french of ALEXANDRE DUMAS, expressly for MISS INCE, entitled

CAMILLE.

LE DAME AUX CAMILLIAS!

Cette pièce a été jouée dans tous les théâtres américains et a obtenu partout un immense succès. — Il n'y a rien d'étonnant là-dedans, puisque c'est la traduction exacte de l'œuvre remarquable d'Alexandre Dumas fils. Ici, comme on le voit, la pièce est de Dumas père. Le nom de Marguerite Gautier a été remplacé par celui de CAMILLE.—Vous allez bien rire quand vous saurez pourquoi. — *Camellia*, en anglais s'écrit *camillia*, et le traducteur a trouvé bien plus spirituel de profiter de cette orthographe et d'appeler la *Dame aux Camillias* : Camille. — « Camille, Camillias. » — Jeu de mots adorable. — Qu'on dise donc maintenant que les Américains ne cultivent pas le calembour?

CHAPITRE IV.

Où l'on voit que Boston est une ville littéraire.

Pendant que nous explorons la ville puritaine, le bureau de location ne cesse pas un instant de la journée d'être plein comme un œuf, la recette sera belle. En effet, on joue le soir, au Grand-Théâtre,

LES HORACES et LE CHAPEAU D'UN HORLOGER

et l'on fait 19,855 francs.

La salle est admirablement composée, mieux qu'à New-York.

Boston est une ville très-riche et très-aristocratique. Les toilettes sont splendides, les diamants innombrables, et, cette fois, une longue file d'équipages particuliers stationne aux abords du théâtre, — lequel théâtre est évidemment l'un des plus beaux, si ce n'est le plus beau qu'il y ait dans le monde entier.

La salle est immense, bien distribuée; pas une place mauvaise. Et tout cela est décoré avec un luxe inouï.

Dans tous les escaliers, de superbes tapis et des vases garnis de fleurs exotiques.

Des salons, des foyers avec des meubles du dernier goût, des tentures et des draperies du meilleur style, et partout des flots de lumière. — C'est merveilleux.

La scène et les coulisses ne sont pas moins belles.

Il y a là des décorations magnifiques, des accessoires à profusion. En ce moment, on est en train de monter avec splendeur la pièce de *Macbeth* pour les représentations de *Forrest*, qui va venir jouer à *Boston-Théâtre*, aussitôt après Rachel.

Ce *Forrest* est le *Frédérick-Lemaître* américain. Il a une réputation colossale et des succès furibonds. Il n'est engagé dans aucun théâtre, et joue dans toutes les villes pour la modique somme de quatre cents dollars par soirée (Deux mille cents francs).

C'est ce même *Forrest* qui a donné jadis des représentations en Angleterre et qui a été reçu d'une si affreuse manière.

Forrest a prétendu que c'était *Macready* qui avait organisé cette cabale.

Aussi, lorsque le tragédien anglais est venu à New-York pour y jouer son répertoire, il a été hué littéralement.

Forrest, en personne, fit un vacarme épouvantable. La ville entière prit part à cette querelle.

Le soir de la première apparition de *Macready*, on se battit dans la salle. La garde civique intervint. Plusieurs coups de fusil furent tirés et plus d'un spectateur fut enterré le lendemain. Charmant pays !

Malgré sa grande popularité, *Forrest* vient d'être con-

damné à faire quinze mille francs de pension à sa femme, dont il est séparé judiciairement.

C'est même plus qu'une séparation, c'est un divorce et un divorce assez étrange ; car la femme seule de Forrest a le droit de se remarier.

Quant à lui, ça lui est parfaitement défendu. Quelles lois bizarres !

Pour en revenir à la représentation des *Horaces*, nous dirons que l'effet produit par mademoiselle Rachel fut très grand, et que le succès obtenu fut immense. Le lendemain on joue

PHÈDRE ET LE DÉPIT.

On fait dix-neuf mille cinq cent soixante-et-un francs.

Le 24, première de

ANGELO.

Ici, c'est tout le contraire de New-York. On aime mieux la tragédie que le drame, et la pièce de Hugo ne fait que *dix sept mille huit cent trente-quatre francs* — Boston est la ville littéraire de l'*Union*. Aussi, le 25, avec

ANDROMAQUE

on fait la somme énorme de *vingt mille cinq cent cinquante-neuf francs*. L'effet est de plus en plus complet. — Aussitôt après la tragédie, tout le monde se sauve en fermant les portes des loges avec un bruit atroce, sans avoir l'air de songer le moins du monde que l'on est en train de jouer *le Mari de la Veuve*. — Le 26, on fait dix-sept mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept francs avec la tragédie de *Lebrun* :

MARIE STUART.

Les recettes sont tellement séduisantes que l'on se hasarde à jouer le lendemain, 27, quoique ce lendemain soit un samedi. — Jouer le samedi ! C'était hardi ! mais *aud*... J'allais encore faire une citation latine ! Imprudent !

Cette soirée est bien certainement la plus jolie à laquelle nous ayons assisté. — On joue la pièce aux diamants

ADRIENNE LECOUVREUR

La représentation commence à trois heures de l'après-midi. — A cette heure, et le samedi surtout, tous les Américains sont cloués à leurs offices pour les payements de la semaine. Aussi qu'arrive-t-il? C'est qu'il n'y a exactement dans la salle que des femmes. — Pas un visage, pas un habit masculin ne dépare ce ravissant ensemble. — C'est vraiment une adorable chose à voir que ce beau théâtre, tout rempli de ces charmantes *ladies* (les *ladies* sont généralement charmantes, à Boston !) en toilettes de bal, la tête et les épaules nues, éblouissantes de pierreries et de fleurs ! — Recette : 16,873 francs ! Ce qui est prodigieux pour un samedi !

Le spectacle finit à huit heures précises. — Huit heures ! — Dire qu'en ce moment il n'est que trois heures, à Paris. Quelle chose étrange ! Quand il sera minuit ici, sept heures sonneront là-bas. — A Boston, nous serons couchés depuis longtemps, et les théâtres parisiens commenceront seulement à ouvrir leurs portes ! — Nous retardons de cinq heures, au Nouveau-Monde, rien que ça ! — S'il existait un télégraphe électrique entre ces deux continents, les nouvelles américaines arriveraient en Europe cinq heures avant d'avoir été envoyées. — Ce serait original !

CHAPITRE V.

Où la Presse commence à montrer les dents.

La recette d'Adrienne faisait naturellement supposer qu'avec

POLYEUCTE et LE MOINEAU DE LESBIE

(Rachel dans deux pièces !) on allait faire un argent fou !...

Aussi est-on profondément attéré quand on voit une salle à peu près vide, et une recette de quatre mille deux cents francs !

Qu'est ce que cela signifie ! Il y a quelque chose là-dessous, évidemment.

En effet, il y a des articles furibonds dans presque tous les journaux de la ville. — Mais pourquoi ? pourquoi ? — Que diable a-t-on fait aux journalistes ?...

Le bruit court qu'on leur a donné des places de rebut et que cette façon un peu cavalière de traiter la presse l'a exaspérée au dernier point. — Les journaux se plaignent aussi d'autre chose, c'est qu'en certains endroits, les places se sont vendues un prix plus élevé que celui marqué sur l'affi-

che, — et ils accusent avec vigueur de cette spéculation l'administration, qui n'en peut mais.

Un journal, entre autres, est tellement irrité, qu'il imprime tout au long l'anecdote suivante : « Un pharmacien de Boston avait mis devant sa porte un bocal avec cette étiquette : *sangsues d'Europe.* — Un *gentleman* entre et demande au pharmacien surpris deux *tickets* pour la prochaine représentation de la compagnie française. Le pharmacien répond qu'il ne tient pas ce genre de médicament et que le bureau de location est un peu plus loin. — *Oh ! pardon, sir*, — répond le *gentleman* en s'inclinant, mais il y a sur votre porte : *sangsues d'Europe*, — c'est ce qui me faisait penser que le bureau de la compagnie Rachel était ici. »

M. Raphaël Félix prouva facilement à ces messieurs de la presse qu'il était complétement étranger à cette spéculation qui les irritait si fort, et le jeudi, 1er novembre, on joua pour la deuxième fois

ADRIENNE LECOUVREUR

devant 15960 francs de recette. — La tempête s'était calmée. — Ah ! c'est que la presse est tout en Amérique. C'est elle qui fait la pluie et le beau temps, et dame, tant pis pour ceux qui se font mouiller !

Pendant que mademoiselle Rachel joue *Adrienne Lecouvreur* à *Boston-Théâtre*, *the eminent actress american*, SELIZA LOGAN, joue à *Boston-Muséum* ADRIENNE, ou LA JEUNESSE DU MARECHAL DE SAXE, traduite de la pièce de *M. Scribe*. (On ne joue que des traductions, ici.)

Dans la traduction anglaise, *le prince de Bouillon* s'appelle *le duc d'Aumont* et *la princesse* n'est autre que sa fiancée. — La madame Amérique se fût offusquée de voir

madame de Bouillon, qui est mariée, maîtresse du *comte de Saxe;* mais elle trouve tout simple que cette même femme ait un amant la veille de son mariage avec le *duc d'Aumont.* Voilà certes d'étranges scrupules, et on a, dans ce pays, une façon bizarre de comprendre la morale. C'est pourtant ainsi ! Ils n'admettent pas qu'une femme mariée se conduise mal. Quant aux jeunes filles, elles ont le droit de faire tout ce qui leur passe par la tête, et personne ne se permet le moindre mot !

Nous ne nous permettrons pas de juger les artistes américains, dont nous ne comprenons pas la langue. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'ils produisent un effet énorme sur leur public. — *Miss Elisa Logan*, *M. Keach* et *M. W. Warren* obtiennent tous trois des succès prodigieux. *M. W. Warren*, qui joue le rôle de *Michonnet*, m'a semblé excessivement remarquable. Il compose ce rôle du vieux régisseur avec un véritable talent, et je l'ai applaudi avec toute la salle.

Une chose que nous ne pouvons passer sous silence, c'est la déplorable manière dont ils se costument. — Ils ont, dans cette pièce d'*Adrienne,* des accoutrements qui ne sont ni d'époque, ni de style, et qui n'ont même pas le très médiocre avantage d'être jolis (Je ne parle pas ici de M. Warren, qui était irréprochablement costumé.) — Et puis, là-dedans, les uns jouent en perruques poudrées, les autres sont coiffés à la Louis XIII.

L'artiste qui joue l'*abbé de Chazeuil* possède, malgré sa poudre, une énorme paire de favoris noirs. — Un abbé Louis XV orné de *côtelettes à l'anglaise*, c'est un peu risqué. — Mais, que voulez-vous, personne ne prend la peine de leur donner un bon conseil ! Est-ce leur faute ?

CHAPITRE VI.

Où l'on se quitte assez bien avec Boston.

Le 2 novembre, dernière représentation, à Boston, au bénéfice de mademoiselle Rachel.

VIRGINIE

tragédie en cinq actes, par Latour de Saint-Ybar,

Et à la demande générale :

L'hymne national français

LA MARSEILLAISE.

Recette : 18,831 francs.

Virginie obtient plus de succès que tout ce qu'on a joué jusqu'à ce jour. Le public est positivement enthousiasmé. Il applaudit avec rage, avec fureur, et non-seulement Rachel ; mais tous les autres artistes chargés des principaux rôles : Chéry aîné (*Fabius*), Raphael Félix (*Appius*), et enfin Randoux (*Virginius*), redemandé avec Rachel après le premier acte. — A la fin de la pièce, le public rappelle tout le monde, exactement comme aux boulevarts.

C'est bien du reste un vrai public de boulevarts que l'on

a ce soir-là, un public chaud, ardent, heureux d'applaudir. Tout ce qu'il y a de Français à Boston se sont donné rendez-vous au théâtre. Presque tous sont ouvriers. On se croirait positivement à Paris. Aussi, la MARSEILLAISE fait, ce soir, un effet inconnu jusqu'alors. C'est un succès colossal. Cette représentation, recette à part, est bien certainement le plus beau triomphe de Rachel.

Pour voir de près la grande tragédienne, tous les élèves de l'*Université de Cambridge* ont demandé à figurer dans *Virginie*.

C'était fort curieux, je vous jure, de voir tous ces jeunes gens, des meilleures familles américaines, servant de comparses dans une tragédie française. Ce qui fut assez amusant aussi, ce fut l'empressement avec lequel ils quittèrent leurs accoutrements romains pour venir applaudir dans les coulisses cette fameuse MARSEILLAISE.

Comme Rachel ne fit presque pas faire d'entracte, ils descendirent tous de leurs loges à moitié déshabillés. Les uns avaient leurs pantalons et leurs bottes et n'avaient pas encore quitté leurs tuniques. D'autres avaient un habit noir et collant chair, etc., etc. Enfin, c'était vraiment grotesque de voir toutes les coulisses encombrées de ces travestissements sans queue ni tête !...

En rentrant assez tard chez le Bourguignon que vous connaissez, vous savez, l'homme aux écureuils, nous trouvâmes tous les Français qui demeuraient chez lui en train de vider une assez respectable quantité de bols de vin à la santé de Rachel et de la Compagnie française. Après quoi, l'un d'eux se mit à entonner la MARSEILLAISE !...

La police, trouvant probablement qu'on abusait un peu de ce chant, est venue, très poliment toujours, prier ces mes-

sieurs de ne pas continuer cet exercice musical. Il était fort tard, disaient les policemen, et ça empêchait les voisins de dormir. Il n'y avait rien à dire à cela, et chacun alla se coucher. C'est ce qu'on avait de mieux à faire !

Le lendemain, à cinq heures et demie du soir, la *French Company* remonte en wagon et quitte cette excellente ville. A neuf heures, nous nous embarquons à bord du steam boat le *Vanderbilt*, et nous reprenons la route de New-York. Quelque chose de véritablement splendide que ces steam boats. C'est immense. Il y a là-dedans, je crois, 1,200 lits. Et tout cela est d'un luxe inouï : Chacun de ces bateaux vaut au moins un million.

Nous avons fait là, par malheur, un assez triste souper. Pour ma part, j'ai eu toutes les peines du monde à manger une bouchée.

Je m'adresse au nègre de service et je lui demande du pain (en anglais pourtant), le nègre m'appporte un œuf frit. Je lui réclame un peu de *beef-steak*, il me sert une saucisse.

Je le supplie enfin de m'accorder un verre d'eau, et *li bon nègre à moi m'apportir*, quoi?... un merlan frit !

Cet événement n'empêche nullement le *Vanderbilt* d'entrer le lendemain, à sept heures et quart, dans le port de New-York.

Mademoiselle Rachel rentra dans son domaine de *Clinton-Place ;* mademoiselle Sarah regagna son domicile de *Broom-Street*, et MM. Félix, ainsi que mesdemoiselles Lia et Dinah, transfuges de *Clinton-Place,* descendirent à l'hôtel de l'Europe, où le reste de la Compagnie s'était déjà installé avec armes et bagages.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

RETOUR A NEW-YORK.

CHAPITRE I.

Jules Janin aux États-Unis.

Nous croyions naïvement retrouver New-York comme nous l'avions laissé !... Erreur !... A peine débarqués, nous remarquons dans la ville une agitation étrange. Oui, il y a des groupes dans les rues ; on parle avec une animation inaccoutumée ! Tout ce monde là a une physionomie qui n'est pas naturelle !... On fait des gestes !... On marche en causant !

Le dollar semble totalement oublié. C'est à peine, ô prodige ! si l'on songe à mâcher le morceau de tabac traditionnel, cet ami inséparable de tout bon *Yankee !* New-York

n'est évidemment pas dans son assiette ordinaire. — Qu'est-il donc arrivé ?

Kossuth a-t-il de nouveau fait une entrée triomphale dans a première ville de l'Union ? Ce n'est pas présumable.

Les élections se sont-elles mal passées ? On ne le dirait pas : ces bannières qu'on promène, ces pétards que l'on tire follement dans le nez des passants, ces paillasses hors d'âge qu'on brûle sans pitié sous les fenêtres des candidats heureux, tout cela prouve qu'on n'a pas à se plaindre de ce côté-là !

Le drapeau anglais flotte-t-il sur les monuments publics, à la place du pavillon américain ! Non ! l'étendard étoilé est toujours-là !

Craint-on que le petit tremblement de terre de *Staten-Island* ne soit le prélude de quelque grand bouleversement ?

Bast ! Ils ne sont guère gens à s'inquiéter pour si peu ! — « Au bout du fossé la culbute ! « C'est leur maxime !

Eh ! mais, à propos de culbute, un nouveau pont de chemin de fer vient de s'écrouler, en entraînant tous les wagons dans la rivière et en les empilant les uns sur les autres : ne serait-ce pas cette horrible catastrophe qui leur donne à tous ces mines allongées ? En tout sept cents personnes blessées, vingt-cinq seulement tuées ! Allons ! allons ! ce n'est pas là un motif suffisant pour altérer la bonne humeur d'un peuple aussi philosophe.

Mais enfin, qu'y a-t-il ! Il y a... il y a un numéro du *Journal des Débats*, qu'un *steamer* anglais vient d'apporter de France, et ce numéro contient un article de Jules Janin sur Rachel et sur la tragédie aux Etats-Unis ! et c'est cet article et pas autre chose, qui cause cette surexcitation parmi la population New-Yorkaise.

Ah ! si Janin était là !

« Ces marchands, fils et pères de marchands, » comme il les appelle avec mépris, sont littéralement en rage contre lui !

Voici l'article révolutionnaire : — qu'on lise et qu'on tremble !

Mademoiselle Rachel et la tragédie aux États-Unis.

« En ce moment l'art dramatique est en peine de mademoiselle Rachel. Elle est reine, après tout, et si par malheur on venait à la perdre, on ne la remplacerait pas. C'est notre enfant, elle est née à notre ombre, elle a grandi sous notre parole, elle a ranimé de son souffle tout-puissant la tragédie au cercueil : « Lève-toi, et marche », et la tragédie a marché ; et Corneille et Racine, que l'on croyait morts, se sont rajeunis aux accents de cette voix irrésistible ! Ainsi cet enfant, ne l'oublions pas, fut une des grandes fêtes de la poésie :

» Et la cour d'Apollon se leva devant elle.

« C'est pourquoi les esprits reconnaissants, c'est-à-dire les esprits qui savent prévoir, se demandent, non pas sans inquiétude, ce que mademoiselle Rachel est devenue, où elle en est à cette heure et dans quel pays elle a transporté, l'imprudente, les grâces, les douleurs, les amours, le style et la passion de l'ancien monde français. A ces questions rien ne répond encore ; on n'a que des rumeurs, on n'entend que des menaces, rien de certain, et l'inquiétude redouble, et la tragédie au désespoir rappelle déjà sa Rachel.

« Nous aussi, dans ce grand malaise, nous avons voulu savoir quelle était véritablement, à l'heure où nous sommes,

l'étrange nation chez laquelle mademoiselle Rachel a porté ses dieux et ses héros, et comme nous interrogions les plus habiles gens, voici ce qui nous a été répondu : « L'état social des Américains est éminemment démocratique ; il a eu ce caractère dès la naissance des colonies ; il l'est encore plus de nos jours. » Ceci est la parole d'un maître historien, et rien que ce mot là, « essentiellement démocratique, » était une menace et devait être une menace pour Mademoiselle Rachel. En effet, elle appartient, par l'art qu'elle exerce et par les chefs-d'œuvre qu'elle représente, à tout ce que la république, à tout ce que la monarchie ont d'élégance, de courtoisie, de recherche, d'*aristocratie* et de raffinement. Athènes est une cour, la Rome d'Auguste est une cour ; Louis XIV est un soleil qui donne sa clarté aux étoiles ; les grands poètes Euripide et Sophocle, Corneille et Racine, s'adressent aux esprits choisis, aux âmes d'élite, aux passions élégantes, à la grandeur, à la toute puissante, à la majesté ; c'est dans un monde à part, et très-difficile à contenter que s'agitent ces grands drames ; ils parlent à l'âme des spectateurs choisis beaucoup plus qu'aux passions des foules assemblées. Ils en veulent à l'idée, au sentiment, à l'idéal, et non pas au bruit, au tumulte, aux sensations brutales. Si la foule aime les grands cris, les changements à vue et les surprises, la cour aime les émotions correctes, les événements clairs et bien expliqués, le beau langage, murmure élégant ; elle soumet tout à son caprice, à ses volontés, à ses bienséances, tout et même ses passions. Comme elle se compose d'un petit nombre d'hommes bien élevés, soumis au même sceptre et réunis sous les lois de la même étiquette et du même goût, il arrive que les poètes de ce monde à part obéissent à leur insu à ces volontés souveraines, qu'ils ne

négligent rien de ce qui peut plaire à cette famille des beaux esprits, qu'ils donnent à leur style autant d'importance qu'à leurs idées, qu'ils s'inquiètent des moindres détails, qu'ils recherchent avant tout ce qui est noble et grand dans une juste mesure, et qu'enfin ceux-là seulement qui ont reçu de bonne heure une éducation littéraire et qui ont longtemps vécu à l'école des maîtres antiques se hasardent à l'exercice difficile des belles-lettres. « Ce n'est pas une médiocre louange, disait Horace, que de savoir plaire aux hommes qui nous gouvernent. » Virgile, de son côté, disait : « Si nous chantons les forêts, que nos forêts soient dignes des consuls ! »

« Ainsi le grand art, l'art par excellence des rois, des reines et des consuls que représente mademoiselle Rachel, est tout à fait l'art du petit nombre ; il est l'art des grands princes, des grands ministres, l'art des héros et des jeunesses brillantes ; il se rattache à tous les grands arts d'autrefois, à l'aristocratie athénienne, à l'aristocratie romaine, aux nations très-policées, aux villes très-littéraires, aux langues délicates, qui regardent la moindre nouveauté comme un crime, et qui traitent le plus petit mot nouveau comme un abominable barbarisme.

« C'est pourquoi, contrairement aux premières lois de la démocratie où la majorité est souveraine, dans la poésie et dans l'art dont nous parlons, c'est la minorité qui fait la loi, c'est le petit nombre et le très-petit nombre des gens de goût qui dicte et qui reconnaît les chefs-d'œuvre ; dans la démocratie, au contraire, non-seulement c'est la majorité qui fait la loi, qui fait les mœurs, mais elle fait une langue à son usage, sauf à défaire le matin ce qu'elle a fait la veille ; elle méprise encore autant et plus qu'on ne saurait le dire les lan-

gues savantes, qu'elle appelle des langues mortes, comme si *l'Iliade* pouvait mourir, comme si *le Cid* pouvait mourir! Autant ces nations élégantes dont nous parlions tout à l'heure se tenaient à l'écart des autres nations, comme si elles eussent redouté de gâter par un contact étranger le fond même de leur poésie et la pureté de leur beau langage, autant ces turbulentes démocraties s'efforcent au contraire de s'étendre au dehors et de réduire la langue qu'elles parlent à sa plus simple expression, afin que chacun puisse les entendre et faire des échanges avec elles. Dans l'ancien Paris seulement, comptez donc que de langages différents; le langage de la place Royale n'était pas la langue qui se parlait à Versailles; le cercle de la duchesse de Chaulnes avait son langage, le salon de madame de Lafayette avait le sien. Il y avait en ce temps-là la langue de la rue et celle du salon, la langue savante et la langue vulgaire; le riche et le pauvre, le Parisien et le provincial, le capitaine et le magistrat, le prêtre et le lettré, le noble et le bourgeois ne parlaient pas la même langue, et pourtant de ces divers langages, habilement réunis et fondus par le génie, est résultée la langue française des chefs-d'œuvre; de ce résumé de tant de langages différents, de cette tour de Babel, d'ivoire et d'or, Pascal est sorti, Molière est sorti, Corneille aussi, Racine enfin; au contraire, plus la démocratie est souveraine, et plus elle veut être entendue et comprise, ici et là, et partout; elle veut enfin *parler comme on parle*, ce qui est assez juste, mais elle veut aussi écrire comme on parle, et voilà pourquoi c'est une faute et peut-être est-ce un crime d'offrir à son inintelligence, à ses mépris, des œuvres écrites il y a deux siècles et demi dans des temples renversés et pour des monarchies abolies, avec tant d'art, tant d'harmonie et tant de goût

que les siècles les plus policés et les plus charmants n'ont rien produit de plus exquis, de plus rare et de plus parfait.

« C'est que vraiment, pour comprendre et aimer ces belles choses comme nos pères les ont aimées, il faut être né dans une espèce d'oisiveté bienveillante, loin des travaux et des ambitions vulgaires de chaque jour. Il faut être un homme de loisir pour aimer Racine ; il faut appartenir à des ancêtres qui ont joué un certain rôle dans l'histoire et dans les émotions du temps passé pour se reporter avec joie, avec orgueil aux fêtes, aux douleurs, aux combats de l'ancienne histoire.

« Un peuple ancien se tourne volontiers vers le passé, parce qu'il est sûr de s'y retrouver dans la bataille, dans la conquête, dans la lutte généreuse ; mais le peuple d'hier n'a rien à voir dans ces temps où son nom même était inconnu. Allez donc raconter aux Américains les commencements de Rome, le vieil Horace, et faites comprendre à ses marchands, fils de la navigation et du commerce, les grandes pensées exprimées en si beaux vers.

« Si vous n'êtes Romains, soyez digne de l'être...

« Aussitôt l'Américain vous regarde et s'étonne ; inquiet il se demande ce que dit le jeune Horace, il ne sait pas que l'œuvre romaine est d'accomplir généreusement de grandes choses et de souffrir courageusement de grands malheurs. Il ne comprend pas cette société naissante où tous les hommes sont des héros ; au contraire, cet héroïsme des trois Horace et des trois Curiace, entre ces deux armées qui les contemplent, dérange l'implacable égalité de la démocratie américaine ; elle veut bien que le peuple soit grand, à condition que tous les hommes de ce même peuple auront la même

grandeur : ainsi pas d'héroïsme et pas de héros pour les peuples démocrates. Tarquin se promenant dans un jardin de New-York ne trouverait pas à abattre une seule tête de pavots; tous ces pavots ont la même taille! Va donc choisir, ô mon poète, un héros dans cette nation agissante et turbulente qui ne voudrait ni d'Ajax, ni d'Hector, ni du sage Ulysse, et qui ferait trois grognements devant Agamemnon, le roi des rois!

« O poète infortuné, que je te plaindrais, toi qui vis de légendes, de traditions, de souvenirs, si tu voulais te contenter de cette multitude où tous les hommes ont le même talent, le même habit, la même figure, et pour ainsi dire le même nom!

« Ainsi l'aristocratie était une des conditions nécessaires de l'ancienne poésie; elle était surtout une des conditions de l'ancien art dramatique; une seule famille, une seule, suffit à l'œuvre des trois maîtres grecs.

.....La colère d'Achille, avec art ménagée,
Remplit abondamment une *Iliade* entière....

« La démocratie, au contraire, elle ne ménage rien; elle use, elle abuse, elle crie, elle s'emporte; elle s'inquiète peu du vraisemblable et moins encre de la vérité; elle entasse Ossa sur Pélion et Pélion sur Ossa; ni les mœurs, ni l'histoire, ni le passé, ni l'avenir, ne gênent les poètes de la démocratie; ils vont sans rhythme et sans règle à travers l'absurde; après tout, que leur importe de bien écrire ou de mal écrire? Une fois leur pièce hors du théâtre, ils sont bien sûrs qu'on ne la lira pas.

« Pour ces gens-là le nom de leur héros est : Légion! Ils ne reconnaissent pas les royautés, ils méprisent les sceptres,

ils foulent aux pieds les couronnes, et rien ne les gêne plus que l'importance et la majesté de certains grands hommes dans les destinées du monde et dans les admirations de la poésie. Ainsi, quand mademoiselle Rachel apporte à ces marchands, fils et pères de marchands, une espèce d'élégie en cinq actes, *Cinna,* où l'on voit l'empereur Auguste qui ose dire ceci en présence d'un auditoire américain :

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde...

Mademoiselle Rachel tout simplement insulte à toutes les prétentions du Nouveau-Monde. Il ne sait pas un mot de la domination romaine ; il n'en veut rien savoir, et quand vous vous obstinez à lui raconter des grandeurs qni ne sont pas les siennes, un monde ancien qu'il ne connaît pas et qui ne s'est même pas douté qu'il y eût un monde au-delà du monde romain, vous le blessez dans son orgueil, dans son ambition, dans son égoïsme et dans toutes les passions que la démocratie apporte avec elle. Certes, la voix qui du fond de ce parterre ébahi arrêtait mademoislle Rachel jouant Emilie et lui demandait... *la Marseillaise!* était bien la voix d'un démocrate, et cette voix-là demandait vraiment à mademoiselle Rachel la seule tragédie et le seul drame que la démocratie puisse aimer et comprendre, le drame agité de la foule qui hurle à tous les carrefours, la tragédie d'un peuple qui foule à ses pieds toutes les grandeurs d'autrefois. *La Marseillaise* et non pas *Cinna; la Marseillaise* et et non pas *Rodogune ;* en un mot, la première et implacable tragédie que la foule ait faite à son usage, à son image, la seule de nos tragédies que reconnaissent et que comprennent les peuples démocrates ; oui, et tout le reste,

les grâces, les élégances, les chastes amours, les honnêtes inspirations, la vertu solitaire des grands hommes, le courage et la chasteté des illustres princesses, tous ces beaux rôles que mademoiselle Rachel empreint si vivement, quand elle le veut, de sa force, de sa jeunesse et de son intelligence, les peuples démocrates les donneraient volontiers, sans hésiter, et comme s'ils faisaient encore une bonne affaire, pour cette horrible chanson d'exil, de meurtre et d'échafaud :

Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

« A cette demande impie et qu'elle n'a que trop méritée, mademoiselle Rachel n'a pas répondu avec l'horreur que cette demande lui devait inspirer ; elle a refusé, il est vrai, de chanter *la Marseillaise*, mais en disant à ces hommes qu'elle n'avait plus la voix à la chanter ; or ce n'était pas là ce qu'il fallait leur dire. « Comment donc ! eût elle dit, je viens à vous la tête pleine de chefs-d'œuvre, les mains pleines de palmes et de couronnes ; je viens à vous, vous apportant les miracles de trois grands siècles, vous apportant Auguste, Périclès et Louis XIV, et vous me demandez *la Marseillaise !* On vous apporte Corneille et Racine, et vous demandez Santerre et Danton ! Allez ! vous êtes indignes de tant de grandeurs, vous êtes incapables de comprendre tant de saintes douleurs, tant d'éclatantes majestés ! »

« Ainsi elle devait parler, et sur cette parole, si elle eût bien fait, elle serait partie. Elle ne sait pas, elle ne savait pas, l'imprudente Rachel, dans quel abîme et dans quel gouffre elle allait tomber ; elle ne sait pas ce que c'est que d'amuser chaque soir ces marchands insensibles à l'accent, à la voix, au geste, au son, à la douce lumière, à la docte parole, à

tout ce qui sort de l'âme et de l'esprit des anciens génies! elle se figurait, confiante en ses anciens vagabondages, qu'elle pouvait se passer des princesses pour la défendre, des rois pour l'applaudir ; elle ne comptait pas, l'ingrate, dans ses succès européens la faveur de la reine d'Angleterre, l'intérêt du roi de Prusse, les bontés de la cour de Saint-Pétersbourg, la discipline, l'habitude et l'élégance innée de ces courtisans, de ces capitaines, de ces dames d'honneur, de tous ces grands seigneurs qui disent à la tragédie : O ma reine! qui disent à Corneille : O mon père! qui disent à Racine : O mon dieu! Elle ne voyait pas que ces chefs-d'œuvre qu'elle apportait avec elle étaient, dans ces âmes privilégiées, les glorieux échos des siècles monarchiques : le *Cid*, l'insomnie du cardinal de Richelieu ; *Iphigénie*, un sourire de madame de Montespan ; *Cinna*, une larme du prince de Condé.

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille!

« La pauvre enfant, la pauvre Rachel, elle prenait tout pour elle à travers cette course dans l'Europe intelligente, pour elle tous ces bravos, pour elle toutes ces couronnes ; et cependant les camarades assidus de son pèlerinage, Hermione, Emilie, Horace, Andromaque, Pauline et Polyeucte, Athalie et le petit roi Joas... ces beautés, ces vierges, ces capitaines, ces héros, ce divin langage, cette poésie à part faite exprès pour l'oreille des dieux, pour le cœur des amoureux, pour l'esprit des sages, pour ces âmes à part dans le commandement et dans la direction du genre humain, elles ouvraient à Rachel toutes les portes ; elles étaient de sa compagnie, elle était de leur entourage ; ils vivaient ensemble, ils parlaient la langue divine qui se parle sur les

hauteurs du monde, entre la terre et le ciel, au bord de la claire fontaine où les Muses et les Grâces règnent encore au-dessus des orages d'ici-bas... Et voilà pourquoi toutes les portes de toutes les monarchies s'ouvraient devant mademoiselle Rachel, pourquoi cet empressement, pourquoi cette faveur.

« *Soyez les bienvenus dans Elseneur*, disait aux comédiens ordinaires de son prince un courtisan d'Hamlet, prince du Danemark.

« La cour était son pays ; loin de la cour, elle n'a plus ni feu ni lieu », disait madame de Sévigné d'une princesse exilée. On en peut dire auant de mademoiselle Rachel ; elle est perdue, elle se perd loin des trônes et des cours Dans cette ardente démocratie, en cette Amérique, où elle est *la barbare*, parce qu'elle n'y est pas comprise, elle n'a plus ni feu ni lieu ; elle est une vagabonde, elle est une comédienne errante, elle a perdu son étoile, elle obéit à des dieux impuissants, elle raconte des misères auxquelles on ne veut pas croire. Que Monime se prosterne aux genoux de Mithridate expirant : Mithridate n'est pas plus malheureux que l'oncle Tom ! Car voilà où ils en sont en fait de tragédie, ils en sont restés à l'oncle Tom ! Il est l'Agamemnon, il est l'Achille, il est le Thersite ; on le siffle, on le loue, on le hue, on l'admire, on lui rit au nez ; c'est un héros, c'est un bouffon, c'est un martyr ; ils n'ont pas d'autre *Odyssée*, ils n'ont pas d'autre *Iliade*. Pour tout Parthénon, ils ont la cabine de l'oncle Tom.

« Et notez bien qu'avec un peu de prévoyance, et si elle eût voulu s'abandonner moins à la fantaisie, il était facile à mademoiselle Rachel de comprendre et de prévoir qu'elle allait affronter mille morts dans son talent, dans sa toute-puissance et dans son orgueil. Le moindre livre américain,

si elle eût voulu y jeter un coup d'œil avant de partir, la mettait au fait de cette multitude domptée un instant, ou plutôt trompée à plaisir par le grand Barnum ; car voilà où ils en sont, ils résistent à Iphigénie, ils s'endorment aux fureurs d'Oreste, ils appellent Corneille un vieillard ; et, si Barnum le veut, ils se précipitent pour voir une sirène empaillée, ou bien ils vont contempler, sur son fumier et dans sa bave, une vieille momie idiote et noire, dont la mamelle hideuse a nourri le grand Washington, leur dit Barnum. Ainsi ils ont fait, et ces héros de l'égalité, quand ils croyaient que cette vieille était en effet la nourrice de Washington, de leur grand homme, de leur sauveur, pas un n'a songé à racheter cette infortunée et à l'arracher des mains de Barnum ! Au contraire, dites aux Français : Voilà la mère de Voltaire ! ils vont se mettre à deux genoux !

« Nous disons donc qu'avec un peu de bonne volonté mademoiselle Rachel eût été la bien avertie ; elle n'avait qu'à ouvrir un livre écrit d'hier, intitulé *l'Autre Monde*, par madame Marie Fontenay, elle eût rencontré des détails sur l'autre monde qui l'eussent retenue à coup sûr dans celui-ci.

« Certes nous n'ajoutons pas plus de foi qu'il n'en faut ajouter aux paroles de madame Marie Fontenay, mais enfin c'est une femme ; elle est dans l'âge mûr où l'on voit bien ce qu'on voit ; elle revient de cet ancien Nouveau-Monde, et elle en raconte mille histoires qui ne sont pas à la louange des beaux-arts et des belles passions de New-York ; par exemple, elle vous dira ce que c'est que la *flirtation*, c'est-à-dire ce que c'est que l'amour aux Etats-Unis ; c'est une certaine liberté laissée à la jeune fille nubile d'aller et de venir sans danger pour sa réputation et sans danger pour son cœur ; elle flirte, elle cherche, elle est comme une belle fleur

que chacun respire, à laquelle personne ne touche; avant tout elle veut un mari, et elle demande, non pas ce qu'il est, mais *combien vaut-il?* Hélas! que cette *flirtation* ressemble peu à l'amour d'Hermione! hélas! comment cette demoiselle errante, et cherchant un mari qui soit riche avant tout, pourra-t-elle s'amuser ce soir à entendre une princesse grecque disant à Cléone, sa suivante!

Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même;
Il veut tout ce qu'il fait; et, s'il m'épouse, il m'aime.

« Certes, c'est joli, la *flirtation;* mais la passion, mais l'éloquence et le noble contentement d'un cœur amoureux :

.....Eh bien! chère Cléone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione?
Sais-tu quel est Pyrrhus? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits... Mais qui les peut compter?
Intrépide et partout suivi de la victoire,
Charmant, fidèle, enfin rien ne manque à sa gloire!

« Les beaux accents, les paroles souveraines! On ne *flirtait* pas en ce temps-là, on aimait. La princesse était surveillée, elle obéissait aux lois les plus strictes de l'obéissance et du devoir; elle n'allait pas souper, tout en flirtant, avec des messieurs dans *un de ces riches restaurants dont fourmille New-York.* Comme aussi, quand une princesse montait par hasard dans l'*omnibus* (il n'y avait pas d'omnibus heureusement pour les princesses françaises), elle n'allait pas s'asseoir sur les genoux du premier venu. Or, la chose se fait à New-York même, flirtation à part. Et quelle jolie préparation une course ainsi faite en omnibus

sur les genoux du premier venu pour entendre ce beau discours de l'Oreste amoureux!

...Ah! Madame! est-il vrai qu'une fois
Oreste en vous cherchant obéisse à vos lois?
Ne m'a-t-on pas flatté d'une fausse espérance?
Avez-vous en effet souhaité ma présence?

« Ajoutons ceci, que les femmes de l'Amérique ont en grand mépris cette aimable et charmante condition : être une femme honorée, aimée, admirée, mais aimée, admirée de loin; être une femme avec toutes les grâces, toutes les élégances et tous les ornements de la femme : les diamants, les bijoux, les belles parures, les élégantes amours; non, elles veulent être des hommes; voilà en ce moment leur gloire et leur ambition; de gaîté de cœur elles renoncent à la gaze, au velours, aux jupes brodées, et même aux amours qui font un peu de bruit, quand ce sont des poètes qui les chantent. « Il y a quelque chose d'aussi mort que la tombe, dit notre voyageuse en Amérique, ce sont les amours d'une Américaine. » Eh! donc, puisqu'elles sont si discrètes, pourquoi leur raconter tant de charmants et illustres amours qui ont fait verser tant de douces larmes aux plus beaux yeux de la cour d'Auguste et de Louis XIV? Une Américaine exècre la quenouille; elle aurait honte de dire comme cette enfant adoptif de Montaigne, mademoiselle de Gournay, à un bel officier qui la narguait : « Je gage ma quenouille contre votre épée! » En revanche, elles portent l'habit viril, elles sont bloomèristes, et parées d'une blouse, et voilées d'un pantalon, elles s'en vont prêchant l'émancipation de la femme Oh! oh! figurez-vous le club des femmes en plein Paris, les soirs où se chantait *la Marseillaise*, les soirs où

l'art ancien faisait place à toutes les turbulences de la rue, et puis, mettez-moi, s'il vous plaît, des bloomféristes en blouse, ou la présidente du club des femmes aux premières loges, lorsque Iphigénie, aux pieds de son père, et l'implorant du tendre et profond regard d'une aimable fille de seize ans qui tient à la vie, et qui pourtant veut obéir, s'écrie en retenant ses larmes :

.....Mon père,
Cessez de vous troubler; vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien : vous voulez le reprendre ;
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptai l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

« Déclamez donc ces belles choses en présence des bloomféristes, elles demanderont la parole en plein théâtre pour un fait personnel ; elles diront que cette Iphigénie est une sotte, et qu'elle pousse un peu loin l'obéissance à l'autorité paternelle ! Un père, un mari, un homme, le mariage, une tragédie en vers, y pensez-vous ? et qu'en dira M. Westerwestcoming, le célèbre rédacteur de la *Tribune* de New-York ? C'est qu'en effet l'autorité paternelle, ces douces volontés, ces chères existences n'ont pas grand cours dans un pays où le jeune homme s'émancipe à douze ans, et, rencontrant son frère et sa sœur, leur demande en courant : « Comment va le vieil homme ? » Le vieil homme, c'est son père, et la vieille femme c'est sa mère, et chantez donc à ces oreilles

doublées de fer-blanc du côté du cœur ce que dit Andromaque à Pyrrhus :

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils;
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui;
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui !

« Le fils d'Hector à New-York, il saurait déjà les quatre règles, et il gagnerait chaque jour son demi-dollar, et il payerait sa pension chez sa mère Andromaque. Vous vous la rappelez cette admirable dispute entre Agamemnon et le terrible Achille, cette grande scène de défi entre ces deux puissances formidables, le jeune homme, emporté par l'amour au-delà de toutes les bornes, pendant que le roi et le père de famille opposent à ce furieux le sang-froid et la majesté... Que voulez-vous que l'on fasse de cette admirable scène, une merveille de notre vieil art dramatique, dans un pays où chacun porte un révolver à dix coups dans sa poche gauche, un poignard dans sa poche droite, et se fait justice dans la rue, en plein Sénat; ou bien si par hasard on arrange un duel régulier, voilà deux hommes qui prennent chacun sa carabine et qui se cherchent en plein champ comme on cherche un sanglier ou un loup.

ACHILLE

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère,
D'Iphigénie encor je respecte le père;
Peut-être sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois.

« Que de façons, convenez-en, et pourquoi diable ne tirait-il pas son révolver à dix coups?

« Je cherche ainsi, dans ce livre instructif de madame Fontenay, qui pouvait sauver mademoiselle Rachel, ce que les Américains aiment le plus après une déclamation d'*abolitioniste* ou un discours de *bloomériste*.... à coup sûr ce n'est pas le théâtre, et ce n'est pas la musique, en dépit de Jenny Lind, de Giulia Grisi, de Mario et de cette infortunée madame Sontag, morte à la peine : ce qu'il aime avant tout, l'Américain, ce sont les ours privés, les saltimbanques, la boxe à coups de poing et les tours de force des danseurs de corde qu'il a grand soin d'appeler des *acrobates* ou des *funambules* pour les ennoblir; car c'est une chose bien étrange que si les peuples nouveaux haïssent le grec et le latin dans toutes les choses grandes et solennelles, ils en appliquent volontiers par-ci par-là quelques petits fragments dans toutes choses basses et ridicules. Pour des gens qui s'amusent ainsi, figurez-vous l'étonnement lorsqu'on leur donne *Athalie* ou *Polyeucte* et mademoiselle Rachel dans ce merveilleux rôle de Pauline :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée !

« Ah ! les belles fêtes que c'étaient là pour nous, dans les beaux jours d'autrefois ! Les grandes soirées ! *Polyeucte! Athalie!* ô chefs-d'œuvre qui vivront éternellement dans tous les cœurs honnêtes, dans toutes les âmes intelligentes ! Ces jours-là, dans tous Paris, les plus nobles familles, les familles anciennes, la race chrétienne, oubliant leur antipathie et leurs préventions contre le théâtre, amenaient à ce théâtre enchanté leurs plus jeunes gens, leurs jeunes filles, c'est-à-dire la force à venir, la parure et la grâce de ces vieilles maisons, filles de la royauté, filles des vieilles croyances; et les pères les plus sages, et les mères les plus

prudentes disaient à leurs enfants éblouis : Regardez, écoutez, pleurez tout à votre aise, il n'y a pas de crime, il n'y a pas de danger pour vous, au contraire, tout est joie et bénédiction en ces fêtes de Saint-Cyr et de Port-Royal ! Enfants, écoutez *Athalie*, elle touche à madame de Maintenon, autant qu'à Racine ; enfants, écoutez *Polyeucte*. M. Arnauld et la mère Angélique Arnauld lisaient *Polyeucte* ! Et les enfants, beaux et parés dans leur grâce et dans leur jeunesse, et les mères dans leurs plus beaux atours, et le père et le grand-père en grand habit, prêtaient l'oreille à ces fêtes de leur jeunesse. Il n'y avait rien de plus beau, vous en souvenez-vous, Rachel, que le Théâtre-Français, dans ces solennités augustes de la poésie et du grand art dramatique, et l'on avait vraiment sous les yeux le printemps de l'année, et chacun se taisait pour laisser applaudir ces jeunesses ; et ces beaux regards éblouis, ces petites mains frémissantes, ces lèvres sérieuses, ces fronts pensifs, jetaient un éclat inaccoutumé même sur ces beaux vers. Les belles soirées ! hélas ! et la foule brillante, et quelle gloire, et quelle fortune pour les comédiens français quand ils étaient appelés à célébrer ces grands chefs-d'œuvre, en présence de cette foule brillante et jeune de l'aristocratie française, qui n'a pas son égale sous le soleil. Aristocratie des noms, des esprits, des intelligences, des grâces décentes, des beautés sévères, vous aurez beau la chercher partout dans le monde, à coup sûr vous en trouverez des fragments, des souvenirs et des échos ; mais réunie et complète dans son présent, dans son passé, dans son avenir, vous ne la trouverez que dans ces jours choisis que j'indique, à propos d'un chef-d'œuvre de l'art chrétien.

Plaise à Dieu que mademoiselle Rachel ne se hasarde pas

à jouer en Amérique *Athalie* ou *Polyeucte*, des *bloomé-ristes* aux premières loges, et sur les hauteurs des nègresses et des nègres qui regardent ce fantôme..... elle aurait à faire en ces instants cruels de trop cruelles comparaisons !

Savez-vous, par exemple, de quelle façon les Américains applaudissent les plus belles choses et les plus grands artistes ? *Ils les sifflent ;* chez eux, siffler, crier, c'est applaudir.

« On ne saurait croire à quel degré va souvent le sans-gêne américain (C'est toujours madame Fontenay qui parle, et nous citons le mot à mot). Dans les salles des chemins de fer comme dans les salons des hôtels, il n'est pas rare de les voir, souliers crottés aux pieds, chapeau sur la tête, s'étendre brutalement sur les siéges ou sur les canapés. Les bateaux des lacs du Nord, qui déploient un très-grand luxe d'ameublement, ont un réglement spécial qui impose une amende à tout voyageur *qui se mettra au lit avec ses bottes*. Un autre article du même règlement, relatif aux repas, prescrit aux gentlemen de s'asseoir à table après les dames. Mais les Américains ne prennent pas ces règlements au sérieux, et se mettent à leur aise là comme partout ailleurs. »

Laissons de côté l'article du claret, du sherry et du whisky; oublions même que ces messieurs aiment à poser leurs pieds contre la muraille, et qu'ils ne sont bien à leur aise que la tête en bas, les pieds en l'air. Ils ont encore une habitude qui doit contrarier mademoiselle Rachel quand elle est en scène, à moins que ces messieurs ne lui aient fait le sacrifice de tous leurs goûts, c'est l'habitude, c'est l'usage et c'est la passion de l'Américain d'avoir toujours en main le canif ou le couteau, et de couper avec acharnement le

bras du fauteuil; ça le distrait, ça l'occupe et ça l'amuse; selon lui, ça tue le temps et la tragédie, et c'est autant de gagné sur son plaisir.

Il semble cependant que l'accord général du drame doit être singulièrement dérangé par ces faiseurs de copeaux, et que la tragédienne, habituée à ces grands silences, à l'attention fébrile de tous ces yeux qui la regardent, de toutes ces âmes suspendues à ces lèvres, doit être singulièrement stupéfaite et troublée en écoutant ces coups de canif et ces coups de couteau, bons tout au plus pour accompagner la danseuse de corde ou le boxeur en champ clos

Maintenant, est-ce à dire que la démocratie américaine ait mauvaise grâce de rester fidèle à ses habitudes, à ses admirations, à son sans-gêne, à son *flirtage*, et qu'elle doive renoncer aux cigares, au whisky, au chapeau sur la tête, à l'oncle Tom, aux copeaux, aux souliers sales et au bloomérisme, parce que mademoiselle Rachel aura voulu lui apporter les belles œuvres d'autrefois, « ces beaux vers qui *sentent tout à fait* l'ancienne Rome et la cour d'Auguste, » disait le premier Balzac? Certes, nous ne sommes pas assez mal avisés pour vouloir ainsi tout à coup, à propos d'une comédienne en voyage, repétrir et corriger tout un peuple. Ils sont chez eux, ils sont leurs maîtres, ils veulent s'amuser comme des financiers qui ont fait leurs affaires, et non pas comme le prince de Condé lorsqu'il a gagné la bataille de Rocroy; ça les regarde. Ils aiment mieux qu'on les traite comme des gens raisonnables que comme des esprits délicats, à la bonne heure! Ils préfèrent les grosses paroles au bruit musical et cadencé; nul n'a rien à leur dire; le mauvais goût en littérature n'empêche pas qu'on ne soit un grand peuple; mais au moins, par respect pour nos chefs-d'œuvre,

par pitié pour la plus grande artiste de nos jours, ne les exposons pas plus longtemps qu'il faudrait au dédain d'une démocratie.

Peut-être, et je l'espère un peu, mademoiselle Rachel en a déjà vu assez pour comprendre qu'elle ne parle pas la langue du pays, qu'on n'y sait pas un mot de l'histoire qu'elle raconte, que ces charmants et terribles mystères de la muse antique y sont tout à fait déplacés. Déjà elle a dû comprendre, et chaque jour elle comprendra davantage, que c'est elle, encore une fois, en ces lieux qui est la Barbare, parce que c'est elle qui n'est pas comprise, et bientôt, nous l'espérons, elle cédera la place aux ours, aux prédicateurs, aux saltimbanques, aux Barnum, aux fêtes accoutumées du peuple américain. Elle s'est montrée, on l'a vue, elle a gagné sa cause, elle peut bien perdre ses dépens ; et puis son retour sera si beau, surtout si elle revient avant l'heure ! Nous serons si contents de la revoir, surtout s'il faut la consoler des ennuis et des méprises de là-bas ! Plus elle aura trouvé d'obstacle en ces pays de la chose utile, et plus elle trouvera de bon vouloir dans le pays des élégances, où c'est déjà une grande conquête de parler convenablement un beau langage fait pour les honnêtes gens.

Ainsi, même la disgrâce, en supposant une disgrâce, augmentera chez nous la faveur de mademoiselle Rachel. Nous l'aimons, nous la voulons, c'est toujours à regret que nous la laissons partir pour les pays lointains, dont elle revient toujours un peu affaiblie, un peu diminuée ; et comme cette leçon sera la dernière, heureusement, nous trouvons qu'elle et nous ne l'aurons pas payée trop cher. Est-ce vrai cela ? et ferons-nous justice et serons-nous des hommes contents de voir notre Rachel arrachée à ces bruits, à ces tapages, à

ces *applaudissements-sifflets* qui doivent la troubler jusqu'au fond de l'âme?

On a dit avec raison que si les triangles faisaient un Dieu ils lui donneraient trois côtés; si les Américains font jamais une tragédienne, je ne sais pas comment ils la feront, mais bien certainement ils ne la feront pas à l'image de la Vénus de Milo, à l'image des tragédies de Corneille, à l'image de mademoiselle Rachel.

Qu'elle revienne, elle sera la bienvenue; encore une fois, plus vite elle reviendra et plus la fête sera grande.

« Enfin, Madame, il n'y a qu'à aller en Espagne pour perdre l'envie d'y bâtir des châteaux », disait à madame de Maintenon, madame la maréchale de Villars.

JULES JANIN.

Certes, quand il dit que les Américains sont : « une nation agissante et turbulente, qui ne voudrait ni d'Ajax ni d'Hector, ni du sage Ulysse, et qui ferait trois grognements devant Agamemnon, le roi des rois, » Janin n'a pas tout à fait tort; il est même loin d'être dans le faux quand il ajoute : « Ils résistent à Iphigénie, s'endorment aux fureurs d'Oreste; ils appellent Corneille un vieillard, et si Barnum le veut, ils se précipitent pour voir une syrène empaillée, ou bien ils vont contempler, sur un fumier et dans sa bave, une vieille momie idiote et noire dont la mamelle hideuse a nourri le grand Washington, leur dit Barnum. » Sans doute... « Le fils d'Hector, à New-York, saurait déjà les quatre règles et gagnerait chaque jour son demi-dollar et paierait sa pension chez sa mère Andromaque. » Évidemment, ce qu'on préfère en Amérique, « ce n'est pas le théâtre et ce n'est pas la musique, en dépit de Jenny Lind, de Giulia Grisi, de Mario

et de cette infortunée madame Sontag, morte à la peine... ; ce sont les ours privés, les saltimbanques, la boxe à coups de poing et les tours de force des danseurs de corde. »

Mais qui aime cela ?.. La masse... la masse inintelligente et grossière aux États-Unis comme ailleurs.

Et ces *Barnumeries*, croit-on que la presse se fasse prier pour en faire bonne et prompte justice? Non ! pas plus qu'elle ne s'est fait prier pour écrire sur Rachel et sur la tragédie française des choses parfaitement vraies et parfaitement justes. Et voilà justement pourquoi cette même presse, furieuse d'être ainsi méconnue, lance contre le critique parisien de si foudroyants articles.

Du reste, il est une chose à remarquer : c'est que le plus acharné des journalistes de New-York est justement un Français, M. le vicomte Régis de Trobriand, l'un des rédacteurs du *Courrier des États-Unis*.

Enfin, tout le monde en veut à Janin. Les Français ne lui pardonnent pas d'avoir, dans son feuilleton, traité si cavalièrement Rouget de l'Isle et sa *Marseillaise ;* les Américains sont outrés qu'il les accuse d'avoir réclamé cette même *Marseillaise*, à laquelle ils n'ont jamais songé ; bien plus, de l'avoir réclamée pendant la pièce de *Cinna*, que Rachel n'a jamais jouée aux États-Unis. Et Rachel, Rachel elle-même, n'est pas plus satisfaite que les autres ! Janin a beau avoir écrit : « C'est notre enfant, elle est née à notre ombre : elle a grandi sous notre parole ; » *son enfant* n'en est pas moins fort dépitée, quoique *née à son ombre*, de l'entendre se servir de cette même *parole sous laquelle elle a grandi*, pour crier à tout le monde que sa campagne en Amérique n'est, après tout, qu'une immense défaite !

CHAPITRE II.

Où l'on ne sait plus guère a quel théâtre se vouer.

Pendant et malgré l'émeute soulevée par le feuilleton précité, les représentations de mademoiselle Rachel ont continué, — non plus au *Métropolitain*, mais bien à l'*Académie de musique*. — C'est une salle immense, mais mal distribuée : on n'y voit pas clair ; il n'y a pas de décors, pas d'accessoires ; tout cela est vieux, fané ; on a la mort dans l'âme, en entrant là dedans ! — L'Odéon d'il y a dix ans, exactement ! — Avec cela que ce pauvre théâtre est situé à deux lieues du centre de la ville et que les New-Yorkais ont réalisé pour lui cette fameuse plaisanterie qu'on a faite tant de fois à propos de ce même Odéon ; ils prennent le chemin de fer pour y aller. Chemin de fer à mulets, il est vrai ; mais enfin, chemin de fer.

Les représentations de mademoiselle Rachel alternent avec celles de madame A. de Lagrange, de l'Opéra (de Paris).

Le 5 novembre, Madame de Lagrange joue *Fidès*, dans la première représentation du

PROPHÈTE

assez médiocrement monté comme décors, costumes, et mise en scène; et le lendemain, mademoiselle Rachel recommence ses représentations à New-York par l'éternelle

ADRIENNE LECOUVREUR

qui, malgré toute sa réputation, fait en tout et pour tout 8,526 francs. — Oui, 8,526 francs dans cette immense salle; c'est affreux à voir!.. Cette représentation est glaciale : un applaudissement par-ci, par-là, jamais un rire!..

Le surlendemain, première représentation en Amérique, de

LADY TARTUFE.

La recette est aussi peu satisfaisante que celle d'avant-hier : 8,515 francs. — Ça va mal. — Ce théâtre est décidément impossible; mademoiselle Rachel veut à toute force le quitter. — Raphaël, qui, de son côté, ne demande pas mieux que de se sauver au plus tôt de cette gigantesque boutique, ne se le fait pas dire deux fois et se met en quête d'une autre salle. Il en trouve une à peu près en face du *Métropolitain*, dans *Broadway*, une fort jolie petite salle, ma foi, aussi gaie d'aspect que l'*Académie* était lugubre, et décorée du nom tout-à-fait réjouissant de *Niblo's Garden*... (le Jardin de *Niblo!*).

Le 12, à ce nouveau théâtre, la recette monte à 14,007 fr. avec

ANGELO.

Le lendemain, on fait 12,941 francs avec

LE CHAPEAU D'UN HORLOGER et VIRGINIE.

Pour *Angelo*, on a trouvé à peu près ce qu'il fallait comme accessoires et comme décors; mais pour *Virginie*, c'est autre chose; — impossible de se rien procurer.—Au lieu d'un intérieur romain, on a une petite chambre Louis XV. Quand aux accessoires tragiques, absence totale. Pas le moindre dieu lare!... ce qui désole mademoiselle Rachel : elle ne veut pas jouer sans ses dieux lares! — Ça se comprend.

Ce qui est vraiment d'un comique achevé, c'est le dernier acte de cette même *Virginie*. Le *Forum* est remplacé par une vue de nos boulevarts parisiens. Au fond, à gauche, une grande maison avec cette enseigne en grosses lettres : RESTAURANT. Partout des becs de gaz et des monuments Rambuteau. Pour compléter le pittoresque du décor, il y a au milieu de la rue un tapis à fleurs!

Quand à la figuration de cette tragédie, jamais on n'a rien vu de semblable. Ces figurants sont costumés par le théâtre, qui, habitué à monter des féeries, n'a en magasin aucune espèce de toges ou de tuniques romaines; si bien que les comparses, hommes du peuple, sont tout bêtement vêtus en *jockeys*, en Espagnols *moyen âge*? Quant aux cent licteurs d'*Appius*, ils sont représentés par une vingtaine de bonshommes impossibles, déguisés en diables : maillots jaunâtres, jupes rouges, collants bleu de ciel; et pour compléter cela, la mouche à l'américaine au menton, une grande pique en ferblanc à la main, et aux pieds de vieilles bottes éculées. Les Américains eux-mêmes ne peuvent garder leur sérieux devant cette collection de grotesques!

Le 15, première représentation de

MADEMOISELLE DE BELLE-ISLE

DISTRIBUTION :

Richelieu,	MM. LATOUCHE.
D'Aubigny,	RANDOUX.
Le Marquis,	Mlles SARAH.
Mlle de Belle-Isle,	**RACHEL.**

La pièce fait grand effet, et la recette atteint le chiffre de 15,760 francs ! Quelle bonne chose d'avoir abandonné l'*Académie de musique !*

Mademoiselle Rachel n'a pourtant pas dit un éternel adieu à cette lugubre salle. Elle y retourne, le 16, pour concourir au bénéfice de madame de Lagrange.

On donne le premier acte de

I PURITANI

puis le deuxième d'

ATHALIE

par RACHEL

et, enfin, les deux derniers actes de

I PURITANI.

Cela nous a rappelé cette représentation de *Tartufe*, à l'Odéon, dans laquelle on intercala, entre le deuxième et le troisième acte du chef-d'œuvre de Molière, je ne sais plus quelle comédie en un acte, parce que Bocage ne voulait entrer en scène qu'à une certaine heure.

Ce nouveau point de ressemblance avec l'Odéon n'empêcha pas cette représentation d'être fort belle. Rachel est ma-

gnifique dans Athalie, et madame de Lagrange tout-à-fait remarquable dans Elvira.

Après le premier acte, on accable la bénéficiaire, non-seulement d'applaudissements et de bouquets, mais encore de colombes apprivoisées. Puisqu'il s'agit de colombes et que ces volatiles, qui traînent depuis si longtemps le char de Vénus, ce qui doit bien les fatiguer un peu, possèdent, avec les chats maigres, le privilége d'être les plus passionnés des animaux, nous profiterons de cela pour vous dire un simple mot d'une certaine société qui fait, en ce moment, les délices de la population new-yorkaise, — LA SOCIÉTÉ DE L'AMOUR LIBRE (*Free Love League.*). Voilà son nom. — Et les membres de cette tendre association s'appellent naturellement « LES AMOUREUX LIBRES » — (*Free Lovers*). C'est à New York qu'est établi le quartier général. — C'est au Tabernacle que se tiennent les meetings. — Prix d'admission : 25 cents. — Dans cette société, la grande loi de la sympathie est la seule à laquelle on soit tenu d'obéir ; là, tout mariage est considéré comme non avenu. — D'après le code de l'endroit, tout *Free Lover* marié a le droit d'abandonner son épouse pour une autre femme qui lui plaît mieux, et, par contre, toute femme mariée peut, à son tour, à la barbe de son époux légitime, répondre aux avances d'un *Free Lover* quelconque avec lequel elle sympathise. — Nous en aurions long à vous raconter là-dessus ; mais le nom seul de cette institution nous dispense de plus amples détails. — L'amour libre ! cela dit tout et bien d'autres choses encore.

CHAPITRE III.

Adieux à New-York.

Le lendemain du bénéfice de madame de Lagrange, pour la dernière représentation de Rachel à New-York, on donne :

PHÈDRE
par RACHEL

LE MOINEAU DE LESBIE
par RACHEL

RACHEL A L'AMÉRIQUE,
Ode en vers de
M. de Trobriand,

dite par Rachel naturellement.

On fait ce soir 20,604 fr. de recette, et ces 20,604 fr. protestent, par leurs applaudissements frénétiques, contre l'article des *Débats*. Ils n'ont jamais été si chauds que cela ! Ça leur prend tout d'un coup. Ils y ont mis le temps; mais, enfin, mieux vaut tard que jamais. Que leur enthousiasme soit le bienvenu.

C'est surtout en entendant les vers de M. de Trobriand, leur vengeur du *Courrier*, qu'ils se livrent à des hurras indéfiniment prolongés, à des trépignements vraiment extraordinaires.

Voici l'ode en question :

RACHEL A L'AMÉRIQUE.

—

Terre de l'avenir fécondé par la foi,
Salut ! Le temps vaincu n'a pas encor pour toi
Moissonné le passé, que déjà tes semences
Couvrent, dans le présent, des horizons immenses.
Des espaces plus grands pourtant te sont ouverts.
Salut ! Tes cieux sont bleus et tes sillons sont verts...
Des siècles passeront avant que ta jeunesse
De ta géante enfance ait rempli la promesse.

Que de peuples, aux jours de leur maturité,
Ne connurent jamais cette prospérité
Qui rayonne au berceau de la jeune Amérique !
Elle naquit, pareille à la Minerve antique,
Toute armée, — et le monde, à ses premiers exploits,
Reconnut sa puissance et sa force à la fois.

Dormez ! Dormez en paix dans vos tombes fermées,
Héros qui combattiez sous le choc des armées,
Pour votre indépendance et le pays natal !
Vous n'avez pas en vain arboré le signal ;
Vos fils vous ont suivis. — Votre patrie altière
A fixé depuis lors, aux plis de sa bannière,
Plus d'étoiles, — tributs d'une féconde paix, —
Que n'en conquit la guerre aux jours de vos hauts faits!

Vous étiez retournés vainqueurs à vos charrues ;
Le travail après vous a formé ses recrues,

Peuplé la solitude, abattu les forêts,
Ensemencé le sol, moissonné les guérets,
Et, sortis du creuset des discordes civiles,
Où régnait le désert, improvisé des villes!
Amérique! voilà par quels nobles moyens,
Tu fis de tes soldats autant de citoyens!

C'était à peine hier; aujourd'hui souveraine,
Sur les deux Océans elle étend son domaine,
Riche, grande, puissante — et d'un cœur indompté,
Elle marche en avant en criant : « Liberté! »

Ombre de Washington, contemple ton ouvrage;
Vois comme a prospéré ton illustre héritage;
Reconnais tes enfants à leurs nobles travaux.
Ton esprit les conduit en des sentiers nouveaux,
Et, les gardant unis comme un essaim d'abeilles,
Leur fait compter les jours par autant de merveilles!

Quand de tant de grandeurs un peuple environné
Attirait vers ces bords mon esprit fasciné,
On m'a dit : N'allez pas sur la rive lointaine
Affronter au hasard la vie américaine;
Ce monde est en travail! Il demande des bras,
Et non pas du génie! Il ne comprendra pas
La langue de Corneille, étrangère, inconnue.
N'allez pas! m'a-t-on dit. — Et, moi, je suis venue.

Apôtre confiante, avec moi, sous vos cieux,
J'ai porté mon espoir, mon oracle et mes dieux;
J'ai parlé devant vous la langue du génie!
Pour imposer silence *à qui vous calomnie*,
Voici votre réponse : Elle est dans cet accueil
Qui me gonfle le cœur d'un légitime orgueil!
Oui, je l'avais senti, toutes les grandes choses
Dans l'âme d'un grand peuple ont leurs apothéoses.

J'emporte loin de vous un profond souvenir,
Que rien n'effacera, quel que soit l'avenir.
Il me suivra partout dans mon pélerinage,
Dirigeant mes efforts, animant mon courage.
Et ma gloire sera, mon cœur en est jaloux,
Lorsque vous m'adoptez, d'être digne de vous !

Reste à savoir si ces derniers vers sont maintenant la pensée intime de l'éminente tragédienne.

Un Américain, monsieur Tailor, avait traduit, en vers anlais, l'ode de M. de Trobriant. — Cettetraduction, disait-on, était excessivement remarquable. — Ce qui prouve que ce que nous disions tout à l'heure est parfaitement juste, et qu'aux Etats-Unis, comme ailleurs, c'est la masse seule qui est grossière et inintelligente !

CHAPITRE IV.

Où il est question de tripots et de voleurs.

Avant de nous enfuir à tout jamais de la première ville de l'Union, donnons vite, en passant, un coup d'œil aux maisons de jeu de *Broadway*. — Les maisons de jeu sont une des spécialités de New-York.

Il y a de ces sortes d'établissements partout, dans tous les quartiers, dans toutes les rues, dans tous les coins. Il n'y a rien d'étonnant à cela : c'est défendu par le gouvernement !

Pour pouvoir pénétrer dans ces estimables salons, il faut qu'un habitué vous présente !

Tant pis pour vous, si l'on vous rend ce mauvais service !

Aussitôt cette formalité remplie, le maître ou l'un des maîtres de la maison, un monsieur pas fier, qui parle à tout le monde, vous prie, avec une affabilité charmante, de vouloir bien passer dans la salle à manger, où est servi un ravissant souper ! Aimez-vous le gibier ? — Voilà du gibier !... — De la volaille ? — Voilà de la volaille !... — Des

rôtis ? — des entremets ? — du dessert ? — Il y a de tout !... — Et quel vin préférez-vous ?... Bordeaux ? Champagne ? — Tous les deux, peut-être !... Très bien !... — *Steward*, versez !...

Et savez-vous combien l'on vous demande pour ce souper ? — Pas même un remerciement !... Ce n'est pas cher !.. — Patience !...

Et ce pharaon ! ce bon vieux pharaon du dix-huitième siècle, que l'on cultive dans la chambre voisine ! le comptez-vous pour rien ?

Croyez-vous donc avoir le courage de rester là, sans jeter quelques dollars sur ces cartes, qui grimacent sur le tapis vert !...

Être là sans jouer !... Impossible !... Et jouer au pharaon sans perdre, plus impossible encore !

C'est justement pour cela que ces messieurs, bien mis, du reste, criblés de bijoux et émaillés de diamants, vous offrent *gratis* de si bons soupers !

Mais ce n'est rien que cela ! Il y a d'autres maisons, de vrais tripots, celles-là ; les bouges des *Cinq-Points !* — Si vous passez devant ces endroits infâmes, vraies cavernes de brigands, marchez vite et ne regardez pas en arrière !

Ne franchissez jamais, surtout, le seuil de ces taudis lugubres : on tue là-dedans, on égorge !... Les habitués de ces repaires jouent aux cartes habits bas, bras nus, la pipe à la bouche, un *revolver* chargé à côté d'eux, un coutelas aiguisé sous leur main !

Pour visiter ces charmants endroits, il faut être au moins cinq ou six armés jusqu'aux dents ; et surtout être accompagnés d'un policeman, qui, pour la somme de cinq dollars, ne refuse à personne ce léger service ! Sans ces précautions

essentielles, on est parfaitement sûr de son affaire! Ah! c'est une charmante société.

Parlez-moi bien plutôt de ces joyeux filous, qui se sont amusés, l'autre nuit, dans *Thompson street*, à voler deux maisons, de deux étages chacune! Ceci est drôle, au moins; à la bonne heure!

Ces deux maisons étaient en bois, comme c'est trop l'habitude dans ce pays; ils les ont démontées pièce par pièce, et ils ont tout emporté, jusqu'au dernier clou. — Ils auront été les reconstruire ailleurs, bien contrariés, sans doute, de n'avoir pu prendre le terrain en même temps!

Le propriétaire de ces deux maisons était à la campagne. — Il a dû faire une bonne tête quand il a voulu rentrer chez lui!.. Avant de clore ce chapitre, nous vous donnerons une nouvelle qui nous arrive toute fraîche des Etats-Unis:—

Toutes les maisons de jeu de Broadway sont fermées. — Le gouvernement s'est décidé à perdre patience et à taper un peu sur les ongles de ces messieurs du Pharaon. — Tout a été saisi. — Quant aux propriétaires de ces établissements noctures, ou les a mis un peu en prison, pour voir! Plaignons-les; mais ne les délivrons pas!

CHAPITRE V.

Où l'on voit une œuvre du crû.

Si pittoresque que soit tout ce que vous venez de lire, c'est à cent lieues, pourtant, de l'étrange fantaisie qu'on représente en ce moment à *Bowery-Théâtre*, et qu'on appelle sur l'affiche avec aplomb : *Le bombardement de Sébastopol* (Bombardment of Sebastopol).

Dans cette œuvre du crû :

1° Les Anglais seuls prennent la tour Malakoff ; il n'y a pas un Français avec eux ;

2° Un Américain, le comique de la pièce, vient dans le camp russe offrir ses services à Gortschakoff, qui les accepte avec reconnaissance. Et il a bien raison, vu qu'un instant après, ce même Américain défait, à lui seul, tout un bataillon anglais, ce qui excite les transports de toute la salle ;

3° Et enfin, il n'y a dans cette *étude historique*, en fait de Français, qu'un vieux sergent de zouaves ! — Du moins on dit que c'est un vieux sergent de zouaves, car il a le costume d'un pêcheur napolitain, surmonté d'une calotte grecque.

A propos de théâtre, nous mentionnerons un petit fait qui donnera une idée de la façon dont on entend la démocratie de l'autre côté des mers.

Dans l'Etat de New-York, dans la Pensylvanie, dans le Massachussets, et dans beaucoup d'autres états du nord, où le parti républicain domine, l'esclavage est et demeure aboli. — Eh bien ! c'est justement dans ces états-là que l'on défend aux hommes de couleur d'entrer dans une salle de spectacle. — Dans les états à esclaves, les nègres ont, dans chaque théâtre, une galerie réservée. — Quelles éternelles contradictions !... Que diable peut-on prendre au sérieux dans ce pays-là ?

Enfin, Dieu merci, il est cinq heures et demie. C'est le vrai moment de monter en *Steam-boat*, et d'en finir une bonne fois avec cette brave ville de New-York.

En vingt-cinq minutes, nous sommes de l'autre côté de la rivière.

A six heures, nous prenons le *rail-road*, train *express*, et à dix heures précises, nous sommes aux confins de l'état de New-York, sur les bords de cette fameuse rivière de la Delaware, qui, seule, nous sépare maintenant de Philadelphie.

Nous quittons nos wagons, nous remontons en steam-boat, et nous débarquons, un quart d'heure après, dans la capitale de la Pensylvanie, la cité des Quakers, comme on l'appelle, l'une des plus riches, des plus belles, des plus florissantes villes des Etats-Unis d'Amérique.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE.

LA CITÉ DES QUAKERS.

CHAPITRE I.

Flânerie dans Philadelphie.

Quoique nous soyons encore dans l'*été indien*, il n'en fait pas moins un froid épouvantable.

L'hiver arrive à grands pas.

Au Canada, la neige tombe déjà avec fureur, et les traîneaux sillonnent déjà toutes les rues de Montréal.

Heureusement qu'il fait ici un temps superbe et que nous pouvons visiter tout à notre aise cette élégante capitale.

Toutes les maisons ont un aspect coquet et pimpant qui réjouit l'œil.

Les rues sont larges et propres.

Les magasins sont généralement fort grands et fort riches. — Il y a là de superbes fabriques. — Cette ville, enfin, possède une physionomie heureuse qui fait plaisir.

Et puis l'on commence à se trouver un peu avec la population nègre, et le vrai cachet américain arrive petit à petit. — Les nègres de Philadelphie sont libres.

C'est seulement en quittant la Pensylvanie que nous allons nous trouver face à face avec l'esclavage.

Qu'on se rassure ! nous n'allons faire aucune espèce de dissertation sur ce genre d'industrie américaine, pas plus que sur ces fameux quakers aux chapeaux *basiliens*, pas plus que sur ces quakeresses, à la tenue sévère et rigide. Quelle différence avec jadis ! Lorsque ces dames se montraient en pleine assemblée dans le simple appareil, non pas

«... D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil...»

mais bien de Vénus, venant au monde, ou de la Vérité sortant de son puits

Nous vous parlerons plutôt de cette secte étrange des mormons, qui pratique la polygamie avec tant de succès.

Le nombre de femmes légitimes que s'accorde chacun de ces messieurs, varie de cinq à vingt-quatre.

Cinq, c'est le moins que tout vrai mormon puisse s'offrir.

Pourquoi pas la demi-douzaine ? Les anabaptistes aussi s'adonnaient à cette excentricité conjugale.

Seulement, ces derniers se permettaient un petit raffinement.

De temps en temps, ne sais pourquoi, ils coupaient la tête à leurs épouses !

Les mormons en viendront peut-être là ! Patience !

CHAPITRE II.

Où l'on s'enrhume de la bonne manière.

Pour l'instant, je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de prendre la route de *Walnut-Street Theâtre*.

C'est là que mademoiselle Rachel donne ce soir sa première représentation.

On joue :

LE DÉPIT et les HORACES.

C'est une affreuse salle et un pitoyable théâtre que ce *Walnut*.

Nous ne pouvons comprendre qu'une aussi belle ville ne possède pas quelque chose de mieux. — On est en train, nous dit-on, de bâtir, à grands frais, une salle qui sera véritablement splendide.

Comme nous n'avons pas le temps d'attendre qu'elle soit achevée, nous nous contenterons, pour ce soir, de celle que nous avons.

Mal nous en prend : non à cause de la recette, qui est

fort honnête ; non, à cause du succès, qui est fort grand ; mais à cause du froid hideux qu'il fait dans ces malheureuses coulisses.

On n'a pas fait de feu, et l'on est totalement glacé. Tout le monde s'enrhume.

Mademoiselle Rachel, qui, depuis sa soirée du Métropolitain, n'a jamais cessé complétement de tousser, souffre ce soir tellement du froid, que, le lendemain, elle tombe sérieusement malade, et qu'elle est obligée de prendre le lit.

A compter de ce moment jusqu'à son départ pour *Charlestown*, elle ne quitte plus *Jones'-Hotel*, où elle habite avec sa sœur Sarah !

Alors commence une véritable procession de médecins, ce qui fait éclore forcément dans les feuilles de Philadelphie ce lugubre canard de la mort de mademoiselle Rachel.

Ce qu'il y a de plus inconcevable là-dedans, c'est que les journaux en question rendent compte de ce malheureux événement, en y joignant les détails les plus précis, les circonstances les plus explicatives.

Si bien que tous les journaux de l'Union répètent à l'envi la plaisanterie philadelphienne, et, comme le canard est un animal qui a vite fait de traverser les mers, il passe bientôt en Angleterre et en France à l'état de fait accompli.

Ce qui n'empêche aucunement mademoiselle Rachel de rire aux larmes en apprenant qu'elle est tout a fait morte et un peu enterrée !

Ce qui entretient un peu la bonne humeur de mademoiselle Rachel, c'est l'orthographe et le style de la missive suivante qu'on lui adresse à Jones' Hotel avec prière de la faire parvenir à son frère. La voici dans toute sa fraîcheur :

« *A Monsieur Raphaël Félix.*

» Monsieur,

» Aurez-vous la bonté *à dirigé* la *trajédie* d'*Adrien le Courrier d'être joué* le soir de jeudi, ou samedi, ou la semaine prochaine, et pas *en* vendredi, parce que plusieurs *de* familles *des* juives *désirez* beaucoup *de* voir votre sœur incomparable, mademoiselle Rachel, dans cette pièce et *n'irait* pas au théâtre en leur sabbat. Par *compliant* avec cette requête, vous obligerez plusieurs des juives et des autres aussi. »

Mademoiselle Rachel est on ne peut plus désolée de ne pouvoir donner une représentation de cet *Adrien le Courrier* qu'on désire tant applaudir ; mais à l'impossible nul n'est tenu. Elle est malade décidément et reste emprisonnée dans la triste chambre de son triste hôtel. — Pour adoucir un peu les ennuis de sa captivité, je lui donne les romans de Cooper qu'elle n'a pas encore lus. Où pouvait on être mieux que dans cette belle ville, sur les bords même de la Delaware, pour faire connaissance avec les œuvres du grand romancier américain ?

Une chose assez étrange, c'est que les fils du Nouveau-Monde ne professent pour leur illustre compatriote qu'une admiration très-restreinte. Nous nous attendions à voir des statues de Cooper sur toutes les places publiques. — Des statues à un écrivain en Amérique ! — Allons donc ! on ne lit seulement pas ses œuvres ! — Ceci est exact. Les Américains ne lisent pas, ils comptent. — Ils trouvent ça plus instructif !

CHAPITRE III.

Où la chasse aux millions commence à être bien mauvaise.

En attendant le rétablissement de mademoiselle Rachel, la compagnie française et la troupe anglaise de *Walnut-Théâtre* donnent quatre représentations.

La première soirée se compose de :

NAVAL ENGAGEMENTS,

(Comédie anglaise.)

LES DROITS DE L'HOMME,

et

LE PÈRE DE LA DÉBUTANTE,

Traduit en anglais.

Cette pièce est très-bien jouée par M. John Sefton (le père de la débutante), et par miss Weston, qui est une ravissante soubrette.

Le 22 novembre, deuxième représentation des compagnies anglaise et française.

Même spectacle qu'hier, à l'exception de Naval Engagements, remplacé par :

VERT VERT,

Traduit en anglais. — C'est miss Weston qui joue le rôle créé par Déjazet.

Pour ces représentations, on n'a pas augmenté le prix des places, comme bien on pense ; les premières coûtent cinquante cents, et les deuxièmes, — vingt-cinq. — Ce qui fait que le public américain qui se décide à venir, représente à peu près le public des Folies ou des Délassements, et que nos pièces françaises lui produisent le même effet que des pièces anglaises produiraient aux *titis* de nos petits théâtres. Pendant que les Français de l'orchestre applaudissent, les spectateurs du paradis se livrent, sur leurs banquettes, à des danses échevelées avec des petites demoiselles fort décolletées qui n'ont pas l'air d'être de mœurs sévères et que les policemen se hasardent à sermonner doucement de temps à autre.

Ces jeunes folles ne sont ni mieux, ni pires que celles qui se pavanent au grand jour à New-York dans Broadway.

De vraies lattes déguisées en femmes, et pas autre chose. — Décidément, l'Amérique est un pays plat de toutes les manières.

Pendant les *Droits de l'homme*, tous ces enragés-là font tant de bruit dans cette galerie d'en haut, ils imitent les cris de tant d'animaux divers, qu'il est matériellement impossible de s'entendre. Les Français d'en bas injurient les Américains qui leur jettent des pelures de pommes et des coquilles de noix sur la tête. — Enfin, c'est un vacarme à nul autre pareil.

Le 23, troisième représentation,

BLUE DEVILS,

(Les diables bleus.)

Par les artistes anglais.

LE MARI DE LA VEUVE,

LE CHAPEAU D'UN HORLOGER,

et enfin :

YOUNG WIDOW,

(La jeune veuve.)

Par miss Weston.

Le 24, on affiche TARTUFE ;

mais mademoiselle Sarah (Elmire), se foule le pied, et les artistes français ne jouent ce soir-là que :

LE CHAPEAU D'UN HORLOGER.

La troupe anglaise complète le spectacle avec une grande comédémie du crû :

MASQUES ET VISAGES.

Ces quatre soirées ont produit en tout et pour tout : Quatre mille francs ! — au plus !

Piètre résultat, qui engage l'administration à en rester-là ! Décidément, c'est une mauvaise affaire que de jouer sans Rachel.

Malheureusement, elle ne semble pas très disposée à continuer ses représentations ! Bien au contraire ! Elle est malade ! Et l'on ne parle rien moins que de laisser là le Nou-

veau-Monde et de retourner en France ! .. Pourtant, il n'y a rien d'officiel. Impossible de tirer de l'administration une réponse définitive. Pour une bonne raison, c'est que l'administration n'en sait pas plus long que les autres Tout dépend de Rachel ! tout !... La situation est grave !... Partira-t-on ? ne partira-t-on pas ? Voilà la question !... Enfin arrive l'ordre de faire les malles et de s'apprêter à partir le lendemain même.

Partir !... très-bien ! Mais pour aller où ? En Europe ?... Non ! La tournée continue !... du moins en partie .. Mademoiselle Rachel va à Charlestown : c'est le climat de l'Italie. Elle se remettra là infailliblement. On ne jouera ni à Baltimore, ni à Washington, ni à Richmond, malgré les contrats passés avec ces trois villes.

Le 27, à deux heures, mademoiselle Rachel prend le chemin de fer de *Charlestown ;* son père et sa sœur Sarah l'accompagnent. Les autres membres de la *French Company* prendront le dernier convoi.

CHAPITRE IV.

Un canard bien conditionné.

En attendant l'heure du départ, nous allons visiter les réservoirs du Fairmont, le cimetière, le collége Girard, le Parc.

Là nous sommes assaillis par une armée de petits écureuils qui nous courent entre les jambes et qui essayent même de nous grimper un peu sur le dos, — comme si nous étions de vieilles connaissances.

Ah ! c'est que ce n'est pas à Philadelphie comme à Boston, on ne peut en faire ici le moindre ragout, et l'on est à l'amende quand on se permet de les molester. — Etrange fortune que celle de ces petits animaux. — Jadis, pour les empêcher de dévorer le maïs, on a mis leurs têtes à prix, on a dépensé des sommes énormes pour les détruire, et aujourd'hui, ils ont un parc pour demeure et des policemen pour les protéger !

En quittant ces paisibles habitants du parc philadelphien,

nous voyons sur les murailles une affiche inondée de points d'exclamation qui tout d'abord attire nos regards. Sur l'affiche, on lit en immenses caractères :

« MEURTRE ATROCE ! ! ! ! ! (*atrocious murder !*)

« Assassinat d'une mère et de ses neuf enfants ! ! ! ! !

« Les cadavres de ces innocentes victimes ont été retrouvés dans les eaux de la Delaware ! ! ! ! ! »

Puis, en bas, en lettres fort apparentes aussi, on avait ajouté qu'on pourrait trouver tous les détails de ce crime dans un certain journal dont je ne me rappelle plus le nom.

Vous comprenez tous les commentaires auxquels cette affiche a pu donner lieu. Les uns disaient que c'était le mari de cette pauvre femme qui l'avait égorgée ainsi que ses infortunés petits enfants.

D'autres, plus modérés, prétendaient qu'il n'y avait aucune espèce d'assassinat là-dedans, et que cette femme, *qu'ils connaissaient très-bien*, s'était empoisonnée, pour cause de misère, et avait fait partager son suicide à sa trop féconde postérité !

Pour avoir le cœur net de tout cela, nous achetâmes de suite le journal en question et nous pûmes enfin savoir le mot de cette lugubre énigme.

C'étaient... c'étaient une chatte et ses neuf petits qu'on avait étranglés et jetés à l'eau !...

Grâce à cette plaisanterie étrange qui mit toute la ville en rumeur, et contre laquelle personne n'eut le droit de protester, ce journal, qui ne se lisait plus, fut vendu, ce soir là, à des milliers d'exemplaires !

Comme on le voit, la presse de Philadelphie entend le canard d'une assez agréable manière !...

Mais minuit sonne ! c'est l'heure fantastique à laquelle la machine infernale doit nous entraîner vers le sud, sur des chemins de fer diaboliques ! Allons ! allons ! En route tout le monde, et sauve qui peut !

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.

SEPTIÈME PARTIE.

EN ROUTE VERS LE SUD.

CHAPITRE I.

Où les chemins de fer deviennent de plus en plus impossibles.

Les Américains sont tout fiers de vous dire qu'ils ont neuf cent mille lieues de voies ferrées, et qu'en les plaçant les unes au bout des autres, on en aurait assez pour faire une ceinture au globe terrestre !

Pardieu ! ils en auraient plus qu'il n'en faudrait pour aller faire un tour jusque dans la lune, que cela ne rendrait leurs chemins de fer ni meilleurs ni plus sûrs !

Nous trouvions que celui de Boston était déjà une merveille d'imprudence et d'incurie.

A mesure que l'on avance dans l'intérieur du pays, on en prend de bien plus extravagants encore...

Les remblais sont moins que solides, les ponts sont à jour, bâclés à la hâte, avec de mauvaises planches qui fléchissent sous le poids des wagons, et semblent prêtes à se rompre à toute minute, et tout cela est planté avec une audace qui n'a pas de nom, au beau milieu d'interminables marais, de rivières immenses, de torrents qui mugissent à vos pieds, de précipices sans fond, en un mot, des mille et un casse-cous complément forcé des forêts sauvages de l'Amérique du Nord.

Et puis, c'est tellement mal organisé !

Quand, après beaucoup de peine, vous êtes parvenu à vous installer dans votre wagon, *stop !* le convoi s'arrête et l'on change de ligne.

Il faut se promener au milieu de la nuit, endormi à moitié, et chercher à tâtons le nouveau train que l'on doit prendre et qui se trouve toujours à une fort grande distance de celui que l'on vient de quitter.

Et pas un employé pour vous renseigner et vous conduire.

C'est justement ce qui nous arrive à Baltimore, où nous descendons au beau milieu d'une rue, à deux heures du matin, pour regrimper aussitôt dans un autre wagon.

A peine nous rendormions-nous dans notre nouvelle demeure, nous souciant fort peu, par une nuit aussi noire, de donner le moindre coup-d'œil à la capitale du Maryland, que de nouveau nous sommes obligés de descendre pour prendre un bateau à vapeur qui fumait en nous attendant.

Cette fois, nous espérons pouvoir nous reposer en toute sécurité.

Erreur ! Cinq minutes après nous abandonnons le bateau

pour un troisième chemin de fer, et, au point du jour, à Washington, nous désertons ce troisième chemin de fer pour un deuxième bateau à vapeur. Quelle existence!

Après avoir folâtré pendant quatre heures et demie, sur le Potowmack, une assez belle rivière ma foi, qui sépare le Maryland de la Virginie, et qui est littéralement couverte de canards (ce palmipède, on le sait, croît volontiers en Amérique), nous débarquons à Frédérichsburg.

Là, nous recommençons la plaisanterie des chemins de fer, et à deux heures de l'après-midi, nous déjeûnons, tant bien que mal, à Richmond, capitale de la Virginie.

Deux heures après, nous dînons à Pétersburg, où nous changeons de ligne pour n'en pas perdre l'habitude, et enfin, à neuf heures du soir, nous descendons à Weldon, brisés, harassés, à moitié morts, et là, ô bonheur! nous restons dans les bras de ce polisson de Morphée jusqu'au lendemain matin. Nous ne l'avions pas volé.

Quoi qu'il en soit, ces perpétuels voyages ont un attrait qu'on ne peut nier, un charme dont on ne saurait se défendre. — Il est positif que cette éternelle locomotion vous fait éprouver une ivresse véritable. — Les saisons n'existent plus pour nous. — Hiver, automne, printemps, été, tout marche à présent sans ordre et sans règles. — Hier, nous étions couverts de fourrures comme de vrais Esquimaux, demain, nous serons habillés de toile blanche. — Quant à moi, j'ignore totalement comment je vis à présent. — Pour savoir dans quel mois je me trouve, je suis obligé de le demander à mon almanach. — On doit devenir fou très-vite, dans ce pays!

CHAPITRE II.

Où il est parlé du fils de Louis XVI.

A notre réveil, nous recevons, par le télégraphe électrique, de fort bonnes nouvelles de mademoiselle Rachel, qui voyage à petites journées, et qui, bien qu'en route depuis plus longtemps que nous, ne sera à Weldon que plusieurs heures après notre départ.

C'est à midi seulement que le départ en question doit s'effectuer. Nous avons donc plus de temps qu'il ne nous en faut pour visiter un peu le pays plus ou moins sauvage où nous sommes pour le quart d'heure.

Un de nos compagnons de route, nn gros négociant de la Nouvelle-Orléans, rien que cela! nous offre de nous servir de guide dans la petite excursion à laquelle nous éprouvons le besoin de nous livrer.

Nous acceptons avec enthousiasme, et, peu après, nous nous arrêtons sur les bords d'une belle rivière, sous de grands arbres entourés de lianes et de lierre, et à deux pas d'une magnifique chute d'eau, qui tombe en mugissant sur le roc et rejaillit jusqu'à nous; un site vraiment pittoresque, enfin, qui nous fait rêver de suite aux romans de ce même

Cooper dont nous parlions tout à l'heure. S'il y avait seulement, pour animer cela, quelques sauvages, ce serait complet!

A peine avons-nous dit quelques mots de Cooper, de ses romans et de ces tribus sauvages à moitié disparues, que notre guide, le Louisianais, se met à nous raconter, sans faire beaucoup de phrases, je vous jure, et sans viser aucunement à l'effet, une histoire, une légende plutôt, qu'il a entendue jadis à Albany, et qui est tellement étrange, tellement inconcevable, tellement fantastique, que j'oserais à peine en reparler ici, si je ne retrouvais ce récit presque en entier dans un remarquable ouvrage de M. Ampère sur le Nouveau-Monde (1).

M. Ampère n'a pas vu, de ses yeux vu, l'individu dont il est question, mais il tient tous ces détails d'un homme parfaitement considéré aux Etats-Unis, M. J.-C. Spencer, avocat distingué et célèbre jurisconsulte, dont la bonne foi ne peut être mise en doute.

C'est donc le récit de M. Spencer, tel que M. Ampère le rapporte dans son livre, que nous allons, si vous le voulez bien, substituer à celui de notre ami le Louisianais.

« Aujourd'hui vit, dans la ville d'Albany, quand il n'est pas occupé à prêcher quelques tribus d'Indiens qui existent encore à Green-Bay, près du lac Michigan, un ministre de la secte des méthodistes. Son nom est Eléazer Williams; il a tout juste l'âge qu'aurait le dernier dauphin, et ressemble, dit-on, d'une manière frappante, à la fois au roi Louis XVI et à la reine Marie-Antoinette. Ce Williams a été élevé par un Indien nommé comme lui Williams, et qui passait

(1) *Promenade en Amérique*, chez Michel Lévy frères.

pour son père ; mais qui ne l'était point. C'est ce qu'a toujours affirmé la femme de Williams. De plus, le nom de ce prétendu fils ne se trouve point sur les registres où il est fait mention de la naissance des autres enfants de Williams.

» Il y a quelques années, mourut à la Nouvelle-Orléans un Français dont le nom était Bellanger Sur son lit de mort, il déclara que le dauphin avait été enlevé du Temple ; qu'on lui avait substitué un autre enfant ; qu'effrayé des sentiments révolutionnaires du citoyen Genet, représentant très-violent de la République française, il l'avait conduit chez les Indiens et confié à Williams.

» Quant à Eléazer Williams, il n'a aucune mémoire de sa première enfance (on a dit que les affreux traitements de Simon avaient détruit l'intelligence chez sa touchante victime). Seulement, le prédicateur méthodiste croit se souvenir vaguement qu'il était assis sur les genoux d'une dame autour de laquelle il y avait des têtes poudrées et des épaulettes. A cela près, il ne se rappelle rien de tout l'espace de temps écoulé avant un certain jour où, tandis qu'il nageait dans un lac avec de petits sauvages, son front heurta un rocher. Dès ce moment, ses réminiscences sont distinctes. Il affirme qu'un Français, venu chez les sauvages au milieu desquels il vivait, dit, en le montrant : « Voici un fils de roi ! »

» Son éducation a été payée très-exactement dans un collége par l'Indien Williams, qui, comme tous les sauvages à demi civilisés, était grand buveur d'eau-de-vie, n'avait jamais un sou, et n'a point fait donner d'éducation à ses véritables enfants.

» La veuve de Williams possédait une médaille en

bronze, sur laquelle était représenté le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Elle disait que son mari en avait eu deux autres, une en or et une en argent ; qu'il les avait vendues pour boire, et qu'elle avait sauvé la troisième.

» On lit dans certains mémoires du temps (je n'ai pas vérifié la citation, (qu'un jour Simon, dans un de ces actes de brutalité auxquels il était sujet, frappa le dauphin au visage avec une serviette, et que le clou qui tenait la serviette accrochée à la muraille blessa le nez du malheureux en deux endroits. Eléazer Williams a une cicatrice en ces deux endroits.

» Comme on lui montrait des autographes, sans lui laisser voir les signatures, à l'aspect d'un de ces autographes il fut saisi d'horreur et d'une sorte d'effroi : c'était l'écriture de Simon !

» Enfin, quand le prince de Joinville est venu aux Etats-Unis, il s'est détourné de son chemin pour aller voir Williams, qui était en ce moment chez les Indiens, aux environs de Green-Bay. Ils ont parlé plusieurs heures. Williams refuse de dire ce qui s'est passé entre eux. Seulement, il se loue beaucoup du prince, qui lui a, depuis, envoyé des livres.

» Le plus curieux de cette singulière histoire, c'est ce que répond Williams quand on lui demande ce qu'il pense de tout cela :

» — Vraiment, dit-il, cet ensemble de circonstances me frappe beaucoup : je ne sais comment l'expliquer ; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas être roi.

» Ce dernier trait le sépare, en tout cas, des aventuriers qui se sont donnés pour le fils de Louis XVI, et doit rassurer tout le monde, à moins que des fidèles, que ce récit aurait

convaincus de ses droits, n'aillent chercher le pasteur méthodiste à Albany ou parmi ses sauvages, et ne le fassent roi malgré lui ! »

En entendant ce récit bizarre, cette légende racontée là sous ces arbres gigantesques, au bord de ce torrent qui grondait à mes pieds, j'avoue que je ressentis une impression étrange ; mille souvenirs se présentèrent à mon esprit, et, comme dans un rêve, il me sembla que tous ces souvenirs du dernier siècle prenaient vie et passaient devant moi !

En ce moment, la cloche du chemin de fer sonna le départ. — Le gros Louisianais, tout étonné de l'effet qu'il avait produit, me frappa sur l'épaule, et, deux minutes après, nous quittions Weldon à toute vapeur !

CHAPITRE III

Où l'on voit des femmes vampires et des oiseaux de proie.

Après avoir passé une horrible nuit à Wilmington, affreuse petite ville de la Caroline du Nord, nous arrivons enfin, le 1er décembre, à cinq heures du matin, sans aucune espèce d'accident, à Charlestown, dans la Caroline du Sud.

Cette ville est odieusement sale; en outre, elle est fort laide et bâtie comme on ne bâtit pas!

Nous sommes maintenant en plein esclavage. — On ne peut plus faire un pas sans marcher sur un nègre.

Ils sont même très-polis, les nègres, ici... Quand ils passent près de *bon blanc*, ils le saluent! Si bien que *bon blanc*, pris ainsi à l'improviste, se figure que ces faux ramoneurs le connaissent, et il est prêt à leur rendre leur salut et à aller causer avec eux! ce qui ferait grand scandale!... je vous prie de le croire!

Du reste, ces esclaves n'ont aucunement l'air malheureux! Ils sont plus gais qu'à New-York, où ils sont libres comme dans un bois, comme vous savez.

Ici, ils rient toujours! Quant aux négresses, pourvu qu'elles aient à la bouche une énorme pipe culottée, c'est tout ce qu'il leur faut! — Ces braves femmes fument du matin au soir, c'est leur tic, leur manie, leur hanneton!

Et elles sont laides, avec ces affreux instruments entre les lèvres! Enfin!

Une chose charmante, c'est la température que l'on a ici! Un vrai temps d'été. Partout, dans les jardins, dans les rues mêmes, on voit des rosiers en fleurs, des orangers couverts de fruits!.... C'est délicieux!

Ce qui n'est pas délicieux, c'est ce qu'on voit le matin au bord de la mer.

C'est là qu'on vient jeter les immondices de la ville, et c'est là que se donnent rendez-vous cinquante ou soixante vieilles négresses à moitié nues, aux membres décharnés, aux doigts crochus, aux dents blanches et longues, aux petits yeux de bêtes fauves.

C'est repoussant à voir. De vraies têtes de goules! les femmes vampires des *Mille et une Nuits*.

Ces vieux monstres fouillent avec leurs doigts dans ces monceaux d'ordures, et mettent de côté ce qui leur semble prenable ou mangeable.

Pour compléter ce tableau, de grands vautours à tête rouge volètent autour de ces vieilles sorcières, fouillent avec elles dans ces immondices et dévorent, à grands coups de becs, les cadavres putréfiés des animaux morts!

C'est de la sauvagerie toute pure!

CHAPITRE IV.

Où les incendies reviennent sur l'eau.

En attendant que ce bienfaisant climat de Charlestown rétablisse définitivement la santé de mademoiselle Rachel, Raphaël s'embarque, pour l'île de Cuba, à bord du steamer l'*Isabel*, afin de faire tous les préparatifs nécessaires pour les représentations de la grande tragédienne à la Havane.

Le 10 décembre, c'est-à-dire quelques jours après le départ de son directeur, la *French Company* donne une représentation au théâtre de Charlestown. On joue :

LE DÉPIT AMOUREUX.

—

LES DROITS DE L'HOMME.

—

LE CHAPEAU D'UN HORLOGER.

—

La recette menace un instant de ne pas être mauvaise ; mais, par malheur, à l'ouverture des bureaux, un incendie formidable éclate dans le quartier. Et dame, nous ne craignons pas de le répéter, les incendies sont une des grandes

passions du peuple américain ! — *Panem et incendia !* — Voilà le cri de ces Romains d'outre-mer.

Du reste, ils en ont à bouche que veux-tu ? C'est monstrueux, ce qu'on brûle de maisons dans ce pays. — Si bien que, dans certaines villes de l'Union, il se passerait un seul jour sans incendie, que l'on serait on ne peut plus inquiet.

— Pas d'incendie ! se diraient-ils les uns aux autres avec effroi, qu'est-ce que cela signifie ?

— Des gens du pays (de mauvaises langues, sans doute), disent que, de temps à autre, les commerçants qui sont dans de mauvaises affaires mettent, de leurs propres mains, le feu à leurs magasins !

Comme ils sont tous assurés pour de très-fortes sommes, ils touchent leur indemnité et se remettent à flot, comme si de rien n'était.

Il y a des gens qui affirment encore (c'est pure calomnie, nous n'en doutons pas), que parfois ce sont les Compagnies d'assurances elles-mêmes qui font incendier quelques maisons pour faire peur aux imbéciles, et s'en faire autant de clients.

Il est bien entendu que la Compagnie qui se livre à ce genre de fantaisie, n'incendie jamais les maisons assurées par elle ; mais bien celles assurées par une compagnie rivale, laquelle, peu de temps après, fait exactement la même chose ; ce qui est parfaitement logique. — Du reste, on n'a pas le courage de leur en vouloir. Le peuple aime tant ça !

Ainsi, ce soir, écoutez ces cris joyeux, ces cloches qui sonnent gaîment, ces chants d'allégresse ! C'est une vraie fête pour Charlestown, c'est aujourd'hui la *Saint-Incendie !*

Quatre maison[illegible] [illegible]r les flammes !... Tudieu !

quatre maisons ! La bonne aubaine !... si l'on avait eu la demi-douzaine, on aurait illuminé ! — Enfin, ce sera pour la prochaine fois.

Trois jours après cette représentation, a moitié manquée, grâce à l'événement que nous venons de dire, on donne

TARTUFE.

Tartufe,	MM. CHÉRY aîné.
Orgon,	BELLEVAUT.
Valère,	LÉON BEAUVALLET.
Cléante,	LATOUCHE.
Damis,	DIEUDONNÉ.
Loyal,	PELLETIER.
L'Exempt,	CHÉRY jeune.
Elmire,	Mlles SARAH FÉLIX.
Marianne,	LIA FÉLIX.
Dorine,	DINAH FÉLIX.
Mme Pernelle,	DURREY.

Comme nous avons donné des billets à tous les cuisiniers de nos hôtels, et que ces cuisiniers sont tous Français, la pièce fait un effet étourdissant. Autant, si ce n'est plus, que

ADRIENNE LECOUVREUR

Jouée le 17 décembre par RACHEL. Oui, par Rachel ; elle n'est pas tout à fait remise ; elle a toujours cette maudite toux qui ne veut pas la quitter ; mais enfin, elle tient à jouer quand même, et elle joue !

Elle joue malheureusement, ce soir, pour *la dernière fois*, en Amérique.

Sur l'affiche, du reste, on prévenait le public que Rachel donnerait *une* soirée, *une seule*, et cela *positively*. — On ne pensait pas si bien dire !

CHAPITRE V.

Où l'on s'embarque pour les Antilles

Pendant ces représentations, l'*Isabel* est revenu de la Havane avec des lettres de Raphaël Félix. Les affaires marchent bien là-bas. Les abonnements sont nombreux. Les piastres encombrent la caisse. Ce qu'on a de mieux à faire, c'est donc de s'embarquer tout bonnement sur ce même steamer *Isabel* et d'aller retrouver à *Cuba*, *the Director Raphaël Félix*. C'est ce qu'on fait.

Le capitaine met fort galamment sa cabine à la disposition de mademoiselle Rachel et de mademoiselle Sarah, qui s'empressent d'accepter, vu que la cabine est sur le pont et qu'elle est meilleure que toutes les autres.

Le 19, à dix heures du matin, l'*Isabel* quitte le port de Charlestown; nous longeons, le lendemain, les côtes de la Géorgie; nous nous arrêtons un instant devant *Savannah*, la capitale de cette même Géorgie, pour prendre de nouveaux passagers, et, quelques heures après, nous longeons les côtes de la Floride, où se trouvent en ce moment 6,000 Indiens.

révoltés contre lesquels les Etats-Unis viennent d'envoyer plusieurs régiments. Vers le soir, nous voyons un bois de palmiers en flammes. C'est un signal des Indiens.

C'est excessivement commode pour cela, ces pays-ci. Vous voulez indiquer à un ami que vous êtes dans un endroit quelconque ; vous mettez le feu à une forêt et tout est dit. Le 21 décembre, l'*Isabel* aborde à *Key-West*, petit port de la Floride, habité seulement par des écumeurs de mer, des nègres et des sauvages.

Dans le simple but, je le suppose, de voir *de près* ces hôtes légèrement pittoresques, mademoiselle Rachel, qui n'est décidément pas d'une gaîté folle quand elle approche du tropique, consent, pour la première fois depuis l'embarquement, à franchir le seuil de la cabine du capitaine. Bien plus, ô prodige, elle se hasarde, au bras de ce même capitaine, et entourée de sa nombreuse famille, à faire un tour quelconque dans un admirable bois, ma foi, une vraie serre chaude, très-chaude, même, où les palmiers et les cocotiers poussent comme chez eux, où le cactus fleurit avec une facilité effrayante. Là, la grenade s'entr'ouvre d'elle-même devant votre soif ; le citron vous tombe tout mûr dans..... la bouche ; là les oiseaux mouches remplacent nos hannetons ; les papillons sont gros comme des moines, et les cigales chantent des grands airs d'Opéra.

Quant on se trouve, tout d'un coup, face à face avec cette nature luxuriante, on se figure que ça *n'est pas arrivé*. Vrai, cela vous fait juste l'effet d'un cinquième acte de féerie.

Pendant que la famille Félix se promène au sein de ces plantes grasses, les autres membres de French-Company profitent de cela pour rêver sur la plage.

Elle est très-humide la plage, de plus, ornée d'éponges, de coquillages vivants et de serpents bien plus vivants encore.

A preuve, c'est que l'un de ces derniers, voulant probablement aussi jeter quelques bâtons dans les roues de l'entreprise Félix, s'élance sur plusieurs tragédiens présents, et essaye de les dévorer.

Il lui faut du tragédien, à ce serpent, il n'y a pas à dire ! Gourmand !

Randoux ne perd pas la tête ; et, d'une voix qui domine le bruit des flots, il entame le récit de Théramène.

Il en était à peine à la moitié, que le reptile était déjà profondément assoupi.

A l'effet que lui produit ce morceau de littérature, comme on reconnaît bien vite, en cet ophidien, un citoyen des Etats-Unis !

Nous abusâmes lâchement de son sommeil pour l'inonder de coups de bâton, et « quand il se réveilla, il était mort. »

(On m'a demandé dernièrement si ce fait était historique, — et si véritablement la tragédie avait cette influence sur les serpents de la Floride. — Que l'on consulte le premier erpétologiste venu et l'on verra ce qu'il en dira !)

Après cet exploit, ou cet assassinat, comme on voudra, nous regagnons le steamer *Isabel*, qui, sans perdre de temps, nous emporte loin de ce pays véritablement fantastique et tout à fait merveilleux, serpents à part !

Le lendemain, par un magnifique soleil levant, nous entrons à toute vapeur dans l'admirable rade de la Havane, où l'on nous reçoit à grandissimes coups de canons. — C'est très-gai.

Une chose assez [illegible] encore, c'est de voir tous les vais-

seaux en rade transformés en bateaux de blanchisseuses.

Sur les mâts, sur les vergues, partout, on voit des vestes qui sèchent au soleil et des culottes qui polkent au gré des vents.

Cette fois, au moins, aucune sérénade ne manque, comme à New-York, et pour une raison bien simple, c'est que personne ne songe à donner la moindre sérénade à la grande tragédienne !

Mademoiselle Rachel débarque donc au milieu d'une population parfaitement tranquille et qui a le bon goût de ne fatiguer aucunement l'illustre voyageuse par d'ennuyeuses acclamations.

FIN DE LA SEPTIÈME PARTIE.

HUITIÈME PARTIE.

LA REINE DES ANTILLES.

CHAPITRE I.

Où l'on parle espagnol à tout bout de champ.

La reine des Antilles !... Voilà un joli nom et un ravissant pays, à la bonne heure !

Dire qu'à Philadelphie, à Charlestown même, à deux pas enfin de cette *Bella Habana* (ah ! dame, l'anglais est enterré maintenant ; nous allons nous livrer à un espagnol féroce !), dire que nous avons failli retourner en arrière comme une armée en pleine déroute !

Nous ne nous en serions jamais consolé !

Aussi avec quelle joie profonde, avec quelle ineffable volupté, nous avons octroyé notre passeport aux employés de la police havanaise !... Car il faut montrer son passeport, ici ; ce n'est pas tout à fait comme aux Etats-Unis !

Les employés sus-nommés sont même très-bien mis, et de plus d'une politesse exquise. — Ils vous appellent : « Seigneur ! » A chaque instant, comme dans les tragédies ! ça flatte !... Et ça vous fait donner sans trop de regret à ces Messieurs... à ces *senores*, veux-je dire... (Parlons castillan !) la somme modique de deux *pesos* (le dollar de l'endroit), en échange de *una boleta de desembarco*, — ou, si vous l'aimez mieux, d'un billet de débarquement.

Pour ce qui est des valises et des malles, on nous avait dit à New-York qu'on allait fouiller tout ici de fond en comble, que l'on confisquerait nos armes, que l'on s'approprierait nos savons et que l'on ferait main basse sur nos pommades ! Calomnie ! Pure calomnie ! La douane est ici moins rigide que partout ailleurs, et c'est à peine si elle jette un coup d'œil sur nos bagages ; ce qui nous permet, Dieu merci, de faire promptement notre entrée définitive dans cette ville, après laquelle nous soupirons tant, et qui ressemble si peu, ce n'est pas un reproche que je lui fais là, aux autres villes de l'Amérique septentrionale.

Une chose qui nous frappe tout d'abord, c'est de voir des soldats, de vrais soldats !

Car aux Etats-Unis, le soldat proprement dit n'existe pas, et ici il existe et parfaitement encore.

Leur uniforme est bien simple : pantalon de coutil bleu rayé, blouse de même étoffe serrée à la taille par un ceinturon de buffle, et pour compléter cela, un chapeau de paille à larges bords.

Du reste, comme tous les soldats havanais sont de grands gaillards, au teint bronzé, à la moustache noire, ces vêtements, si peu luxueux qu'ils soient, ne manquent pas, sur leur dos, d'un *chic* tout particulier.

Dans les rues, vous en rencontrez à chaque pas, des nègres aussi !

Quant aux *senores*, aux *senoras*, aux *senoritas*, Dieu les garde de fouler de leur pied aristocratique le pavé fort inégal, fort gras et fort sale de la capitale de l'île de Cuba ! — Tout ce monde-là se ferait plutôt hacher par morceaux que de sortir autrement qu'en *volante*, — espèce de cabriolet à deux ou trois places, huché sur deux roues d'une dimension prodigieuse, gratifié de deux brancards d'une longueur démesurée, et conduit à la Daumont par un nègre plus ou moins vêtu.

La volante joue un grand rôle ici ; il est presque impossible de s'en priver.

Ceux qui n'en ont pas à eux s'en offrent tout à leur aise à raison de... une *peseta* ou deux réaux la course (20 sous).

C'est incroyable ce qu'il y a de ces voitures à la Havane ; ce qui est fort gênant pour les piétons, vu que les rues sont excessivement étroites, les trottoirs presqu'imperceptibles, et qu'on a toutes les peines du monde à ne pas être broyé sous les roues gigantesques et toujours en mouvement de ces endiablés véhicules.

Enfin, en prenant quelques précautions, nous parvenons aux portes de la ville, gardées nuit et jour par la milice.

Là, nous voyons de vieilles fortifications à moitié en ruines, toutes couvertes de lierre et très-pittoresques d'aspect.

Il va sans dire que la végétation est ici aussi féerique qu'à la Floride ; que dis-je, plus encore, puisque nous sommes en plein maintenant sous le Tropique ; juste sous la même latitude (si mes notions géographiques ne m'abusent) que le grand désert de Sahara, autre endroit peu tempéré où le chameau éclot à vue d'œil !...

CHAPITRE II.

Où il fait bien plus chaud que dans un four !

Quant à la ville, elle possède un petit cachet moitié espagnol, moitié mauresque, qui n'est certes pas à dédaigner.

Là, presque toutes les maisons sont peintes en bleu, en rose ou en jaune; c'est assez riant. Et puis on voit le ciel tout à son aise ici ! Les maisons n'ont généralement qu'un rez-de-chaussée, rarement un premier étage ! Quant à des fenêtres, absence totale ! Pourquoi ces braves Havanais s'enfermeraient-ils ! Ils n'ont pas déjà trop d'air ! Chaque *casa* possède tout simplement de larges ouvertures garnies de grilles de fer; ce qui fait qu'au premier abord, la ville ressemble comme deux gouttes d'eau à une vaste collection de boutiques de bouchers !

Toutes les maisons sont construites sur ce modèle, même les riches hôtels du *cerro*. Ce qui n'empêche pas les salons de plain-pied avec la route, et malgré leurs barreaux de fer, d'être vraiment magnifiques. Un détail assez curieux, c'est que ces mêmes salons servent assez souvent à remiser *la no-*

Lante. Une voiture dans l'appartement, c'est original. Pourquoi pas les chevaux aussi ?

A défaut de chevaux l'on peut voir sous ces lambris dorés, sous ces meubles rares, des ribambelles de poules, de poulets, de canards, de canetons. Ce n'est pas pour leur conversation que ces estimables volatiles sont si bien reçus dans les familles havanaises : non.

— Seulement, comme ils ont le talent de parfaitement détruire les vers, les cris-cris, les scorpions et autres insectes, personne n'hésite à leur donner leurs entrées.

Grâce aux fenêtres absentes, on voit toutes ces scènes d'intérieur sans se gêner aucunement ; on voit surtout, et ce spectacle n'est pas le moins attrayant, on voit, nonchalamment étendues sur leurs chaises de jonc, toutes ces charmantes petites créoles aux mains d'enfant, aux pieds invisibles, aux grands yeux, aux chevelures splendides, et toujours en toilette de bal.

La toilette de bal est la tenue ordinaire de la Havanaise : matin et soir, hiver et été.

— Tout en se balançant doucement dans leurs fauteuils, elles roulent entre leurs doigts une cigarette qu'elles fument à moitié.

Puis, leurs grands yeux se ferment, leurs petits doigts lâchent la cigarette inachevée, et toutes ces belles senoras ne tardent pas à voyager un peu dans le pays des rêves.

Des rêves ! doit-on en faire ici !... On dort toujours ! A une certaine heure de la journée, quand ce gredin de Phébus est dans son coup de feu, la Havane n'est plus la Havane, c'est le palais de la Belle au Bois-Dormant.

A cette heure de somnolence forcée, l'amoureux s'endort

en disant : « je vous aime » à la senorita qu'il courtise et qui lui répond par un adorable bâillement.

Le marchand ronfle sur son comptoir, et l'acheteur qui comprend ça, prend un fauteuil à côté de lui, et fait un somme en attendant.

Dans les rues, sous les palmiers du *Paseo*, à la porte des maisons, tout dort !

Les animaux eux-mêmes ne peuvent échapper à l'engourdissement général.

Le cheval s'arrête peu à peu et finit par ne plus remuer ni pied ni patte ; le chien n'a plus la force d'aboyer après le chat, qui lui fourre sa queue dans l'œil en passant, et qui préfère lui-même se vautrer dans la poussière que de se donner seulement la peine d'allonger la griffe vers une souris qui rôde à deux pas, et qui est tellement abrutie par la chaleur, qu'elle n'a même pas le courage d'avoir peur et de fuir !

CHAPITRE III.

Où l'on voit que les lits sont peu moelleux.

Tout en attendant le coup de baguette qui doit transformer la Havane en un vaste dortoir, nous allons déjeuner au restaurant Legrand, sur le *Paseo*.

Legrand est Français, et je lui en fais mon compliment : sa cuisine est également française, et je l'en félicite de plus en plus ; seulement ses prix m'ont paru un peu trop espagnols.

C'est là, chez ce même Legrand, qu'est descendue mademoiselle Rachel, ainsi que son père et ses trois sœurs.

Seul, Raphaël Félix ne fait pas partie de cette assemblée de famille. Il emeure chez un ami.

Mademoiselle Rachel monte à l'appartement préparé pour elle Arrivée à la chambre à coucher, elle s'aperçoit avec terreur que le lit qu'on lui destine n'est autre qu'un lit de sangle !

Un lit de sangle pour Hermione ! pour Camille ! pour Phèdre ! ce n'est pas vraisemblable ! C'est vrai pourtant !..

Et sur ce lit de sangle pas l'ombre d'un matelas ; pas le soupçon d'un sommier. Deux petits draps ! en tout et pour tout !

Voilà le seul extra que l'on puisse se permettre, vu la température !

Et nous sommes à la fin de décembre ! Il doit faire bon ici, au mois d'août !..

Mademoiselle Rachel s'inquiète peu de tout cela ! Il lui faut des matelas. De même qu'à Philadelphie, il lui a fallu le lait d'une ânesse blanche. Il n'y avait pas d'ânesse blanche à Philadelphie, on en a fait une exprès pour elle ! .

Et l'on se met en quête d'une matelassière !.. Une matelassière, à la Havane ! c'est une rareté ! un phénomène !

Enfin, après mille démarches, on en invente une, et la grande tragédienne a ses matelas ! Cinq minutes après, on ne parlait que de ça dans toute la ville !.. Ça en valait pardieu bien la peine !..

Nous nous faufilons à travers les groupes formés au coin des rues, pour causer de ce grand événement, et nous allons nous installer à l'hôtel de l'Union, calle de O'Reilly, n° 110, excellente maison, ma foi, la meilleure de la ville, au dire des connaisseurs, tenue par Bernard, un fort aimable garçon, un Français, toujours, que tout le monde connaît, dans la ville, et qui connaît tout le monde, et qui donne régulièrement de cent à cent cinquante poignées de main chaque fois qu'il met le nez dans la rue.

C'est chez Bernard que devait descendre tout d'abord la grande tragédienne ; mais Legrand l'a emporté !

Heureux Legrand !

L'hôtel Bernard est littéralement rempli de voyageurs. Impossible de se procurer une chambre particulière ! Une

seule est encore vacante. Elle est grande, heureusement. Randoux, Dieudonné et moi, nous nous en emparons. En fait de meubles, trois lits, toujours de sangle, comme bien on pense, et entourés de moustiquaires.

La moustiquaire est indispensable ici, sans quoi l'on serait dévoré depuis la plante des pieds jusqu'à celle des cheveux.

Par malheur, il arrive souvent que quelque moustique trouve moyen de se faufiler sous la gaze : et dame, une fois là-dessous, ce intéressant animal sans vertèbres (car le moustique n'a pas de vertèbres, c'est un fait avéré), n'a plus qu'une chose à faire : c'est de vous ronger toute la nuit !..

Ces trois lits de sangle ne nous coûtent, à nous trois, que la bagatelle de NEUF CENT CINQUANTE FRANCS par mois. Ça n'est vraiment pas cher : il est vrai de dire que le blanchissage se paie à part.

Il est bien entendu que la nourriture est comprise dans le prix des lits de sangle. Et la nourriture est excellente à l'hôtel Bernard. Quelle différence avec cette odieuse cuisine américaine.

Ici, l'aspect seul de la table a déjà quelque chose de réjouissant...

Enfin, on voit donc des vraies bouteilles de vin, du vrai pain, et de vraies serviettes!.. trois choses totalement inconnues aux Etats-Unis.

Après dîner, nous allons, sous la conduite de ce même Bernard, faire un tour de voiture, au *Cerro* et à *Las Puentes*, ravissantes promenades toutes plantées de palmiers et de cocotiers, aux cimes immenses. Rien d'adorable comme de flâner ainsi le soir dans la campagne, en dégustant un délicieux cigare du crû, cigare frais encore, et qui n'a rien

perdu de son arôme primitif. A moitié gris (car ces cigares-là grisent parfaitement), nour arrivons devant le *Campo Santo* de la ville, le cimetière, si vous le préférez.

Là, il y a un écho magnifique, et nous causons avec les morts !.. C'est d'un effet vraiment fantastique : on dirait que cette voix qui répète nos phrases, nos mots, nos syllabes, sort d'un de ces tombeaux que nous distinguons là-bas, au clair de la lune ! car il fait un clair de lune superbe, ce soir, sans quoi la mise en scène n'eût pas été complète. Des myriades d'étoiles scintillent au ciel, d'invisibles insectes remplissent l'air d'une harmonie étrange. Dans les herbes des champs, sur le sable de la route rampent des milliers de vers luisants qui laissent après eux une traînée phosphorescente !.. Sur les buissons, dans les arbres, partout, voltigent d'innombrables lucioles, vrais diamants animés ! qui semblent créés tout exprès pour illuminer de leurs feux cette admirable nuit des tropiques !

CHAPITRE IV.

Où l'on commence à prendre trop de verres.

En revenant à la ville, nous entrons au bal du Paseo. Un bal fort bruyant ma foi, dont mademoiselle Rachel n'est séparée que par une simple muraille.

Elle entend aussi distinctement l'orchestre criard de cet établissement chorégraphique, que si elle était elle-même au beau milieu des danseurs !

Si bien que, de la nuit, elle ne peut reposer, et qu'elle songe déjà à s'enfuir de la *Casa del senor Legrand.*

C'est un odieux supplice pour elle, du reste, on en conviendra, que d'être malade, de se coucher pour dormir sur des matelas obtenus à grand'peine, et d'entendre, à côté de sa chambre, un tas de fous qui sautillent les uns devant les autres, au son discordant de quatre *crins-crins* équivoques, et d'une demi-douzaine de cornets à piston.

Nous nous sauvons bien vite de cet endroit malsain, et nous courons à la place d'Armes, une place charmante, en vérité, toute plantée d'arbres magnifiques, de plantes qu'on

ne voit que là, et de fleurs dont on ne sait pas même le nom.

Et tout cela est éclairé au gaz! O civilisation!

C'est sous les fenêtres du palais du capitaine général que, chaque soir, la musique militaire vient donner un concert, qui ne manque jamais d'attirer un public aussi choisi que nombreux.

A cette heure-là, personne ne dort plus à la Havane, les jeunes femmes se parent comme pour une fête, et accourent dans de riches volantes, dans de ravissantes calèches, au rendez-vous préféré.

La plupart ne descendent pas de leurs équipages, où, mollement étendues sur les coussins de velours, elles écoutent moins le concert que les galanteries des jeunes hidalgos qui roucoulent à leurs pieds!

Mais neuf heures sonnent à l'horloge du Palais!.. c'est le signal du départ.

En un instant, la place est déserte!

Suivons la foule, et entrons avec elle prendre une limonade ou un punch quelconque dans les splendides salons de la *Diana* ou de la *Dominica*, pendant que nos petites créoles, toujours en volantes, vont se faire servir à la porte des granits à l'orange ou quelques autres rafraîchissements!

A compter de ce moment, commence un certain refrain qui vous poursuit sans cesse et sans relâche, dans la rue, au théâtre, à la campagne, au bain! C'est votre ombre, votre cauchemar, votre scie!... Et ce refrain, enfin, c'est : « Si nous prenions un verre? »

Vous dire le nombre de verres que l'on est forcé de

prendre ici, c'est la chose impossible!... Il y a de quoi se noyer!

Mais il se fait tard; voilà, je crois, une journée assez bien employée; l'hôtel Bernard nous réclame; nos lits de sangle nous tendent les bras; allons dormir!

CHAPITRE V.

Où les dimanches ne ressemblent pas à ceux des États-Unis.

Dormir, c'est facile à dire, mais c'est terriblement malaisé à exécuter ! Je ne parlerai plus des moustiques, ça ne compte plus ; et nous n'y faisons même plus attention ; mais les fourmis, que diable ! c'est autre chose !... Mon Dieu, je n'ai aucune espèce de haine contre ces petits animaux !.. Mais, sous le prétexte qu'elles ont la manie de vivre en société comme les abeilles, à ce que dit M. de Buffon, ce n'est pas une raison pour établir le siége de leur société dans mon lit. Il est vrai de dire que je n'aurais pas pour compagnes nocturnes ces excellentes ménagères, que je n'en entendrais pas moins les roulades de deux jeunes mulâtresses qui demeurent dans la maison voisine. Ah ! pourquoi ne sont-elles pas au Conservatoire !... Dieu merci !... elles se taisent ! et cette fois nous pouvons...

Au moment où nous fermons enfin nos paupières fatiguées, deux ou trois chats, mis en train probablement par les fioritures des mulâtresses, se mettent à faire un vacarme, mais un vacarme capable d'épouvanter un sourd. Un cheval, qui ha-

bite dans la cour de cette gueuse de ménagerie, et que ce bruit irrite apparemment, se met à piaffer et à hennir; un autre animal que je prends pendant longtemps pour un porc et qui n'est autre qu'un mouton enrhumé, profite de cela pour faire sa partie dans ce concert ridicule ; ajoutez maintenant le cri monotone des *serenos* (guetteurs de nuit), qui annoncent à toute minute aux habitants, qui s'en moquent, quelle heure il est et quel est l'état du ciel, et vous aurez au complet notre première nuit aux Antilles. Heureusement que le jour n'est pas long à paraître.

Tant mieux, c'est aujourd'hui dimanche ! Et grâce au ciel, ce jour ne se passe pas ici comme aux Etats-Unis ! au contraire !...

Parmi les mille distractions que l'on peut aujourd'hui se procurer à la Havane, les combats de coqs (*los gallos*), sont évidemment ce qu'il y a de plus curieux et de plus émouvant.

La scène se passe dans une petite rue au-dehors de la ville. Une espèce de petit cirque en planches, avec trois galeries, sert de théâtre à ces luttes étranges. C'est là que, chaque dimanche, se parient, se perdent et se gagnent des sommes incalculables. C'est la bourse de l'endroit. Comme vacarme, elle n'a rien à envier à la bourse de Paris.

Au moment où nous entrons, un combat vient de finir. Tous les parieurs, ruisselants de sueur et à moitié nus, ont sauté dans l'arène et se font payer, non sans crier et gesticuler, je vous le garantis.

Mais le commissaire agite sa cloche, et tout ce monde finit par déguerpir. Un autre combat va commencer. Il ne reste plus dans l'arène que le commissaire et les maîtres des deux coqs qui vont s'écharper, et que l'on lance enfin l'un contre l

Les deux coqs se mesurent de l'œil d'abord ; puis, après quelques feintes, ils se sautent dessus avec un courage, avec une férocité sans nom. Ils ne se visent qu'à la tête, aux yeux surtout, et se font d'atroces blessures ; ils sont presque toujours aveugles avant la fin du combat. Quand la lutte commence à se ralentir, chaque maître empoigne sa volaille éclopée et lui lave ses plaies. Il la ranime ensuite en lui soufflant dessus un peu d'eau et de cognac.

Les deux champions, à moitié crevés tout à l'heure, sont de nouveau lancés l'un contre l'autre, et recommencent de plus belle à se déchirer ! Alors d'autres paris s'engagent ; des hurlements furibonds ébranlent le cirque ; on monte sur les banquettes ; tout le monde se démène ; et les parieurs excitent les combattants de leurs cris forcenés !

— Courage ! dit l'un de ces derniers, placé à côté de moi, à l'animal pour lequel il parie — Va ! va ! vise à la tête ! bravo !.. tu l'as touché, encore un coup pareil et tu seras vainqueur ! Et en effet, comme s'il eût deviné ce que lui dit cet homme, le coq donne un dernier coup de bec dans la tête ensanglantée de son adversaire, qui tombe sur le côté en battant de l'aile, et crève un instant après. Le vainqueur saute alors sur le cadavre de sa victime, lui donne deux ou trois derniers coups de bec dans les yeux et se met à entonner un long chant de triomphe.

Il y a aussi d'autres combats, où les coqs ont des rasoirs attachés à la patte. Ils se fendent le crâne et le ventre avec une adresse merveilleuse ; mais c'est trop vite fini ; on n'y voit que... du sang !... Somme toute, ces animaux-là sont d'affreuses canailles ; voilà mon opinion !

CHAPITRE XI.

Où l'entreprise Félix ne bat plus que d'une aile.

En quittant les combats de coqs, nous nous rendons à la *Plaza de Toros*, dans l'espoir d'assister à d'autres combats, un peu plus dramatiques ; malheureusement, tous les taureaux sont malades, et l'on remplace leurs exercices par des scènes équestres vives et animées. Nous nous consolons en allant passer la soirée au *Gran Teatro de Tacon*, où l'on joue ce soir : LA CATALINA, le célèbre opéra espagnol, à ce que dit l'affiche. C'est tout naïvement la traduction littérale de l'ETOILE DU NORD. La pièce est soigneusement montée, du reste, et fait grand effet.

Mais ce qui obtient un vrai succès d'enthousiasme, c'est la scène des petits tambours.

Ah ! c'est que l'un de ces jeunes tapins n'est autre que la *Rosa Espert*, qui est venue à Paris il n'y a pas longtemps, et qui est adorée à la Havane. Elle en vaut pardieu bien la peine !

Avant de quitter le théâtre Tacon, n t au-dessus de tous les éloges qu'on no

C'est une salle splendide, avec laquelle pas une salle parisienne ne pourrait rivaliser.

Véritablement, quand on voit, à deux mille lieues de chez nous, dans des pays à moitié sauvages, des théâtres aussi beaux, aussi spacieux, aussi comfortables, on ne comprend pas comment on peut avoir à Paris des salles aussi désagréables et aussi mesquines !

Au bas de l'affiche du théâtre Tacon, nous voyons annoncé le spectacle suivant :

HORACIO

Hein ! comme on devine tout de suite que ça veut dire : HORACE ! Quelle belle langue que l'Espagnol !... HORACIO !

Le jouera-t-on ? ne le jouera-t-on pas ? Voilà ce que tout le monde se demande, sans se répondre aucunement.

Ah ! si cela dépendait seulement de Raphaël, je crois que le problème ne serait pas long à résoudre ; mais mademoiselle Rachel ne fixe pas encore le jour de sa première représentation. Chaque médecin nouveau qu'elle consulte se croit obligé de lui ordonner de ne remonter sur les planches que le plus tard possible ; l'un de ces messieurs lui conseille même sincèrement de se reposer au moins six mois. Il pense qu'alors, elle pourra sans danger commencer ses soirées à la Havane !.. Six mois !.. Pourquoi pas six ans ?.. Malheureusement, tout ce monde-là finit par convaincre bel et bien mademoiselle Rachel qu'elle est beaucoup plus malade qu'elle ne l'est sérieusement, et les malheureuses représentations sont toujours en suspens, et les frais courent de plus en plus, et le public s'impatiente, et *la Prensa de la Habana*, le journal influent de l'endroit, qui sait que mademoiselle Rachel a joué il y a quelques jours à Charlestown ; *la Prensa*, qui ne croit pas

tout à fait à cette maladie-là, et qui, par conséquent, trouve que mademoiselle Rachel traite un peu cavalièrement ces pauvres Havanais, qui n'ont rien à se reprocher à son égard, s'amuse à publier, en espagnol, bien entendu, la biographie de mademoiselle Rachel, par M. E de Mirecourt.

Tout cela n'est pas fait pour la guérir, au contraire! Si bien que, quelques jours après son installation à l'hôtel Legrand, elle annonce à sa famille que M. Jorain, le trentième ou quarantième médecin consulté par elle, lui défend positivement de jouer avant le 10 janvier (pourquoi pas le 11 ?) et que jusque-là elle doit habiter seule, loin du bruit de l'hôtel, et surtout loin du bal du Paseo ! De là, grande rumeur parmi les membres de la famille Félix. Mais que faire à cela? A compter de cet instant, Raphaël, j'en suis sûr, était parfaitement convaincu que l'affaire était toisée.

Et dire qu'il y a déjà cinquante mille francs d'abonnements en caisse. Cinquante mille francs qu'il va falloir restituer à des gens qui ont pris la peine de les apporter eux-mêmes ! Fatalité ! fatalité !.. Mais il n'y a pas à dire, il faudra en arriver là !. Raphaël devine cela, il le sent, et malgré tout, il espère encore! Et aucun avis ne paraît dans les journaux pour annoncer au public, qui murmure, que les représentations de la grande tragédienne n'auront pas lieu !

En attendant, il fait faire à ses artistes des propositions que l'on reçoit comme un chien dans un jeu de quilles. On comprend qu'il s'agit de suspension d'appointements !..

Ce qui l'oblige, le lendemain, à venir lui-même faire des propositions un peu plus acceptables, et les artistes, qui sont, après tout, « non pas de grands enfants » comme le dit mademoiselle Rachel, mais bien de bons enfants, finissent par signer tout ce qu'on leur demande, c'est-à-dire :

1° Suspension des appointements à compter du 26 décembre;

2° Trois pesos (15 francs) seulement par jour, jusqu'au 20 janvier 1856, pour les frais de séjour.

3° Remboursement intégral des appointements, si mademoiselle Rachel reprend le cours de ses représentations.

Ce qui fait que tout le monde fait des vœux pour que les susdites représentations reprennent le cours en question le plus vite possible.

Personne, cependant, ne le souhaite plus que Raphaël.

En effet, si l'on ne joue pas, il va falloir payer un dédit énorme à M. Marty, le directeur du théâtre Tacon. On parle déjà de procès. Et dame, c'est sérieux ici!.. et cher! avec cela que ce M. Marty n'est pas excessivement commode, à ce qu'on dit! Quoique cependant, *en affaires de commerce*, on n'ait jamais eu le plus petit reproche à lui adresser.

Une chose vraiment étrange! c'est que c'est justement dans une maison appartenant à ce même M. Marty, qui va faire un procès à son frère, que mademoiselle Rachel va demeurer.

Car elle suit à la lettre l'ordonnance du médecin, et, le lendemain même, elle quitte l'hôtel Legrand pour n'y plus revenir!

A compter de ce moment, elle devient à peu près invisible. A part les visites de ses trop nombreux docteurs, elle en reçoit peu d'autres. Elle reste cloîtrée dans l'élégante propriété du directeur du théâtre Tacon, où ses sœurs mêmes ne font que de courtes apparitions. Un soir, je puis enfin la voir et causer avec elle. Elle me dit aller mieux. En effet, elle ne me semble vraiment pas malade. Ses traits ne sont nullement changés, et si, de temps à autre, elle ne

tousseait légèrement, on se demanderait à propos de quoi elle se condamne si opiniâtrément à cette réclusion volontaire.

Enfin, ce soir, elle me parle de ses représentations futures, et semble parfaitement décidée à jouer le 10 janvier, comme on en a déjà parlé.

Je m'empresse de porter cette bonne nouvelle à Raphaël, qui ne l'accueille pas avec l'enthousiasme que j'attendais, et qui secoue la tête d'un air qui semble dire : Quand elle jouera à la Havane, il fera encore bien plus chaud que çà! Ce mouvement de tête directorial fut un trait de lumière pour moi, et, à compter de ce soir-là, je me mis à faire mes malles.

CHAPITRE VII.

La Noche Buena.

L'on a beau dire, c'est une triste et lugubre chose que de faire ses préparatifs de voyage!

Surtout quand c'est pour quitter la Havane!...

La Havane! ce rayon de soleil en permanence, ce perpétuel concert, cette fête éternelle!

Ainsi, tenez, ce soir encore, la ville entière possède un air de jubilation parfaite, une de ces physionomies qui font plaisir à voir et qu'on ne peut rencontrer qu'ici!...

Dans les rues, sous les palmiers du Paseo, voici venir d'innombrables troupes de ménestrels, blancs ou noirs (au choix), ornés tous de la guitare traditionnelle, vous savez, la vraie guitare espagnole (il y en a encore!).

Et que chantent-ils ces joyeux troubadours?

Les merveilles de *la Noche Buena*, de la bonne nuit... de la nuit de Noël, enfin!

Du reste, nuit de Noël, bonne nuit, ou *Noche Buena*, quel que soit le nom dont on la nomme, cette fête n'en est

pas moins l'une des plus grandes, des plus gaies et surtout l'une des plus bruyantes de tout le calendrier havanais.

Les cloches s'en donnent à cœur joie. Quel charivari! quel vacarme! On dirait que cette cité en goguette est devenue le rendez-vous général de tous les chaudronniers et rétameurs de casserolles des cinq parties du Monde!

Ceci n'est pas une plaisanterie, au moins; ces pauvres cloches havanaises jouissent d'un organe impossible!

Il est vrai de dire qu'ici l'on ne les *sonne* pas. Un ordre supérieur, m'a-t-on dit, s'y oppose. — On a uniquement le droit de frapper dessus avec un marteau ou un bâton, *ad libitum*. — Ce qui produit un certain son légèrement faux et tant soit peu criard, qui a le don de vous irriter le sytème nerveux de la bonne manière. On dirait qu'on vous coupe du bouchon aux oreilles, ou qu'on vous fourre une plume dans le nez !...

Mais, il est minuit; ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'aller visiter les nombreuses églises de la capitale. Toutes sont splendidement illuminées.

Des milliers de femmes, noires, blanches, jaunes, chocolat, café au lait, de toutes les nuances enfin, la plupart, étincelantes de parures, à moitié noyées sous des flots de dentelles, la tête nue, bien entendu (le chapeau est inconnu ici), sont agenouillées pêle-mêle, sans distinction de rang, de race, de couleur, sur la dalle même de l'église. (Généralement, ces dames ont soin d'apporter des petits tapis.)

On nous avait grandement parlé de la piété des Espagnoles. Nous avouons naïvement qu'elle ne nous a pas paru aussi austère qu'on avait bien voulu nous le dire. Mais il y a tant de jeunes et fringants cavaliers qui roucoulent autour d'elles !... Et puis, c'est bientôt l'heure du réveillon !...

CHAPITRE VIII.

Les oiseaux s'en donnent à cœur joie.

[illegible] du jour, à seule fin de nous reposer un peu, Ber-[illegible] amis et moi, nous prenons une barque, une [illegible] barque à la vénitienne, que nous bourrons [illegible] nous traversons la baie, nous allons nous [illegible] verdoyante colline, ombragée par des arbres [illegible] comme on n'en voit que dans ses rêves, et [illegible] le déjeuner le plus pittoresque du monde.

[illegible]ment bien chez ce Véfour improvisé, qu'on en [illegible]lement à dire l'éternelle bêtise : « On est là [illegible] soit ! » C'est bien la peine de se déranger !

[illegible]ence en ces parages peu fréquentés ne manque [illegible] très-fort plusieurs petits caméléons verdâtres, [illegible], qui se dérangent exprès pour nous voir [illegible] qui semblent se dire entre eux, dans leur langage [illegible] « Que diable tous ces sauvages-là viennent-ils [illegible] nous ? »

[illegible] muettes de ces jeunes reptiles ne nous em-[illegible]lement de déguster le moka que nos bateliers

ont eu soin d'aller nous quérir dans une plantation voisine.

Après quoi, tout en fumant un excellent régalia, nous courons sur les hauteurs, à la recherche de quelques cocos; mais ces gredins de cocos sont insensibles à nos agaceries et aux cailloux que nous leur lançons, et persistent à ne pas abandonner le cocotier qui leur a donné le jour.

C'est d'un bon naturel. Nous comprenons cela, et, après avoir traversé le village de Régla, un petit endroit où le négrier abonde, nous rentrons à la ville, où, tout en nous félicitant de notre partie de campagne, nous nous apercevons que le soleil des Antilles nous a tapé sur la tête, et que nous sommes un peu fous.

Ce ne sont pas des coups de soleil qu'on attrape ici, ce sont des coups de marteau. Si bien que toute la nuit nous avons le délire et que nous faisons une masse de rêves, tous plus stupides les uns que les autres.

Le lendemain, pour comble d'agrément, les mulâtresses d'à côté, les moutons, les chevaux, les chats et les guetteurs de nuit recommencent leur tintamarre et ne consentent à se taire qu'avec le jour.

Et ce n'est pas tout, cette fois : A peine ces odieux voisins ont-ils fait silence qu'un brigand de coq se met à sonner le réveil! (Horrible animal!... A quoi servent donc les combats de coqs, puisque celui-là chante encore?)

A son signal, le perroquet... (voilà encore quelque chose d'amusant, les perroquets!) le perroquet de Bernard se réveille, et, sans désemparer, entame avec les perruches des mulâtresses (elles avaient aussi des perruches, ces bonnes petites!) une conversation dans des notes tellement aiguës, tellement discordantes, que tous les volatiles du quartier se croient forcés d'y prendre part!

Et maintenant, si vous voulez savoir pourquoi toute cette clique emplumée se livre ce matin à cette débauche musicale, c'est que c'est aujourd'hui le 30 décembre, que c'est par conséquent la fête de sainte Colombe, et que la fête de sainte Colombe n'est autre que le jour de Noël des oiseaux ! Chacun son tour !...

CHAPITRE IX.

Où tout va de mal en pis.

Le 1er janvier 1856, mademoiselle Rachel, n'oubliant pas que c'est le Jour-de-l'An, envoie aux artistes, pour leurs étrennes, la nouvelle officielle suivante : A savoir que, elle, mademoiselle Rachel, ayant déclaré formellement ne pas vouloir jouer à la Havane, l'entreprise Félix n'existait plus ; et que, par suite de cette mort prématurée, tout le monde, excepté elle, devait s'embarquer pour New-York le 8 du même mois, et, le 19, prendre sa volée définitive vers les rives fleuries de la Seine !

En apprenant cette décision irrévocable, les artistes sont horriblement désappointés. Désappointés est le mot, puisqu'à compter de ce moment les appointements cessent de plein droit.

Aussi chacun n'a-t-il qu'un désir, c'est de se sauver au plus vite de cette ville, où l'on ne fait rien, où l'on ne gagne pas davantage, et où l'on commence à voir tout en noir. Ce n'est pas à cause des nègres que je dis çà. Il s'agit ici seule-

ment de la fièvre jaune, ou du vomito, comme on voudra, dont on meurt assez volontiers pour le quart d'heure, vu l'hiver étouffant dont on jouit cette année.

Et dame, cette petite maladie ne laisse pas que d'inquiéter un peu certains membres de cette compagnie en mauvais état.

M. Félix père, entre autres, qui est très contrarié d'être venu si loin que ça avec ses nombreux enfants, possède pour cette affreuse fièvre jaune une antipathie invincible, une horreur insurmontable !

Ah ! s'il avait su, comme il serait resté dans sa petite maison de Montmorency, avec ses poules !. .

Il se reproche chaque jour d'avoir fait ce vaste *impair*. — Il n'est pas le seul.

Tout le monde est plus ou moins vexé de s'être dérangé, d'avoir risqué sa peau cinquante fois, de la risquer chaque jour, et tout cela pour en arriver à un résultat pécuniaire négatif, relativement à celui que chacun devait obtenir.

— Pardieu, disaient aux artistes certains individus qui ne se rendaient pas compte de la situation, vous n'y perdez rien, après tout, dans tout cela ; vous manquez de gagner, et voilà tout, tandis que M. Raphaël Félix a perdu tout ce qu'il avait, et que mademoiselle Rachel Félix va être forcée de dénouer à son tour les cordons de sa bourse, pour que tout le monde retourne en France.

A cela l'on répondait simplement que M. Raphaël Félix et sa sœur, ayant fait une immense razzia de capitaux dans toutes leurs excursions précédentes en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et enfin en Russie, ce n'était pas pour eux la mer à boire que de laisser chez ces *pauvres* Américains quelques centaines de mille francs.

La belle misère, vraiment, pour les plaindre!... Ils se moquent pas mal de ça! C'est exactement comme si, dans une partie de lansquenet, on se mettait à gémir sur le sort d'un joueur qui perdrait cent sous après avoir gagné un banco de cent louis.

Mademoiselle Rachel et son frère en ont assez gagné, des bancos!... Ils en perdent un par hasard, c'est bien le moins; et c'est le public qui fait Charlemagne : chacun joue comme il l'entend!

Cependant nous devons dire une chose, c'est que le public havanais eût été bon joueur, et serait resté crânement jusqu'à la fin de la partie.

La preuve, c'est qu'ils sont sérieusement furieux de voir les représentations annoncées tomber ainsi dans l'eau.

Comment, Rachel est à la Havane, et ils n'entendront pas Rachel!.. Ils trouvent ça trop fort!

La population française (et elle est assez nombreuse ici) demande des spectacles français à cor et à cris.

Si Rachel ne veut pas jouer, — disent-ils, — que la troupe joue sans elle, et tout le monde viendra!

Je saisis cette idée au collet et je fais faire au directeur du théâtre de Villanueva des propositions qu'il accepte. — Après quoi, je fais annoncer la chose dans les journaux.

Malheureusement, mon idée a peu de succès auprès des ex-membres de l'ex-*french company*.

Généralement, ces messieurs aiment mieux s'offrir un courant d'air du côté de la France; ils trouvent que décidément la Havane et le vomito sont trop bien ensemble!...

Et puis, le vrai motif, c'est que mademoiselle Rachel s'oppose formellement à ce que les artistes jouent sans elle à la Havane! Pourquoi?... on l'ignore!... Mais elle s'y oppose et

dame, comme à l'heure qu'il est, c'est elle qui est à la tête de la direction, pécuniairement parlant, aux lieu et place de son frère Raphaël, il faut faire un peu ses petites volontés : — On ne jouera donc en aucune façon dans cette infortunée île de Cuba.

Raphaël a du faire à sa sœur une demande de fonds. — *Il le faaaaaait !*

Sans quoi, il serait très-fort embarrassé pour payer à M. Marty le dédit qu'il réclame de par la loi.—35,000 fr. !... C'est cher, pour n'avoir pas joué ! — Enfin !

Il faut ensuite débourser une assez jolie collection de billets de mille pour le départ général ; et dame, les billets de mille ont rompu avec Raphaël d'une façon définitive.

Si bien, qu'il envoie à sa sœur la note suivante, qui contient la liste détaillée de tous les frais qui vont lui tomber forcément en partage ! liste dont elle fait prendre connaissance aux artistes le lendemain, pour bien leur prouver que c'est elle, Rachel, et non pas lui, Raphaël, qui débourse cette dernière monnaie.

Voici la note en question :

SOMMES DUES ET SOMMES NÉCESSAIRES.

Appointements de la Compagnie, les avances retenues (aux uns il est dû 25 jours, aux autres un mois et demi).	25,082 fr.
Les dépenses aux hôtels, depuis le jour de la suspension des appointements jusqu'au 8 janvier 1856 :	
Hôtel Legrand.	1,950
Hôtel Bernard (15 personnes à 15 fr. par jour)	3,875
Total.	30,907 fr.

Report.	30,907 fr.
21 passages de la Havane à New-York, à 300 francs.	6,300
21 passages de New-York à Liverpool, à 840 fr.	16,600
Pour les bagages.	1,000
Pour les bagages.	2,500
20 personnes de Liverpool à Londres, de Londres à Boulogne et de Boulogne à Paris, 240 fr. par tête.	4,800
Pour les bagages.	1,000
8 journées à New-York pour attendre le bateau, à 10 fr. par jour.	2,000
Frais imprévus et dépenses de route, sommes dont on rendra compte à l'arrivée.	2,000

Il sera justifié à Paris de toutes les dépenses ci-dessus.

Havane, 2 janvier 1856.

DETTES CONTRACTÉES A NEW-YORK.

D... a prêté à mademoiselle Rachel. . . .	20,000

Note écrite de la main de mademoiselle Rachel :

(4,000 dollars, qui font plus que 20,000 fr.)

D... a signé deux lettres de change comme endosseur.	11,000
Mademoiselle Rachel doit à M. Belmont, banquier.	15,000

Ces trois sommes sont empruntées à 7 0|0 depuis le jour de l'emprunt.

M. Marty, à la Havane.	35,000
Ce qui fait la bagatelle de.	148,107 fr.

A la fin de cette liste, quelques lignes écrites de la main de mademoiselle Rachel nous disaient qu'aucune des sommes dont parlait son frère et qu'elle avait empruntées, *ne lui avait touché la main* : « Elle tenait à rectifier sa rédaction ; mais, » ajoutait-elle avec une ironie peu fraternelle : « Il a encore raison, puisque c'est moi qui paie ! »

Cette liste ne nous laisse plus l'ombre d'un doute ! nous partons !

Et c'est par New-York que nous allons retourner dans notre belle patrie !...

New-York ! Cela ne nous sourit que médiocrement, de revoir ce grand pandémonium !

Nos regrets sont de courte durée !... Le même jour, l'administration nous annonce que ce n'est plus par les Etats-Unis que nous partons ; mais bien par la ligne des Antilles !... *Esta bueno !*

Esta bueno, c'est un mot espagnol qui veut dire : *All right*. — Et « *all right*, » il est temps de vous le confesser, est un mot anglais qui remplace tout bêtement, aux Etats-Unis le : « Parfait ! parfait ! parfait ! » de Joseph Prudhomme.

CHAPITRE X.

Où les nègres ne sont pas déjà si malheureux.

Quoique notre itinéraire soit changé, la liste de frais est toujours à peu près la même ; le total est peut-être un peu plus gras, voilà tout !... Pourtant, je n'oserais l'affirmer ; ce dont je suis certain, par exemple, c'est qu'il nous a été impossible d'obtenir nos passeports le jour des Rois, sous le prétexte spécieux que c'était le carnaval des nègres ! — Quel beau titre de drame, hein !

LE CARNAVAL DES NÈGRES !

C'est une assez curieuse fête, du reste, et qui existe à la Havane seulement.

Au point du jour, tous les esclaves de la ville sont libres, de par la loi, jusqu'au lendemain matin.

Si un maître se permettait d'en faire travailler un, l'esclave irait tout bonnement au commissaire et ferait flanquer une amende à son bourgeois Ces pauvres diables sont tous affublés des costumes les plus baroques, des traves-

tissements les plus impossibles, qui feraient fureur au bal de l'Opéra.

J'en ai vu un avec un vrai costume de roi moyen âge, avec un collant rouge très-propre, un pourpoint de velours et une magnifique couronne en papier doré. Ce nègre, très grand et ayant une assez belle tête, donnait gravement la main à une espèce de mauricaude, qui représentait une reine quelconque. Il marchait avec elle d'un pas lent et majestueux, ne riait pas et semblait réfléchir profondément à la grandeur de sa mission, sur la terre.

Ce roi d'occasion était suivi d'une bande de nègres tous plus hideux les uns que les autres, et vêtu d'une façon véritablement extravagante.

Les uns s'étaient travestis en sauvages de l'Amérique du Sud, en Peaux-Rouges, en Apachés. — D'autres s'étaient simulé avec coquetterie de larges taches jaunes sur tout le corps. Pour coiffure, ils avaient généralement de magnifiques plumes de paon, arrachées à tous les plumeaux des environs. — La plupart avaient de la farine sur la face. — Des myriades ont passé dans les rues jusqu'à quatre heures, en hurlant des chants du pays, avec accompagnement de crécelles, de casseroles et de tambourins.

En passant devant nous, plusieurs de ces aliénés, dans l'espérance de quelques réaux, se sont mis à donner une aubade à Randoux, qui les regardait d'un air profondément hagard. — Il y a, en effet, de quoi devenir fou en entendant les sons étranges de leurs rauques instruments et de leurs voix plus rauques encore.

Un autre nègre, vêtu en blanc et en rose tendre, avec un chapeau de bergère et un masque blanc et rose sur la figure, s'est agenouillé devant les frères Chéry, et s'est mis à es-

suyer leurs souliers avec un mouchoir brodé qu'il tenait prétentieusement à la main.

A quatre heures précises, il leur est défendu de rester en ville. — Ils n'ont plus le droit de se promener qu'en dehors des barrières. Là, ils se *soulent* toute la nuit dans les bouges qui pullulent dans les rues basses de la banlieue, et, le matin, au point du jour, il faut être au travail. Sans quoi, gare la danse!

Ces braves négrillons entrent dans tous les cafés, dans toutes les boutiques; là, ils éxécutent des danses de chiens savants, et vous chantent, sur des airs qu'ils improvisent, des compliments dans le goût de celui-ci, qu'ils ont l'aplomb de faire imprimer, et dont ils vous laissent un exemplaire en partant si vous avez été généreux avec eux : voici la poésie de ces peaux noires.

AGUINALDOS. (Etrennes).

DECIMA. (Dizain).

Yò que te doy à gustar
Mis manjares delicados,
Los que estàn bien cocinados
Porque los sé préparar;
Yò que agrado al paladar
Cuando desganado estàs,
Hoy te vengo à implorar
Que el aguinaldo me des
Humilde, siempre a tus piés
Donde me puedes mandar.

Tu cocinero de apetito.

Vous ne savez pas ce que ces vers veulent dire, n'est-ce pas? Eh bien! ni moi non plus! et ça m'est tout-à-fait égal! Je ne vous mets sous les yeux ce dizain charabia que pour vous prouver une chose, c'est que les esclaves de la Havane ont encore du bon temps, et qu'ils ne sont déjà pas si malheureux, puisqu'ils se livrent aux belles-lettres! Ceux qui sont véritablement à plaindre, ce sont les nègres des sucreries de l'intérieur de l'île. Pendant que leurs frères de la ville dansent au son du tambourin, eux autres travaillent toujours, sans repos ni trève, au son moins harmonieux du fouet des commandeurs.

« Malheureux comme un nègre. » C'est dans les sucreries que ce proverbe est venu au monde. — Aussi, ils abominent les blancs, ceux-là; les blancs, ce sont leurs bêtes noires!

Il y a une chose qu'ils exècrent aussi, c'est la canne à sucre! Ils ont une haine profonde pour ce produit américain. — A tel point qu'ils ne sucreraient pas le moindre verre d'eau avec du sucre de canne. Ça leur ferait l'effet de poison. Ils n'ont d'affection que pour le sucre de betterave!

Ça se comprend, c'est cette racine potagère et laide de forme qui seule peut détruire un jour l'esclavage sur le nouveau continent! C'est une abolutionniste enragée que la betterave! Et vous verrez que, tôt ou tard, la race esclave lui élèvera des statues!

CHAPITRE [illegible].

Où nous sommes dans les chiffres jusqu'au cou.

Avant de dire un éternel adieu à cette jeune et joyeuse Amérique, car il faut lui dire adieu à ce bon pays, le sort l'a résolu et la grande tragédienne aussi, nous nous livrerons à un petit travail de chiffres, peu amusant à lire, c'est possible, et à coup sûr fort ennuyeux à faire, mais qui nous semble le complément indispensable de cette relation.

Nous réunirons d'abord dans un même tableau toutes les recettes de Rachel à New-York et à Boston, seules recettes dont le chiffre officiel nous soit parvenu, et nous placerons en regard les recettes de Jenny Lind, afin que l'on puisse voir, sur une seule et même liste, les résultats si différents de ces deux gigantesques entreprises.

	RECETTES RACHEL NEW-YORK				RECETTES JENNY LIND NEW-YORK		
	REPRÉSENTATIONS.	doll.	fr.	Concerts		doll.	fr.
1re	Horace	5,016	26,834	1re		17,864	93,786
2e	Phèdre	3,731	19,587	2e		14,203	74,564
3e	Adrienne	4,117	21,614	3e		12,519	65,725
4e	Marie-Stuart	3,839	20,154	4e		14,206	74,896
5e	Adrienne	3,448	18,102	5e		12,174	63,915
6e	Horace	3,675	19,293	6e		16,028	84,147
7e	Andromaque	3,518	18,469	7e		6,415	33,678
8e	Angelo	3,518	18,469	8e		4,869	25,725
9e	Bajazet	3,505	18,401	9e		5,982	31,405
10e	Angelo	3,646	19,141	10e		8,007	42,036
11e	Phèdre	3,223	16,920	11e		6,334	33,253
12e	Adrienne	3,395	17,823	12e		9,429	49,502
13e	Andromaque	2,326	12,211	13e		9,912	52,038
14e	Polyeucte	2,625	13,781	14e		5,773	30,307
15e	Angelo	3,302	17,335	15e		4,998	26,239
16e	Marseillaise	4,067	21,349	16e		6,670	35,017
17e	Marie Stuart	2,857	14,999	17e		9,840	51,660
18e	Polyeucte	2,968	15,587	18e		7,087	37,258
19e	Jeanne d'Arc	4,215	22,128	19e		8,263	43,380
20e	Adrienne	3,472	18,228	20e		10,570	55,492
21e	Phèdre	3,774	19,813	21e		10,646	55,894
22e	Adrienne	3,448	18,102	22e		6,858	36,004
23e	Horaces	3,097	16,259	23e		5,453	28,627
24e	Adrienne	1,624	8,526	24e		5,463	28,679
25e	Lady Tartufe	1,622	8,515	25e		6,858	36,004
26e	Angelo	2,668	14,007	26e		5,453	28,627
27e	Virginie	2,465	12,941	27e		5,463	28,679
28e	Mlle de Belle-Isle	3,002	15,760	28e		7,378	38,734
29e	Phèdre	3,924	20,601	29e		7,179	37,689
30e	Reading			30e		6,641	34,865
31e	Reading	1,578	8,284	31e		7,179	37,689
	Total	97,595	512,563			264,924	1,395,509
	BOSTON				BOSTON		
1re	Horaces	3,782	19,855	1re		16,179	86,514
2e	Phèdre	3,723	19,561	2e		11,848	62,202
3e	Angelo	3,397	17,834	3e		8,659	45,354
4e	Andromaque	3,916	20,559	4e		10,169	53,387
5e	Marie Stuart	3,428	17,997	5e		10,524	55,251
6e	Adrienne	3,214	16,873	6e		5,240	27,510
7e	Polyeucte, le Moineau de Lesbie	800	4,200	7e		7,586	39,828
	Total	22,263	116,879			70,485	370,044

RÉCAPITULATION

NEW-YORK	97,595	512,563	264,924	1,395,509
BOSTON	22,263	116,879	70,485	370,044
Total	119,758	629,242	335,409	1,765,553

Le Rossignol Suédois n'ayant donné à Boston que sept concerts, notre liste de comparaison a dû s'arrêter à la septième soirée de mademoiselle Rachel, il faut donc ajouter à ce total de. . . . . 629,242 fr.

La recette de la huitième représentation à Boston (ADRIENNE). 15,960

De même que la recette de la neuvième représentation (VIRGINIE). 18,834

Plus la recette de Philadelphie (HORACE), chiffre approximatif et nullement officiel. . . 10,000

Et enfin la recette de plus en plus approximative et encore moins officielle de Charlestown (ADRIENNE). . . . . , ... 10,000

Ce qui donne pour l'entreprise Félix, le résultat définitif de. . . . . 684,033 fr.

Ce qui n'est pas encore trop à dédaigner.

Je ne parle pas ici de ce qu'a pu rapporter à l'administration la vente de ces affreuses traductions anglaises qui imitaient si bien la pluie et si mal les beautés de Racine et de Corneille.

Premièrement cette vente était une affaire à part; et je crois ensuite, que ce qu'on a pu gagner là a servi tout simplement à payer les frais des traductions espagnoles, dont pas une n'a rapporté un sou, comme bien on pense, et qui ont été vendues au poids, comme papiers de rebut, à un épicier de la Havane. Comme c'est flatteur pour nos grands poètes français!

Ah! dame, on leur en voulait de ne pas avoir su se faire comprendre aux Etats-Unis! On s'est vengé d'eux!... Ingratitude humaine!

Quoiqu'on leur en veuille si fort, à ces pauvres tragédies,

c'est grâce à elles pourtant, et grâce aussi à Adrienne Lecouvreur, il est vrai, que mademoiselle Rachel a dû toucher en Amérique, d'après les clauses de son engagement, une certaine somme, dont, par le temps qui court, se contenterait fort bien un jeune homme sans position.

On pourra se convaincre de la chose en jetant les yeux sur les quelques chiffres que nous nous sommes ennuyé à aligner ci-dessous.

— Ah! trop de chiffres! — va-t-on s'écrier. C'est notre opinion; — mais nous vous avons prévenus!... Nous devons être dans l'arithmétique jusqu'au cou, pendant tout ce chapitre nous y serons; et la preuve, la voilà :

Vingt-neuf soirées à New-York, à 6,000 fr. chaque	174,000 fr.
Plus, un bénéfice assuré à 20,000 fr. . .	20,000
(On se souvient que mademoiselle Rachel a fait l'abandon de son cachet pour le deuxième Reading, c'est pourquoi nous ne comptons ici que trente soirées.)	
Huit soirées à Boston.	54,000
Plus un bénéfice.	20,000
Une soirée à Philadelphie.	6,000
Une soirée à Charlestown.	6,000
Total. . . .	280,000 fr.

Je le répète, un homme horriblement gêné se contenterait de ces quelques sous.

Outre cela, nous croyons que l'administration a payé à mademoiselle Rachel deux ou trois cachets de 6,000 francs (toujours 6,000 francs. C'est un prix fait comme les petits pâtés) pour des représentations qui ont été affichées seule-

ment, mais qui ont manqué par un empêchement quelconque, ne venant pas de mademoiselle Rachel. Ce qui ferait alors monter le total définitif à 298,000 francs (toujours des chiffres !). Et ce total, après tout, est fort honnête pour n'avoir donné que 43 représentations.

Oui, mais voici le revers de la médaille : c'est qu'il faut écorner presqu'à moitié ce pauvre bénéfice pour payer une certaine note de frais que vous retrouverez un peu plus haut, si vous voulez vous donner la peine de chercher un instant; et dont le coût est de 148,107 francs, ce qui réduit les économies de mademoiselle Rachel à 149,893 francs.

Et encore nous ne parlons ici :

Ni des 5,000 francs envoyés aux pestiférés de Norfolk ;

Ni des 800 francs donnés aux orphelins des matelots ;

Ni des cadeaux indispensables ou des *générosités* forcées.

Ni des frais de costumes (ce qui a dû encore monter assez haut, vu que mademoiselle Rachel avait fait remettre à neuf sa garderobe pour faire honneur aux Américains).

Ni, enfin ! des innombrables visites de ses innombrables médecins !.. ce qui coûte bon en Amérique, je vous prie de le croire.

Ça revient horriblement cher de mourir là, suivant les règles de l'art !.. On a presque aussi bon marché à y vivre !..

Ce qui prouve par A plus B, que mademoiselle Rachel est fort loin de rapporter du Nouveau-Monde les 1,200,000 fixés dans son engagement, et les 80,000 francs que ce généreux engagement lui assurait par-dessus le marché pour ses quatre représentations à bénéfice !

Et maintenant, Dieu merci, nous en avons fini avec les chiffres ! Ouf !

CHAPITRE XII.

Où mademoiselle Rachel aime autant que sa compagnie allie plus loin.

Mademoiselle Rachel, qui avait d'abord l'intention de rester seule à l'île de Cuba, et de nous laisser revenir sans elle en France, nous fait annoncer, la veille de ce mémorable départ, que décidément elle s'embarquera avec nous!..

Elle a raison. Le temps commence à devenir légèrement méchant, le golfe du Mexique s'amuse déjà à grogner, et, avant peu, ce polisson d'Atlantique se mettra à faire le gros dos.

A la Havane, il fait par ci, par là, d'épouvantables orages, auprès desquels tous les déluges du monde n'étaient que de la Saint-Jean.

Il y a un pied d'eau dans les rues; la ville entière est navigable. Ces ondées, au reste, ont leur bon côté. Ça lave un peu cette bonne capitale, à laquelle, malgré l'affection que je lui porte, je ne puis m'empêcher d'accorder un brevet de saleté, avec garantie du gouvernement. Ce serait si simple

de balayer un peu !.. mais ils ont bien autre chose à faire !...

Avant tout, il faut dormir !.. Le reste sera pour une autre fois ! — Plus j'y réfléchis, et plus je trouve que le Havanais ressemble à cet intelligent rongeur de la famille des loirs que les naturalistes nomment marmotte et que les Savoyards appellent leur ami.

Il n'y a entre eux deux qu'une petite différence, c'est que la marmotte ne dort que l'hiver et que le Havanais sommeille hiver comme été. — Et ils sont frileux, dans ce pays ! — L'orage a un peu, très-peu rafraîchi le temps. — Eh bien ! tous les vêtements blancs ont déjà disparu. — On s'enveloppe. — On se met des cache-nez. Les gants de peau de lapin apparaissent et les chaufferettes surgissent de tous les côtés.

Les nègres surtout ont l'air de greloter. Ces malheureux s'entortillent dans de grandissimes manteaux espagnols, qui leur donnent la dégaîne la plus burlesque du monde. On dirait qu'il gèle à pierre fendre, et nous jouissons cependant encore d'une petite chaleur, comme à Paris au mois de juillet... au moins !

Avant de nous diriger définitivement vers cette dernière capitale, la terre promise de beaucoup d'entre nous, nous étions à cent lieues de supposer que nous aurions encore maille à partir avec la tragédie ; nous nous trompions.

Dans une famille créole, où nous nous trouvons, Randoux (surnommé à juste titre la terreur des serpents) et moi, nous sommes forcés de nous livrer tour à tour aux scènes d'Horace et de Curiace, de Nemours et de Polyeucte. Ce qui ne manque pas son effet et me persuade de plus en plus qu'on aurait fait ici un argent monstre, si l'on avait joué quand même.

Je dirai même plus, c'est que la tragédie, qui endormait si fort les Américains du Nord, agit tout différemment sur de charmantes petites Havanaises, qui nous écoutent sans comprendre, et font un effet comique à chaque vers qui leur semble bien. Corneille ne se serait guère attendu à ce genre de succès ! Voilà ce que c'est que de voyager !

Console-toi, Corneille ! c'est aujourd'hui le 10 janvier, et ta Rachel, lasse comme toi de cet exil inutile, va te ramener dans ta France bien-aimée ! Elle l'a dit !.. elle va s'embarquer avec nous !..

Le navire qui va nous emmener n'est autre que le bateau des Antilles. Il arrive de Vera-Cruz et s'arrêtera à l'île Saint-Thomas. Ce bateau s'appelle *la Clyde*.

Est-ce parce que ce nom est celui d'une rivière d'Ecosse, est-ce pour tout autre motif ? toujours est-il qu'au moment de partir, mademoiselle Rachel nous fait faire une seconde annonce, comme la veille, c'est-à-dire non, pas comme la veille.

Les flots et les femmes sont changeants, et, cette fois, elle a redécidé que, jusqu'à nouvel ordre, elle restera à la Havane. *Fiat voluntas sua !*

Pauvre Corneille !

Et voilà pourquoi cette infortunée compagnie française, qu'on avait vue si fringante, si pimpante et si confiante, s'embarquer pour le pays aux millions, quitte une fois pour toutes le port de la Havane, moitié gaie, moitié triste, et tout à fait désillusionnée quand aux mines d'or de l'autre monde, et surtout totalement dépourvue de grande tragédienne !...

FIN DE LA HUITIÈME PARTIE.

NEUVIÈME PARTIE.

DE LA-BAS ICI.

CHAPITRE I.

Où l'on parle du Pacific et par conséquent de naufrages.

Mademoiselle Rachel a une idée fixe, c'est de retourner en Europe avec le *Pacific*, ce fameux steamer qui nous a amenés en Amérique

Pauvre *Pacific!* Tout le monde sait aujourd'hui qu'il s'est perdu corps et biens

Parti de Liverpool, le 23 janvier, le 15 avril, on n'avait pas encore de ses nouvelles. Quatre-vingt-deux jours au lieu de onze. Il n'y a plus maintenant la moindre lueur d'espoir.

Quelle vilaine chose que l'Océan!

Mademoiselle Rachel n'est pas la seule qui ne fasse pas partie des passagers de la *Clyde*.

Sa sœur Sarah s'est embarquée le matin même sur l'*Isabel*, ainsi que notre camarade Randoux.

Mademoiselle Sarah s'arrêtera à Charlestown; Randoux repassera par New-York, pour affaires de commerce. Dure nécessité!

Mesdemoiselles Durrey et Briard se sont mises également en route pour cette triste ville de New-York, sur le *Granada*, une horreur de bateau, un vrai vapeur de carton, un accessoire de théâtre qui, après quelques jours de traversée, trouve du dernier comique de faire naufrage et de jeter à la côte tous ses passagers.

Plaisanterie charmante, surtout en hiver, que se permettent, à chaque instant, les steamers des États-Unis. Ceux qui ne vous échouent pas vous font sauter. Choisissez!

Oh! les bateaux américains!... Voilà une chose dont il faut se méfier!

Ainsi, je lisais dernièrement qu'en 1849, sur 1656 bâtiments à vapeur du Mississipi (du Mississipi seulement, vous entendez), 736 avaient péri, dont 681 par explosion et 45 par suite de collision. En 1851, le chiffre total des bâteaux perdus était de 1,390.

Depuis 1853, les États-Unis ont perdu douze grands steamers, d'une valeur de 7,250,000 dollars, 1,250 personnes ont péri dans ces différents naufrages.

En 1853, l'*Indépendance*, ayant cent vingt passagers à bord; — *le Tennessée* et *le Saint-Louis* se sont perdus corps et biens dans l'océan Pacifique. *Le Humboll* et le *San-Francisco* ont fait naufrage, en 1854, dans l'océan Atlantique; — l'année suivante, *le Franklin*, *le City-of-Phila-*

delphia et *le Yankee-Blade* périssaient également, et la perte du *City of-Glasgow*, avec 480 passagers, et celle de *l'Arctic* complétaient la liste funèbre des sinistres de 1854. — L'année 1855, avec le naufrage du *North-Carolina* et celui du *Golden-Age*, qui a pu cependant être relevé et réparé. — Enfin, l'année 1856 commence par le naufrage de ce même *Pacific*, dont nous parlions tout à l'heure. — Triste début!

A la bonne heure, au moins les Anglais!... On est en sûreté avec eux! cela vient d'une chose : c'est qu'il y a, à bord de tous ces bateaux-là, la même discipline que sur les navires de guerre, et dame, sans cette discipline, on a tout à craindre. — Lors du naufrage de l'*Arctic*, s'il y eut eu là de vrais matelots, tous les passagers eussent été sauvés! — A bord de la *Clyde*, nous avons une pacotille de fusils, de pistolets, de haches et de sabres d'abordage. — Cet arsenal sert, non-seulement à se défendre contre les pirates qui rôdent de temps à autre dans la mer des Antilles; mais, en cas de révolte de l'équipage, les passagers ont ordre de s'armer et de prêter main-forte au pouvoir. — *All Rigth!* (Voilà l'anglais qui revient sur l'eau!)

CHAPITRE II.

Où l'on passe devant moinaleur Soutouque.

La *Clyde* serait un bateau parfait, si l'on pouvait y dormir un peu !... Dormir ! — Dire que voilà six mois que nous ne savons plus ce que c'est! C'est une des plus grandes misères de ces voyages-là

Ainsi, sur la *Clyde*, c'est quelque chose d'insoutenable. Toute la nuit, nous entendons les hurlements de deux enfants en bas-âge auxquels se mêle la toux monotone et incessante de deux Américains accablés d'ans et de catarrhes

Joignez à cela les aboiements continuels d'un affreux petit chien que M. Félix père rapporte de la Havane dans un panier, et vous aurez une idée du charivari déplorable qui nous met en fureur toutes les nuits

Dieu merci, la *Clyde* file d'une assez crâne manière, et le 13, nous doublons la pointe de l'île de Cuba, par une de ces chaleurs sénégambiennes dont la mer des Antilles possède si bien le secret !

La mer des Antilles !... Voilà une mer, une vraie mer, parlez-moi de ça !...

Le 14 au matin, nous longeons les côtes de Saint-Domingue ou d'Haïti, si vous aimez mieux, de l'empire du papa Soulouque, enfin, un gros noir qui fait des dettes partout et qui va vendre ses sujets pour ne pas aller à Clichy.

Au moment même où nous passions devant les Etats du monsieur susnommé, nous étions en train de relire la lettre suivante, qui peut donner une idée de la toute charmante manière dont bon petit Faustin traite *bons petits blancs*.

«.... Au mois de mai dernier on a arrêté huit à dix Français *nés aux Antilles*, pour les incorporer dans l'armée haïtienne. Ces jeunes gens, sur leur refus d'endosser l'habit militaire, ont été traînés en prison, mis au cachot et aux fers, où ils sont restés pendant cinq jours. Grâce à l'intervention du vice-consul, M. E. Wielt, seul gérant en ce moment, les prisonniers furent alors rendus à la liberté, mais avec interdiction de continuer à travailler. Ceux qui étaient commis, ont été renvoyés par leurs patrons, ceux qui étaient négociants, ont été forcés de fermer leurs établissements....

» Au mois de juillet, plusieurs officiers d'un navire de guerre, la *Chimère*, se promenaient dans les rues du Port-au-Prince. Apostrophés par quelques sentinelles qui leur crient de jeter leurs cigares, ils se croient près d'une poudrière et se hâtent d'obéir à la consigne.

» — Chapeaux bas, n'entendez-vous pas, chapeaux bas devant la maison de l'empereur! leur crie-t-on alors, et sur leur refus de saluer la maison du chef, qui était en voyage au petit Goâve, on veut les mener en *prison*. Un de ces jeunes marins comprenant qu'il n'y avait rien à faire contre ces brutes, demanda qu'on les conduisît au gouverneur. Celui-ci eut le bon sens de les renvoyer au consulat.

» Monsieur de Chacon, secrétaire du consulat d'Espagne,

venait du ministère des affaires étrangères, où il avait sollicité une audience de l'empereur Faustin pour son consul.

» En sortant, il fit ce que tout le monde eût fait sous un soleil de trente-sept degrés, il remit son chapeau. Aussitôt, les sentinelles vocifèrent leur insolente consigne « chapeau bas! M. de Chacon refuse de saluer les murailles. — Même scène, même bruit, même scandale que pour les officiers de la *Chimère*. — Mais cette fois l'empereur paraît à la fenêtre, et quand il a entendu ce dont il s'agit, il s'écrie : « S... blanc, ne me connais-tu pas ? salue ma maison ou je te f... en prison. » Les conseillers de Sa Majesté Impériale lui firent observer que cette arrestation ne pouvait être exécutée sur la personne d'un chancelier sans amener les conséquences les plus graves. Ce ne fut néanmoins qu'après vingt minutes de pourparlers que les soldats lâchèrent enfin M. de Chacon. »

Quel aimable enfant que ce gros noir!

Nous avons un instant l'idée d'aller voir de près tout ce royaume d'ombres chinoises; mais comme cela nous prendrait un temps précieux, nous passons outre, et, le lendemain, nous sommes en vue de Porto-Ricco, l'une des Grandes-Antilles, où le choléra sévit en ce moment avec une violence atroce et vient déjà d'emporter les deux tiers de la population!

Passons vite!...

CHAPITRE III.

En route vers l'Europe.

Dans la nuit, nous arrivons devant l'île Saint-Thomas, où nous entrons le matin, au lever du soleil.

A Saint-Thomas, c'est autre chose : pas le moindre choléra, mais énormément de fièvre jaune.

Nous nous embarquons sans perdre une minute, sur l'*Atrato,* immense vapeur anglais, commandé par un excellent capitaine, dont je regrette très-fort de ne pouvoir vous donner le nom.

Là, on arrête au passage le chien de M. Félix. On réclame 100 ou 125 francs, je crois, pour son installation à bord.

M. Félix, voyant qu'il ne peut conserver son odieux quadrupède qu'en faisant un grand sacrifice, n'hésite pas une seconde et..... fait cadeau de son animal à un Monsieur qui reste à Saint-Thomas. Cet abandon ne nous cause qu'un chagrin médiocre. On est généralement satisfait d'être privé de ce *gêneur* nocturne. C'en est toujours un de moins !

Cet heureux incident nous fait descendre à table avec une joie inaccoutumée !

Quelle différence entre les bateaux anglais et américains

pour la nourriture! Sur les américains, nous l'avons dit, la viande est tuée à l'avance, conservée dans la glace, et par conséquent, hideuse de goût et d'aspect.

Sur les anglais, la viande s'embarque vivante, et c'est très-gai et très-réjouissant, je vous jure, que de voir sur le pont ces régiments de moutons, de poules, de dindons, de canards, de tortues même. C'est une vraie ménagerie, qui diminue chaque jour d'une effroyable manière.

Comme habituellement tout le monde est malade dans cette traversée-là, on supposait que nous ne serions pas plus favorisés que les autres.

Mais nous sommes tous maintenant de vieux loups de mer et nous jouissons d'une santé insolente, qui nous défend de manquer un seul repas.

Cet appétit extraordinaire ne laisse pas que d'inquiéter très-fort le cuisinier de l'endroit.

En cas de naufrage, que deviendrait-on, bon Dieu! heureusement pour tout le monde, ce brave Atrato fait son entrée dans le port de Southampton au jour dit, c'est-à-dire le 30 janvier 1856!

L'Europe!.. Nous y sommes!.. Ce n'est pas un rêve!.. Ce que c'est que la vie, pourtant... Et la vapeur!

Dire qu'il y a aujourd'hui six mois et trois jours, pas davantage, que nous grimpions dans les wagons du chemin de fer du Nord; faisant, à part nous, la réflexion peu consolante que nous ne refoulerions peut-être jamais le mac-adam de nos boulevarts!..

Et cette réflexion était parfaitement juste; nous en sommes convaincus à présent!. Car, ce sont en définitive, de dangereux pays que tous ceux que nous venons de traverser. — Et les Américains eux-mêmes en conviennent.

Ainsi, l'un de ces derniers, un yankée, lequel parlait à peu près le français et à qui je demandais ce que je pourrais bien rapporter en France comme curiosités du Nouveau-Monde. — Mon cher monsieur, — me répondit-il en se fourrant un gros morceau de tabac dans la bouche, — il n'y a qu'une chose vraiment curieuse que les Européens puissent rapporter chez eux quand ils ont voyagé en Amérique, c'est... leur peau !

C'est pourquoi la *French Company* était joyeuse *quand même* de se trouver en Angleterre, c'est-à-dire à deux pas de la France, de Paris, seul pays qui soit véritablement beau et bon, et qu'on n'aime jamais davantage que lorsqu'on en est éloigné !..

Seul, Raphaël Félix possède une physionomie attristée, qui contraste singulièrement avec les physionomies réjouies de tout le monde. — Les rôles ont changé.

Il y a de quoi être terriblement mortifié, du reste ! C'était si facile de rester tout bonacement en France et de ne pas mettre le nez en Amérique !

Mais, tu l'as voulu, Raphaël !

Et les gens superstitieux, qui sont entêtés comme des ânes rouges, prétendent que tout aurait marché comme sur une masse de petites roulettes, si l'on n'avait pas quitté la France, UN VENDREDI !

CHAPITRE IV.

Mademoiselle Rachel écrit dans les journaux

Pour que l'on se rassure un peu sur la santé de mademoiselle Rachel, nous donnerons ces quelques lignes de notre ami Bornard.

Habana, 28 janvier 1856.

. . . . . .

« Notre célèbre tragédienne s'embarque aujourd'hui même pour New-York. Le lendemain de votre départ, elle a quitté la maison de Marty pour aller chez M. O'Farril. Elle mourait d'envie de leur réciter quelque chose, et elle a fini par leur dire le Songe d'Athalie (A la famille O'Farril seule). Elle voulait donner une réunion; mais elle ne l'a pu !.. Elle devait rester plus longtemps dans cette famille, mais le mal du pays l'a prise et .... »

Et la voici revenue en France, dans sa petite maison de Meulan. Bien désolée d'avoir fait un semblablè voyage, et...

« Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus. »

Pour comble de contrariétés, ne voilà-t-il pas que l'on s'a-

muse à écrire dans les journaux qu'elle va se livrer aux doux liens de l'hyménée. De là, grand dépit, et réplique immédiate. — Réplique charmante, du reste, que nous nous faisons un devoir et un plaisir de reproduire ici.!

« J'ai ouï dire à bon nombre de gens d'esprit qu'il valait » souvent mieux être maltraité par la presse que de subir » son silence et son oubli. Je viens donc vous remercier » encore du souvenir que vous me donnez dans... Mais » pourquoi, cher ami, ne vous préoccupez-vous depuis » longtemps que des velléités de mariage que vous m'in- » ventez pour m'en blâmer, et, aujourd'hui encore, pour- » quoi me supposez-vous cette inutilité ?

» J'ai deux fils que j'adore ; j'ai trente-deux ans sur mon » acte de naissance ; j'en ai cinquante sur ma figure ; je ne » dirai pas combien à le reste. Dix-huit ans de tirades pas- » sionnées exhumées sur le théâtre, des courses folles au » bout de tous les mondes, des hivers de Moscou, des » trahisons de Waterloo, la mer perfide, la terre ingrate, » voilà qui vieillit vite un pauvre petit bout de femme » comme moi ! Mais Dieu protége les braves, et il semble » avoir créé tout exprès pour moi un petit coin inconnu de » toutes les géographies où je puis oublier mes fatigues, » mes peines, ma vieillesse prématurée... et pourtant vous » lancez votre vilain canard au milieu des oiseaux qui per- » chent sur mes branches, et qui me chantent les petites » et bonnes chansons du retour : le mien invraisemblable et » celui du printemps !

» Si j'étais morte en Amérique, vous eussiez, oh ! j'en » suis bien sûre, été le premier à me consacrer (digne de » votre esprit et de votre cœur) un de vos plus chaleureux » feuilletons. Et parce que je suis ressuscitée d'une façon

» miraculeuse, parce que je puis espérer de vous revoir, de
» vous serrer la main comme à un ancien ami, vous vous
» dites : « Elle vit, c'est bien, et grâce à Dieu ! Maintenant,
» taquinons-la ! » Alors, vous voilà reparti à irriter mes
» nerfs trop susceptibles, et à amuser les gens aux dépens
» de la pauvre petite Rachel ! Le beau triomphe pour votre
» esprit, comme si les victimes lui manquaient ! Est ce ainsi
» que vous devez agir avec une pauvre créature qui revient
» bien véritablement de l'*autre monde* ? Allons, soyez juste
» et bon, et accusez-vous bien vite de taquinerie invétérée à
» mon pauvre égard, pour que bien vite aussi je vous par-
» donne... de nouveau, et que j'espère bientôt vous revoir à
» Paris où à la campagne ?

» Par Jupiter, je me trouve considérablement gentille
» d'agir ainsi avec vous, car cette lettre n'est certainement
» pas écrite par une *Grande tragédienne*, mais par un bon
» enfant qui s'appelle

» RACHEL.

» 11 mars 1856.

Pendant qu'elle avait la plume à la main, quelle délicieuse occasion elle avait pour répondre à ses ex-pensionnaires qu'elle tenait à leur disposition les quelques méchants billets de mille francs qu'ils attendent pour les représentations de Londres !

CHAPITRE V.

Comme quoi tout finit par des... procès.

De même que son illustre fille, M. Félix est profondément vexé d'avoir fait cette excursion inutile, et quand, sur le boulevart, quelqu'un le rencontre et s'apprête à lui demander des nouvelles :

— Ne me parlez pas du voyage d'Amérique, s'écrie-t-il, ou je vous fais arrêter !...

Et l'autre jour, près de partir pour sa maison de campagne :

— Je n'ose vraiment plus retourner à Montmorency ! dit-il en revenant sur ses pas ; je me ferais *blaguer* par mes poules !

Quant à la sœur de mademoiselle Rachel, mademoiselle Sarah, elle est maintenant, à New-York, ainsi que mesdemoiselles Durrey et Briard, les deux naufragées du *Granada*.

Nous apprenons que mademoiselle Sarah, qui n'est aucunement engagée aux Etats-Unis, comme on nous l'avait écrit, sera à Paris avant peu, pour former une troupe dramatique qu'elle a l'intention d'emmener en Amérique : — Bonne chance !

Sous prétexte que mademoiselle Rachel n'est pas revenue en France avec tout le monde, on a fait courir ici mille bruits ridicules.

On a été jusqu'à dire que la grande tragédienne ne voulait pas remettre les pieds à Paris, dans la crainte d'un procès que devaient lui intenter plusieurs artistes de sa compagnie.

Ce bruit était parfaitement faux à ce moment-là. Mais aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Ce ne sont pas les artistes qui font un procès (l'affaire d'Amérique, du reste, est antérieurement liquidée, quant à eux, et il ne reste plus à solder que cet éternel mois de Londres dont nous parlions à la fin du chapitre précédent). Mais voici venir d'Amérique M. Gustave Naquet, ex-ministre plénipotentiaire de Raphaël Félix, qui obtint la faveur d'une éclatante disgrâce deux mois à peine après notre arrivée aux Etats-Unis, et qui éprouve le besoin d'en appeler de cette disgrâce devant les tribunaux parisiens.

Aussitôt arrivé à Paris, il envoyait à Gustave Bourdin, l'un des rédacteurs en chef du *Figaro*, la lettre suivante :

A M. Gustave Bourdin.

« Mon cher ami,

« Puisque tu fais partie de la très-sainte et très-spirituelle trinité qui préside aux destinées du *Figaro*, permets-moi d'abuser de notre vieille confraternité en journalisme pour introduire par devant le public un référé contre les Félix en général et le sieur Raphaël Félix en particulier.

« Tu sais que, cédant à l'appât de quelques billets de mille

en perspective, je me suis mêlé à ce cabotinage tragique dont Léon Beauvallet a narré les péripéties avec autant d'esprit que de gaîté. Je ne devais d'abord avoir d'autre emploi que celui de truchement, à cause de ma connaissance de la langue anglaise, et il était parfaitement convenu avec M. Raphaël que mon nom ne figurerait nulle part. Cela est si vrai que, dans la liste du personnel publiée par le *Figaro* avant le départ de la troupe pour l'Amérique, je ne suis désigné que par mon prénom.

« Mais je n'ai pu garder longtemps l'incognito dans mes attributions imprévues de factotum, d'agent-général, de fondé de pouvoirs, que sais-je! de maître Jacques de M. Raphaël Félix. J'en ai pris bien vite mon parti, et j'ai fait de mon mieux pour préparer à mademoiselle Rachel une fructueuse campagne dans le Nouveau-Monde. On m'avait fait de si belles promesses! J'avais réussi parfaitement La biographie de Mirecourt avait été écrasée sous une biographie artistique de mademoiselle Rachel écrite par moi en anglais; la presse de New-York, qui donne le *la* à toute la presse des États-Unis, avait chanté mille et mille fois les louanges de Rachel, et à l'arrivée de la grande tragédienne, le public était tout disposé à venir l'applaudir et à payer fort cher ce droit en entrant au théâtre

« Le succès a été, je dois le dire, immense, succès d'artistes et succès d'argent, et cela en dépit des façons administratives de M Raphaël Félix, qui possède un talent tout particulier pour se faire des ennemis dans la presse et dans le public. Ses bévues ont été sans nombre, et quelques-unes de ses combinaisons financières lui ont valu une lettre fort sévère de l'honorable Fernando Wood, maire de la ville de New-York, dans laquelle ce fonctionnaire, plus sévère que

comme étranger, je devais, avant d'agir, fournir une caution de cinquante mille francs. Il m'a diffamé à Paris auprès de nos amis communs pour justifier sa conduite, et il pense que je reculerai devant le scandale, les frais et les longueurs d'un procès pour obtenir justice Il se trompe, et, de façon ou d'autre, je ne reculerai devant rien pour avoir satisfaction des procédés dont il a usé envers moi. D'ailleurs, pour gagner tout de suite ma cause devant le public, avant que les tribunaux aient prononcé, je fais ici à M. Raphaël Félix une proposition que je le mets au défi d'accepter.

« Je lui propose de désigner lui-même deux arbitres, parmi les hommes de lettres ou les artistes le plus honorablement connus à Paris, et de nous en rapporter à leur jugement sur nos griefs communs. J'accepte à l'avance, pour nous juger, ceux qu'il aura lui-même choisis, persuadé qu'il ne peut pas se trouver deux hommes de sens et d'honneur qui, sur le vu des pièces, et après avoir entendu nos explications, ne déclarent que M. Raphaël Félix s'est conduit d'une façon odieuse à mon égard, et qu'il me doit l'indemnité spécifiée dans notre traité.

« En donnant place dans le prochain numéro à cette épître écrite à la hâte, au débotté du Nouveau-Monde, tu obligeras ton vieux camarade,

« Gustave Naquet. »

Il va sans dire que j'écrivis de suite à ce même Naquet pour savoir ce qui était résulté de cette épitre un peu chaude. Voici sa réponse : elle est dans les mêmes eaux.

« Mon cher Beauvallet,

« Tu me demandes où en est mon affaire contre les Fé-

lix. Naturellement M. Raphaël n'a pas répondu à la proposition loyale que je lui avais faite. Il entre peut-être dans les calculs de ce Monsieur, qui se dit ruiné, de passer pour hors d'état d'acheter le style et l'orthographe de quelqu'un, ces deux arts d'agrément n'ayant pas fait partie de la brillante éducation de M. Raphaël. Le procès suivra donc son cours et le public connaîtra bientôt cette famille *Martial* de l'art dramatique, dont l'*Ile des Ravageurs* s'appelle la tragédie. Ce sera le complément naturel de ton petit livre, dans lequel tu ne me parais pas avoir rendu justice au public américain qui, appelé à venir payer et applaudir l'ombre de la Rachel d'autrefois, est venu malgré les procédés outrecuidans de son homme-de-paille, entrepreneur-directeur.

« Je te serre la main.

« Gustave Naquet. »

CHAPITRE VI.

Qui se trouve être le dernier de tous.

Comme on peut facilement s'en apercevoir dans les quelques lignes que l'on vient de lire, Naquet n'est décidément pas de bonne humeur contre mademoiselle Rachel et sa famille. Sur sa demande, nous avons cru néanmoins devoir publier cette lettre. Nous pouvions d'autant moins nous en priver qu'il nous accuse dans sa réponse d'avoir quelque peu trompé nos lecteurs, quant à la réception faite à mademoiselle Rachel par les Américains. Nous n'avons qu'une chose à répondre à cela : les chiffres sont là,—il y en a même une assez jolie collection,—on n'a qu'à les regarder ! Certes, nous n'avons pour les Américains du nord qu'une admiration très-restreinte ; mais on a pu voir, dans tout ce volume, que nous saisissions au vol la moindre occasion d'en dire du bien. Nous avons rendu à la presse du Nouveau-Monde pleine et entière justice,—on le sait ;—et c'est la masse seule que nous avons attaquée. Quant à tous ces détails d'assassinats, d'incendie, etc., etc! nous n'avons dit que ce qui est, et pas un mot de plus. Pardieu, on n'a qu'à lire les journaux américains, et l'on verra ! Seulement, là-bas, on

raconte cela comme une chose toute naturelle, et ici nous prenons la peine de le souligner. Voilà tout ! Il est bien entendu, du reste, que nous avons entre les mains ces mêmes journaux dont nous parlons et qu'ils feront foi au besoin.

Maintenant, pour finir d'une façon complétement américaine, je vais vous offrir l'un des plus jolis canards qu'on ait pondus depuis bien longtemps. C'est Méry qui en est le père, à ce que nous apprend le *Figaro*.

« Le public est depuis longtemps victime d'une double mystification. Madame Ristori n'est pas plus allée en Italie que mademoiselle Rachel en Amérique : elles ont toutes deux passé ces derniers neuf mois, en excellentes camarades, dans une charmante villa sise à Pantin, où elles ont dépensé leur temps à s'apprendre réciproquement leur langue respective. Seulement le succès n'a pas été aussi grand que leurs efforts et a produit un singulier résultat. Mademoiselle Rachel a oublié le français et madame Ristori ne sait plus l'italien. »

Puisque je fais ce dernier emprunt à *Figaro*, je profiterai de l'occasion pour le remercier d'abord de la charmante hospitalité qu'il m'a octroyée jadis, et pour le féliciter ensuite de tous les bonheurs qui lui tombent sur le dos ! C'est bien fait pour lui !

15 avril, — (jour du terme !)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—

PRÉFACE A M. H. DE VILLEMESSANT, rédacteur en chef du *Figaro*..... 1

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT LE DÉPART.

CHAP. I. Qui peut servir de deuxième préface, si l'on veut... 1
II. Où il est naturellement question de la Ristori..... 3
III. Où mademoiselle Rachel se décide à s'expatrier.... 7
IV. Où l'on parle trop facilement de millions..... 10
V. Qui n'est autre chose que l'engagement de mademoiselle Rachel..... 13
VI. Où l'on peut lire un 2e engagment qui n'est pas tout à fait celui de mademoiselle Rachel..... 19
VII. Qui n'est que la suite du précédent..... 27

DEUXIÈME PARTIE.

D'ICI LA-BAS.

CHAP. I. Où l'on quitte Paris un vendredi..... 33
II. Où l'on fait une descente chez les Anglais..... 36
III. Où l'exploitation Félix commence assez bien..... 38
IV. A la fin duquel mademoiselle Rachel est mise à l'amende..... 41
V. Où l'on joue à Londres pour la dernière fois..... 45
VI. Où l'on fait connaissance avec le *Pacific*..... 49
VII. Comment on mange à bord..... 52
VIII. Où le dessert est encore plus triste que le dîner..... 68
IX. Où le *Pacific* commence ces fredaines..... 71

Chap. X. Où l'on cause de coffre et de flageolet..... 75
XI. Trop de brouillards..... ... 77
XII. Dernier dîner à bord..... 81
XIII. Où la *Marseillaise* commence à venir sur l'eau..... 84
XIV. Terre! terre!..... 86

TROISIÈME PARTIE.

LA CITÉ IMPÉRIALE.

Chap. I. Qui pourra donner une idée de New-York..... 89
II. Où chacun s'installe comme il peut.. 93
III. Où il est parlé d'un tas d'animaux déplaisants..... 96
IV. Dans lequel commence la chasse aux millions..... 99
V. Première soirée à New-York.... 103
VI. Où mademoiselle Rachel entre en scène et Jenny Lind aussi..... 107
VII. Où l'on voit que l'Américain mord peu à la tragédie. 112
VIII. Où l'on parle encore du Rossignol Suédois..... 115
IX. Où l'on ne joue pas autant qu'on voudrait..... 120
X. Qui est très-loin d'être gai..... 124
XI. Où l'on dit beaucoup de bien de la compagnie Rachel. 128
XII. Où il est parlé de marchands et de sauvages..... 136
XIII. Qui n'est guère autre chose qu'une lettre à Roger de Beauvoir..... 141
XIV. Où l'exploitation continue avec fureur..... 150
XV. Qui contient l'histoire de la *Marseillaise* aux États-Unis..... 153

QUATRIÈME PARTIE.

LA NOUVELLE ATHÈNES.

Chap. I. Où l'on tâte un peu des chemins de fer américains... 161
II. Qui a rapport aux élections et aux écureuils..... 164
III. Où l'on donne un coup d'œil à la Nouvelle Athènes. 168
IV. Où l'on voit que Boston est une ville littéraire..... 171
V. Où la Presse commence à montrer les dents..... 175
VI. Où l'on se quitte assez bien avec Boston..... 178

CINQUIÈME PARTIE.

RETOUR A NEW-YORK.

CHAP. I. Jules Janin aux États-Unis..... 181
II. Où l'on ne sait plus guère à quel théâtre se vouer... 205
III. Adieux à New-York..... 210
IV. Où il est question de tripots et de voleurs..... 214
V. Où l'on voit une œuvre du crû..... 217

SIXIÈME PARTIE.

LA CITÉ DES QUAKERS.

CHAP. I. Flânerie dans Philadelphie..... 219
II. Où l'on s'enrhume de la bonne manière..... 221
III. Où la chasse aux millions commence à être bien mauvaise..... 224
IV. Un canard bien conditionné..... 228.

SEPTIÈME PARTIE.

EN ROUTE VERS LE SUD.

CHAP. I. Où les chemins de fer deviennent de plus en plus impossibles..... 231
II. Où il est parlé du fils de Louis XVI..... 234
III. Où l'on voit des femmes vampires et des oiseaux de proie..... 239
IV. Où les incendies reviennent sur l'eau..... 241
V. Où l'on s'embarque pour les Antilles..... 244

HUITIÈME PARTIE.

LA REINE DES ANTILLES.

CHAP. I. Où l'on parle espagnol à tout bout de champ..... 249
II. Où il fait bien plus chaud que dans un four!..... 252
III. Où l'on voit que les lits sont peu moelleux..... 255
IV. Où l'on commence à prendre trop de verres..... 259

Chap. V. Où les dimanches ne ressemblent pas à ceux des États-Unis..... 262
VI. Où l'entreprise Félix ne bat plus que d'une aile.... 265
VII. La Noche Buena..... 270
VIII. Où les oiseaux s'en donnent à cœur joie..... 275
IX. Où tout va de mal en pis..... 276
X. Où les nègres ne sont pas déjà si malheureux..... 282
XI. Où nous sommes dans les chiffres jusqu'au cou..... 286
XII. Où Mlle Rachel aime autant que sa compagnie aille plus loin..... 291

NEUVIÈME PARTIE.

DE LA-BAS ICI.

Chap. I. Où l'on parle du *Pacific* et par conséquent de naufrages. 295
II. Où l'on passe devant M. Soulouque..... 298
III. En route vers l'Europe..... 301
IV. Mademoiselle Rachel écrit dans les journaux..... 304
V. Comme quoi tout finit par des procès..... 307
VI. Qui se trouve être le dernier de tous..... 313

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

SCHAUW — IMPRIMERIE DE MUNZEL FRÈRES.

VOLUMES PARUS ET A PARAITRE.

RACHEL ET LE NOUVEAU MONDE

PAR LÉON BEAUVALLET. — 1 vol.

JACQUES DE BRANCION

PAR LE MARQUIS DE FOUDRAS. — 1 vol.

LA SONORA

PAR PAUL DUPLESSIS.

UNE HISTOIRE DE SOLDAT

PAR MADAME LOUISE COLET. — 1 vol.

LES DERNIERS ELEVES

PAR A. DE GONDRECOURT. — 1 vol.

LES CHEVALIERS DU LANSQUENET

PAR XAVIER DE MONTÉPIN. — 1 vol.

SOPHIE PRINTEMPS

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS. — 1 vol.

LES VIVEURS DE PARIS

PAR XAVIER DE MONTÉPIN. — 1 vol.

SCEAUX. — IMPRIMERIE DE MONTAL FRÈRES.